

Jean ALPHONSE

POUR UNE MÉTASCIENCE
ergon

3

*L'encours qualificateur
réalisant le potentialisé*

Cahiers de recherches parallèles et hérétiques au XX^e siècle

ergon *l'ouvrage du monde*
εργον *l'Univers en travail d'enfantement*

POUR UNE MÉTASCIENCE

Cahiers de recherches parallèles et hérétiques au XX^e siècle

- 0 aitia** *L'insuffisance d'une connaissance fondée sur l'expérience physique du monde*
- 1 theoretike** *Catégorisation de continuums contractuellement complémentaires*
- 2 sema** *Dépasser la théorie du sens fondée sur le tiers exclu*
- 3 ergon** *L'encours qualificateur réalisant le potentialisé*
- 4 ontos** *Continuité in extenso d'existence, sous-jacente des indéfinies discontinuités
individuéés d'être, d'avoir et de faire*
- 5 metanoia** *Le domaine de conciliation entre credo, savoir, sophia*
- 6 lexis** *Vocabulaire de métaphysique moderne et bibliographie*

ISBN 2-9504817-1-X (vol. 3) 2003 édition revue et augmentée

ISBN 2-9504817-0-1 (vol. 3) 1996 première édition

Dépôt légal Bibliothèque Nationale de France

© Copyleft Jean ALPHONSE 2003

Le Copyleft repose sur le Copyright ordinaire de la propriété intellectuelle assortie du droit de reproduction. Le présent livre peut être librement distribué et reproduit par divers moyens conservant le contenu original et à la condition que sa diffusion gratuite sur le Web ainsi que ses publications commerciales imprimées ou en *e-book* reconduisent ce droit.

Sur le modèle de la volonté de partage des pionniers d'Internet prend forme le droit collectif de libre usage à la dimension planétaire d'œuvres de l'esprit dans le but de ne pas entraver l'étude et la créativité personnelle. Le Copyleft a pour origine la *General Public License* de la FSF pour les logiciels libres qui affirme la propriété d'auteur conformément au Copyright et interdit l'utilisation de son nom comme concepteur d'une version déformant son travail, tout en abolissant les restrictions de copie et de distribution.

ergon

Introduction

L'humanité présente et ses possibilités de progression

À la fin du XX^e siècle, dans certains états des USA, les fondamentalistes chrétiens obtinrent du Conseil de l'éducation l'abolition de toute référence à l'évolution des espèces. Au programme, le créationnisme faisant apparaître sur Terre l'humanité créée parfaite, en involution au cours des époques historiques depuis le péché originel, d'où la nécessité d'une grâce divine pour la sauver. 44 % des Américains pensent et éduquent leurs enfants dans l'idée que DARWIN est un mythe. Mais la doctrine physicaliste qui prévaut en science n'est-elle pas un autre tour de force manipulateur des consciences en ce qu'elle répand la croyance en une nature engendrée depuis rien et sans raison?

Depuis des efforts pour penser par soi-même afin de progressivement s'émanciper de pressions manipulatrices d'opinion, n'y a-t-il pas la possibilité de concilier, hors les idéologies, le savoir d'expérience et des croyances élaborées sur tous les continents? Grâce aux découvertes scientifiques, nous sommes instruits objectivement des propriétés résultant des activités dans la nature. Mais c'est le sens qu'on leur donne à faire la signification des choses qui nous communique une possibilité de nous qualifier vis-à-vis d'elle. Or toute instance qualificative investit des valeurs d'action comme vertu du réalisé avec effet attendu. Si l'objectivité scientifique se suffit d'étudier les phénomènes qui président aux transformations du tissu cosmique, c'est que son utilisation passe par les raisons que

nous avons de participer de l'Univers. Nos paradigmes en dépendent. Pour tenir dans les prémisses du libre-arbitre que la pensée promouvant la personnalité peut faire office de trouble-fête dans le présumé autoritariste des religieux, le savoir d'expérience s'instaure au détriment des truismes qu'on voudrait scientifiquement appliquer au concept de personne, à ne la considérer qu'issue de la suite des transformations métamorphiques des choses arrivant de cause à effet depuis rien et pour rien.

Ne réduisant pas la phanicité véridictive du raisonnement à la preuve d'expérience, ou en ne la subordonnant pas à l'application de règles convenues, officialisées par la logique mathématique, on restitue la place avérée de ces instruments véridictifs en tant que moyens qualifiants dans le libre mouvement de la pensée. C'est tout l'art de ne pas s'équiper des œillères conscientielles limitant nos appréhendements du différent en prolongement du même, pour mieux s'ouvrir au champ du connaissable hors clôture mentale dans la logique du tiers exclu. Autrement dit, c'est ni plus ni moins interpréter l'expérience qu'on acquiert de la nature à produire du savoir-faire relié à ce qu'il est possible de croire. Pour la respiration d'une pensée interprétant l'ampleur du réel toujours plus richement, nous avons autant à réapprendre ce que nous croyons savoir, que croire à l'existence de ce que nous ignorons encore. À toucher l'endocosme en arrière plan des opérations mentales, l'atelier surmental est à permettre de découvrir ce qui existe comme potentialité d'être, même à en méconnaître encore les raisons.

L'admettre est déjà concevoir qu'il y a des degrés dans l'intellection. Et si l'on admet le processus naturel de progression des mentalités, il faut bien distinguer, a minima, une armée de penseurs censeurs se réactivant confortablement selon des conditionnements d'époque, tandis que des découvreurs minoritaires s'aventurent à leurs risques et périls hors ces clôtures. Les premiers restent téléguidés par leur cursus d'évidences balisant leurs déductions logiques, les seconds

sont à sonder ce qui déborde sans cesse le champ du convenu, au fur et à mesure des progressions.

Ce sont des ajustements paradigmatiques qui permettent les changements des mentalités. Ce qui caractérise le paradigme de notre époque passe par la délégation du critère de vérité aux apparences phénoménologiques du manifesté, dans le refus d'inclure au discours circonscrivant une réalité tangible autre que les effets propriatifs, et dans la faveur d'une activité qualifiée indépendante des valeurs contractuelles qui la surdétermine dans la production d'effets attendus.

Cela n'est pas sans incidence sur les concepts qu'on forme à propos du monde. Qui se contente de la seule information sur son environnement tend à apprendre le monde sans besoin de s'interroger sur des raisons: mémoire et imitation constituent ici les seules facultés engagées opportunément à des circonstances. Qui cherche de plus à comprendre fait appel à l'intelligence, usant de sa faculté de concevoir et de réaliser des projets personnels. Et qui surdétermine encore des concepts à propos du monde par son entendement des raisons qu'il a d'agir fait appel aux facultés de l'esprit. Pour user d'une capacité spirituelle, est-on conséquemment moins "objectif", dans le sens de moins coller à la réalité, que lorsque qu'on se suffit du constat de manifestation environnementale? Avant d'arrêter notre jugement, remarquons qu'il est possible de discourir doctement d'une chose sans en pénétrer ni la signification, ni la raison. Disposition corollaire au fait que concevoir rationnellement ce qu'on perçoit du monde, tout en croyant à des raisons entrevues depuis tout travail introceptif, relie organiquement l'expérience personnalisée propre à chacun de participer du monde en le considérant ainsi qu'un tout, plutôt que comme la somme de parties séparées et étrangères entre elles. C'est à tenir que l'issue du processus de découverte de notre altérité peut n'être pas limitée aux possibilités qui nous sont offertes de profiter du monde.

Il y a la matière. Elle est comme la matrice de la vie des êtres. Donc aussi le vécu particulier du devenant, relié aux singularités d'être chacun depuis des différences. Ce vécu est certainement à rendre mature le fruit qui à pour noyau l'esprit. Mais la dimension spirituelle, cette autre facette du cours des progressions de la réalité fondée sur les alliances entre vécus singuliers, peut comporter son propre alliage à potentialiser, peut-être, encore un nouvel ordre de réalité. À bien concevoir ce chaînage ascendant du physique au spirituel depuis le temps qui passe, cette disposition fait également entendre l'expérience de l'existence assurant le passage du devenir à l'être. Mais l'ontologie de ce qui existe à vivifier la matière et spiritualiser la vie est bannie du travail contemporain pour cause d'être métaphysique, et appartient conséquemment au futur.

Le risque de l'aventure intérieure

Redescendons sur Terre où le jeu social des libres agitations individuelles bat aujourd'hui son plein rassemblement pour réduire humanitairement des flux d'envies et de jalousies individuelles, aux fins d'occulter convoitises et concupiscence. La rengaine contemporaine de «tous égaux en droits et identiques en besoins» conduit la ronde à permettre de nouveaux progrès. Sans cette ombre portée en contraste, le poil ne pourrait se hérissier chez ceux qui cherchent quelques émancipations des conditionnements primaires reçus en héritage depuis les évolutions animales antérieures: elles étaient nécessaires aux présents aboutissements biologiques à permettre, dès à présent, l'aventure de l'esprit.

Il n'y a plus de contrées inconnues à découvrir sur Terre, et en attendant peut-être un nouveau champ interplanétaire d'exploration, l'aventure humaine est maintenant intérieure. À quoi la reconnaît-on? Sans doute à cela que, dans la capacité d'accéder à la différence de ceux qui s'éloignent du moule contemporain, elle fait toujours des naufragés. C'est le risque

pour les personnes qui s'éloignent des rivages sereins du socialement balisé depuis une pensée conformiste. Lever l'ancre sur des mers intérieures à la recherche de terres inconnues est se priver du confort et des sécurités allant avec le moule du prêt-à-porter des mentalités. Témoin, Philippe LÉOTARD, l'un de ces aventuriers à avoir fait naufrage pour dire non à la pensée unique qui écrivait, lors de "réparations" rendues nécessaires dans sa *Clinique de la raison close*, que «[...] ce que nous sommes, ce que vous êtes, je le déteste en moi. Vous? Vous montrez en vain ce que vous aimez voir en d'autres: ce que des autres vous voudriez être».

Cette différence d'interpellation pose l'espoir que c'est de la diversité corrélée de nos appréhendements relatifs en des aventures tout azimut de la pensée, que des progrès novateurs arriveront. Les *Cahiers pour une recherche parallèle* en représentent une approche. N'y recherchez donc pas la satisfaction du confort dans l'établi et la sécurité du plus grand nombre à penser à l'identique. Si j'y cuisine un peu, c'est autant par faim de ce qui me manque à glaner le potager d'autres penseurs, que par goût de convivialité à partager des préparations que je crois avoir rendues au moins un peu comestibles.

Pour le présent *Cahier*, qui va en s'éloignant cahin-caha du moule contemporain formant conventionnellement nos mentalités, j'attends, bien sûr, des convives, mais je me refuse à racoler des clients, séduire le plus grand nombre. Ce faisant, j'augmente certes la proportion des censeurs qui, soit dans humour, soit plus caustiques, ne manqueront pas de conclure qu'une démente peut prendre des apparences de cohérence. Ce qui me rassure est de tenir mon propos assez éloigné des conclusions du fou de Corinthe —il le fut à se persuader que le Soleil ne luisait que pour lui—, puisque je suis pour ma part aussi convaincu de la relativité de ce que j'avance, que certains des mandarins du savoir le sont de ne plus avoir à remettre en cause ce qu'ils tiennent.

L'actuel clivage doctrinal entre croire et savoir plonge ses racines dans les spéciations intellectives particulières aux **exclusions** entre scientifiques, humanistes, et religieux. Je n'en suis pas moins persuadé que viser à en amoindrir les effets en nageant à contre-courant peut être bien perçu par de rares lecteurs qui, à l'écoute des différences, sentent d'eux-mêmes que croire et savoir, pour peu qu'on aperçoive la différence complémentaire entre ce qui est à portée opératoire et ce qui ne l'est pas, sont inséparables dans la dynamique de nos mentalités. Mon but est pour cela de tenter l'éclectisme susceptible d'appréhender le réel ainsi qu'un maillon manquant à l'analyse des spécialistes.

De façon générale, les doctrines en *isme* des systèmes de pensées apparaissant ainsi que des courants intermédiaires entre deux réformes de l'encours performateur des idées, et les idées, dans leurs formes activées à n'être pas sans au moins un penseur, n'arrivent pas sans causes. Le niveau d'originalité du pensé s'inscrit dans le contexte d'une époque, le moule d'une culture, comme réaction à d'autres penseurs. Ces refus et adhésions depuis des répulsions et affinités d'espèce intellectuelle nous confrontent aux solutions que des idées entraînent, comme aux problèmes qu'elles sont à poser. Particulièrement au cas scientifique, la confiance en un savoir empirique depuis des discussions qui sont à répondre au questionnement "comment", ne saurait se substituer aux interrogations de "pourquoi" et en raison de "qui" cela qu'on examine arrive. Il est indéniable que le rôle des motivations, dans les modes de contrôle de notre imaginaire, reste aussi prégnant, sous l'actuelle domination scientifique sur font matérialiste, qu'il l'était précédemment depuis la domination scolastique sous régime des autorités à faire respecter des croyances en des traditions religieuses.

La polarisation scientifique sur le protocole de réfutation des théories par l'expérience a pour contrepartie la polarisation

religieuse s'adonnant à semblable protocole d'exclusion pour faire aussi peu de cas des démonstrations d'expérience. Aujourd'hui que la pensée rationnelle est sous tutelle scientifique, c'est l'entendement spéculatif qui n'a plus force de vérité, la vérité étant déléguée à la preuve d'expérience. Pour être toujours dos-à-dos, aucune corrélation n'a encore pu s'opérer entre croire et savoir, ce qui fait que la coopération entre les deux, sous forme d'une nouvelle épistémologie, reste à faire. En un mot, l'importante avancée des consciences dans la rationalisation du senti a occulté l'entendement du transcendant et des finalisations du monde. Le maillage des idées filtrant la fiction et l'imaginaire sur base réfléchie n'est plus significativement porteur qu'à se limiter au domaine matériel.

Ce choix est certainement naïf si le cordon ombilical reliant nos mentalités, encore embryonnaires, à la conscience d'un encours métamorphiquement performateur de l'Univers, représente comme un pont entre deux natures, celle du corps et celle de l'esprit, qui sont à se compléter. À rendre compte du vivant depuis l'exposition des parties détachées, ce ne sera jamais une dissection qu'il faudra, mais à l'encontre établir des relations *in situ*. C'est à saisir que le penseur contemporain ne devrait pas plus abdiquer devant le prestige du tout scientifique, que d'autres qui, au cours des siècles précédents, entreprirent d'émanciper l'acte scientifique d'une autorité scolastique fondée sur d'antiques fixations religieuses. Il fallut bien des efforts pour libérer une partie de la génération actuelle du carcan des superstitions tenant aux traditions et rites du passé; il en faudra plus encore, sans doute, pour émanciper les mentalités des idées reçues dans la prérogative scientiste!

Examinons cela plus en détail. Pour les scolastiques occupés de dire le “pourquoi” des choses en délaissant le “comment”, sur fonds d'obéissance sociale des individus à plus qu'eux, l'auteur se basait jadis pour l'essentiel sur l'autorité à rapporter une connaissance transmise. Celle-ci se trouvait aisément communiquée, commentée, mais difficilement contredite: une armée de senseurs veillait à brandir l'aspect sacrilège de

l'objection. COPERNIC, GALILÉE, Giordano BRUNO s'y brûlèrent les ailes. Notre époque remplaçant le “pourquoi” par le “comment” sur fonds de mercantilisme à satisfaire l'individu lui-même, pas surprenant que la notion d'auteur fasse plutôt maintenant référence au droit à la propriété, rapport aux gratifications. Mais il n'en reste pas moins que de tout temps l'auteur, s'il est l'inventeur par qui se trouve communiqué ce qu'il découvre et fabrique premier, est chaînon d'une suite continue, dans le sens où, si NEWTON était mort avant d'avoir élaboré sa loi de gravitation universelle, un autre en aurait rendu compte, avant que ne puisse se découvrir la loi sur la relativité d'Einstein. Pour être plus rigoureux, c'est en fait moins comme enchaînement qu'il faut considérer cette dépendance, que comme occasion de découvrir tenant aux ressources de l'époque (le connu, comme facteur interne), en raison du potentialisé (l'inconnu, comme facteur externe), bien que l'expansion s'opère de proche en proche dans l'inconnu depuis la croissance du connu, ainsi que n'importe quelle croissance. Cette disposition est à distinguer du succès qu'une découverte rencontre: celle-là tient aux opportunités immédiates de son application entre l'offre et la demande. Aux jeux olympiques de l'intellection, donc, un même flambeau pour la course de relais des penseurs traversant les âges. Aucun n'arrivera premier, chaque chercheur anime la flamme.

La tentative de relier métascientifiquement l'invisible au visible, le senti à l'entendable, le phénoménologique à ce qui ne l'est pas mais qui n'en existe pas moins, devient aujourd'hui possible. Cela l'est autant parce que l'avènement scientifique est rendu effectif pour avoir triomphé d'une religieuse rigidité au cours des siècles précédents depuis l'analyse, qu'en raison de ce qui manque à satisfaire une pensée sémasynthétique.

Les connaissances nouvelles ne sont évidemment pas innées aux mentalités: elles arrivent sur le travail intellectuellement acquis, dans une application sous-jacente aux symboliques qui sont encore du domaine du dicible. Dans la superposition du cours métamorphique des choses idéitives, il s'agit, relati-

vement à l'état de connaissance du connaissant —ce noyau de savoir tenant au pâtre des substances au travers le phénoménologique—, de trouver la symbolique des essences rencontrées au travers de la contemplation, susceptible de décider d'une action d'époque. La progression des sociétés, et pas seulement leurs ajustements aux avancées technologiques arrivant en vue d'adapter le milieu naturel à des besoins, dépend certainement de ce qu'on entreprendra pour relier fonctionnellement savoirs et croyances.

Depuis son confort à ne pas se remettre en cause, le scientifique peut indéfiniment tout à la fois se soustraire à l'examen de ce qui dérange sa clôture physicaliste depuis des stratagèmes allusifs tels que: «c'est possible, mais comme cela ne peut être soumis à la preuve d'expérience, ce n'est pas du domaine des sciences», et accaparer toute rationalité en tenant le discours qu'hors son giron, il n'est point de vérité, tout comme on dit en religion d'église, hors de nous point de salut. Relire aujourd'hui Bossuet porte à comprendre qu'on se suffisait d'impliquer la substance aimantée en raison d'une vertu magnétique, comme on se suffit d'expliquer que le fer aimanté attire pour cause d'une structure moléculaire spéciale. Le berger qui tua d'un coup de fronde un géant s'explique dans la religion d'église comme signe de justice divine à reconnaître les élus et s'explique dans le dogme physicaliste à répondre aux lois des probabilités. Ces lois peuvent montrer que l'accident, même supposé impossible, devient possible, relativement aux limitations du donné à réaction dans l'indéfini temporelle; exactement comme l'intervention du surnaturel est à rendre compte de l'impossible dans la nature en court-circuitant le temps. Ceci montre que la différence d'exposition entre l'apriorique et l'apostériorique concerne des lacunes du savoir dans le champ du croyable.

Quittons donc, même pour un moment, cette naturalité contingente d'une phénoménologie délibérément dogmatique à la tenir limitée aux propriétés physiques, si amplifier notre conscience du monde passe maintenant par l'exigence de

nous ouvrir aux concepts d'une réalité contractuellement mixte. Cela se peut depuis le principe de fonction actante.

Apercevoir des raisons aux transformations métamorphiques dans la nature

Une connaissance de la responsabilité initiale des choses dont on découvre les propriétés grâce au progrès technoscientifique est essentielle à établir notre qualification au monde. Mais cette connaissance communique de plus de la matière, du poids, son fonds de tangibilité au regard qu'on projette sur le monde à circonscrire des raisons de participer, comme en surimpression de ce qu'on y voit.

Dit d'autre façon, ce que l'on peut rester dans les limites de ce qu'on sait du monde. Mais ce que l'on veut à pour champ les limites de ce qu'on croit possible. Aussi, nos croyances à **propos** du monde, qui contiennent comme partie l'expérience qu'on en a (au mieux c'est le savoir scientifique hypothético-déductif), sont-elles à limiter nos volontés. Il est pertinemment établi que si nos rétroactions dépendent de conditionnements psychosomatiques innés ou acquis, nos mobiles sont des rapports psychospirituels à ce que nous croyons être et non pas à ce qui est. Le processus de choix rendant compte de nos conduites se fonde sur l'horizon des croyances qui en représentent conséquemment le facteur limitant.

La chose est dans le détail à débrouiller de la complexité sous-jacente à la nature humaine. Mais même à ne pas aller jusqu'à secouer les restes du béhaviorisme, les sciences humaines, si elles ne concernent que l'étude des réponses comportementales par suite de conditionnements au milieu de vie (nos réactions physiologiques), ne portent aucun éclairage sur le domaine des croyances, évacuant par là le libre-arbitre émergeant. La réduction de la dynamique humaine aux seules satisfactions individuelles et collectives des désirs, attirances et pulsions, peut se régler par la psychologie cognitive. Elle est occupée de nos héritages allant du modèle cybernétique

de rétroaction, jusqu'aux satisfactions de vivre depuis le concept de déclenchement homéostatique des tensions **quand l'action est accomplie**. Il faut aller plus loin, en avant des évolutions biologiques, pour rendre compte du libre-arbitre. Le libre-arbitre ne se suffit pas des satisfactions en des besoins de la vie, puisque par lui nous abordons les investissements de soi en raison d'autres que soi. Aucune discipline n'est encore à expliquer l'interrelation du domaine des mobiles humains répondant au principe de progression en vue d'une finalité, et c'est encore à la philosophie de l'action qu'il appartient de rendre compte des mouvements de l'âme humaine en raison de mobiles personnels. Le libre-arbitre, en tant qu'autre que la liberté modale des qualifications de faire, d'être et d'avoir, s'intercale chez la personne entre une nécessité existentiellement inconditionnée, et le hasard de ce qui arrive sans effet attendu depuis le concept d'accident. C'est à fonder le thème du libre-arbitre sur ce qui a capacité de changer de soi-même, mais en raison des extrêmes antagonistes du propos.

L'éthologie et l'histoire depuis l'antiquité la plus reculée sont à montrer que des croyances décident des entreprises humaines, quand le savoir d'expérience et de science décide seulement des capacités qualificatives à les réaliser. Dans cette disposition, les idéaux et les idéologies ont pour matériaux des éléments de croyance qui décident de nos mobiles. Même sous couvert de positivisme, la croyance matérialiste contemporaine régit l'essentiel des entreprises sociales de notre époque. Nous pouvons tenir de cela que les prérogatives de l'âme humaine qui sont à régler des aspirations deviendront aussi prégnantes que les satisfactions de la vie depuis des pulsions vitales. La prérogative dont on parle ici est à entendre que c'est toujours la faculté la plus récemment acquise depuis le processus d'évolution qui a préséance et pouvoir sur de plus vieux modes d'animation, **et non pas qu'elle est à les remplacer**. En posant de façon complexe l'anthropogénie des interfaces animatrices de la nature humaine, nous n'entendons

surtout pas éliminer des facteurs primitifs acquis depuis des évolutions ultérieures, les considérant ainsi que des aspects fonctionnels et fondateurs à permettre la réalisation en cours.

Au tournant d'une réinterprétation complexificatrice de la nature selon des aspects contractuels, il est bon d'apercevoir —ne serait-ce que pour éviter la récurrence— que ce qui motiva le monisme physicaliste dans l'interprétation des découvertes scientifiques n'est pas vraiment innocent. De fait, l'expérience du senti auquel tient le paradigme matérialiste depuis la supériorité de la doctrine sensualiste de la perception, puis celle du phénoménalisme, “réussirent” à l'avènement de l'empirisme scientifique. Ce qui permit d'autant mieux la campagne de persuasion qui eut pour objectif de réformer des manières de penser devenues obsolètes. La considération péjorative qui s'ensuivit envers tout propos métaphysique ne fut bien évidemment possible que par le subterfuge consistant à réduire l'aspect ontologique des transformations métamorphiques du cosmos en ne regardant dans le collimateur donnant sur le champ du connaissable que l'aspect phénoménologique.

Ces œillères arrivant ainsi que le prêt-à-porter intellectuel d'une époque fait que le savoir des derniers siècles, pour immense et réussi qu'il est devenu, ne dépasse pas la théorisation de lois s'appuyant sur la simple description des phénomènes. Et, malgré une inertie d'arrière-garde toujours forte, il devient de jour en jour plus aisé d'entendre que la composante principale de la méthodologie déconstructiviste par le clerc du postmodernisme vient aujourd'hui du souci de couronner une conception physicaliste du monde, plus que s'opposer aux autorités théologiques encore occupées de vieilles croyances, elles-mêmes trop bien ficelées à exclure l'expérience sensuelle pour être vraisemblables.

L'ancienne doctrine séparant corps et esprit en opposant le matériellement senti à l'exocosme au spirituellement aperçu par l'endocosme n'est plus. Elle est déchue par le matérialisme

stigmatisé en science, puisqu'il n'y subsiste plus que la tangibilité des corps. Chacun conserve la faculté de choisir entre le propos scientifique du réductionnisme —il arriva historiquement en tant que réaction épidermique au tout théologique des âges antérieurs—, et l'ingestion de vieilles autorités scolastiques se suffisant d'absolu, au risque d'encourir des troubles mentaux. Mais aujourd'hui nous nous trouvons dans l'impossibilité de donner du sens au relationnel entre deux natures complémentaires. Depuis le présupposé du tout épiphénoménal, on ne saurait préjuger d'une complémentarité fonctionnelle entre le physiquement déterminé de cause à effet et la liberté déterminative d'un domaine spirituel. Nier la liberté humaine en la redéfinissant pour être compatible de cause à effet à une origine physique depuis rien relève d'une dogmatique tenant aux intérêts de préserver les présupposés matérialistes. Entretenant à son tour dans la sphère universitaire la sous-jacence scolastique du présupposé matérialiste, on se trouve de nouveau en science face à des facteurs visant une intention outrepassant les limites véridictives qu'on se fixe en science.

Imaginer, puis passer au crible de la raison le représenté, ou édifier des théories et les critiquer depuis l'expérience, sont les indispensables instances du progrès des connaissances. Ce processus agit autant dans l'alternance de ses phases en des périodes pouvant embrasser plusieurs générations, qu'en menant de front les deux aspects, de façon quasi simultanée. À servir la science, la période déconstructiviste postmoderne a pour conséquence de momentanément entraver de nouvelles tentatives d'imaginer la réalité au-delà les possibilités d'expérience. Mais cela n'est qu'à préjuger d'une prochaine aurore sur l'horizon des potentialités intellectuelles vraiment créatrices. Et c'est un plaisir renouvelé de rendre encore hommage au précurseur d'un renouveau métaphysique que représente A. N. WHITEHEAD, dans le but d'émanciper une pensée close. C'est en effet le premier scientifique qui chercha des critères d'adéquation et de cohérence susceptibles de rationnellement

dépasser les limites d'un amalgame tacitement entretenu entre transformation et génération du monde. Sans doute est-ce à cause de l'ampleur de cette nouvelle ouverture donnée au travail de la pensée par WHITEHEAD, que son propos n'a pas encore d'incidence et n'est conséquemment pas reconnu à sa juste valeur. La réflexion proposée dans les présents *Cahiers de recherches parallèles* est inspirée par ce chercheur d'une nouvelle espèce en ce que, pour n'en être pas l'imitateur, elle n'en continue pas moins, dans l'explication d'une faisabilité des transformations métamorphiques, d'introduire le concept de contractualité entre le matériel et le spirituel. C'est à sa suite que la notion de dimension depuis nombres et grandeurs, et celle de signification depuis des caractères attributifs, s'accorde de façon aussi impérieusement intuitive à la notion d'ordre depuis des fonctions actantes.

La fonction actante rend compte des interactions du particulier dans le tout depuis des ruptures formelles se présentant à la pensée comme les intervalles nécessaires à différencier l'individué. Nous appréhendons ce quasi-contrat dans le sens interprétatif qui considère :

- la perception du monde, le savoir **quoi** de la description objectivée des manifestations propriatives à l'exocosme;
- la conception du monde, le savoir **comment** de l'explication subjectivée d'une interface qualificative mésocosmique;
- et, au travers l'épuisement des potentialités de perfectionnement, le savoir **pourquoi** des raisons suggestives qui constituent les motifènes directeurs des actes qualifiants, donc leur motilité depuis l'aperception des valeurs et des vertus, en réponse aux déterminations endocosmiques.

La connaissance reliant les temps d'être aux temporalités du paraître, assortit l'imaginaire mental servant la modélisation à propos de la réalité, dans une dynamique des éléments signifiants entre eux, de forme :

sensualisation → intellection → intentionnalité

qu'on peut se présenter parallèle à la suite déterminatrice :

dynamique → archétypologie → matérialisation¹

Ainsi articulé, ce donné à relation tente de poursuivre le projet de l'autrichien Edmund HUSSERL qui voulut “percer” la logique de la phénoménologie. On sait que ce chercheur eut le projet de baser les phénomènes physiques sur la mathématique aux seules fins de **fonder la sémiotisation psychique sur des fonctions de relations**. Malheureusement, s'il trouva à rédiger selon ce projet un premier tome traitant d'une *Philosophie de l'arithmétique*, il resta embarrassé pour appliquer la logique aux significations, se heurtant à une indéfinité d'objets formels irréductibles entre eux. S'il bifurqua à traiter des paradoxes psychologiques de la logique en usage, c'est aux fins de concevoir les premiers éléments d'une téléologie justifiant le concept d'intentionnalité. On peut, de cela, le considérer comme le précurseur des trois aspects contractuels dans la formation du réel rapprochant l'objectivation à la suggestivation depuis des processus de subjection. Donc les choses qui manifestent des propriétés rencontrées ou voulues, reliées par des significations décidant du choix des modes qualificateurs aux vertus du réalisé, à décider des raisons d'agir depuis des valeurs actales.

1. En référence à la structure noético-noématique du rapport épistémique noèse ↔ noème posant le système des conditions entre *dynam* (ce qui meut et le mù) → *morphè* (ce qui forme et le formé) → *hylè* (ce qui réalise et le réalisé).

Le fondement des fonctions de relation liées aux progressions du monde

Chacun, étant continûment confronté aux nécessités d'agir et de réagir, nul ne peut manquer d'expérimenter ce que représente le principe d'action. Mais ce n'est pas pour autant que nous en saisissons d'emblée toute la nature. Ce n'est que conjointement à la progression d'un travail de théorisation du propos qu'on peut espérer améliorer une connaissance de nos actions qualificatives gouvernées par des **intentions**: L'intention dans l'acte est à dépasser le principe de réponse conditionnée du monde sur nous depuis des actions qualifiées en vue d'effets attendus. Sujet immense, puisqu'on incorpore par ce travail de théorisation des aspects philosophiques et spirituels, au savoir phénoménologique.

3.1 Le principe de délimitation des actions entre deux bornes invariatives

Dans le but de concilier la diversité expérientielle des appréhendements, nous allons tenter de discriminer les “facettes” du principe d'action, puis, ces discriminés étant cernés, nous en examinerons les limites entre deux bornes invariatives et extrémales dans le cadre de la théorie des ensembles. L'ensemble des activités parcellaires ayant des effets limités

et relatifs sera alors considéré en tant que distribution sur un axe dont la borne inférieure est un causant nul, occasionnant un effet également nul, et la possibilité ouverte opposée, en direction de l'inconditionnalité causative complémentaire, à laquelle est assortie la possibilité d'un effet absolu. Dans ce dispositif, chaque relation causatrice intermédiaire a, par conséquent, un effet qui n'est jamais nul, tout en étant, même dans un prolongement immensément lointain de progression, toujours subabsolu. Inutile d'alourdir cet exposé de la démonstration servant de preuve, il suffit de faire apparaître que cette disposition reste démontrable depuis les mêmes axiomes qui servent à présenter la suite indéfiniment poursuivable des nombres finis entre une borne appelée zéro et une borne opposée appelée infini.

3.2 La notion de fonction discriminant entre l'activité orientée et non orientée

À cet ensemblement des types d'activité s'accorde le critère de fonction actante. La notion de fonction actante désigne toute suite d'effets synergiques s'instaurant entre causants limités non nuls, donc se surajoutant aux réactions de cause à effet depuis des énergies spécifiques des différents domaines phénoméniques. Le principe de fonction a pour prémisses le constat que l'individuation repose sur des strates d'organisation; des travaux associés dans une strate au microcosme réalisant les caractères particuliers de l'individu au macrocosme. Il me semble important de préciser que cette organisation en strates n'apparaît pas spécifique au domaine physique de la réalité, mais bien aux trois aspects contractuels de la réalisation performative de l'Univers que représentent les propriétés physiques, les qualifications psychiques et les vertus spirituelles.

Le concept de cause à effet entend le principe de variation qu'on applique à l'ensemble du cosmos. Sous-jacent à cette disposition est le rapport à la dichotomie entre la faculté de varier, mesurant une différence d'état non orientée, et la

faculté de progresser, ou de régresser, mesurant une différence d'état orientée. Relativement à l'instance performative de réalisation de l'Univers, les effets sont aux causes dans l'enchaînement des conséquences actales, ce que les fins sont aux raisons dans l'enchaînement des fonctions dans l'acte. Cela est tel que si aucun effet n'arrive sans cause, complémentaiement, nul effet attendu n'est sans raison qui soit à le promouvoir.²

Ce dont il s'agit ici, n'étant pas physique, ne saurait répondre, comme conjecture réfutable par l'expérience, à la preuve matérielle. Il nous faut conséquemment procéder d'autre façon. En vue de la phanicité d'une preuve véricitaire adéquate au domaine, considérons l'artifice de SOCRATE pour mettre en évidence qu'un homme ne choisit pas plus d'être méchant qu'un autre n'est à devenir volontairement fou. Cette quasi-boutade fait en effet apparaître qu'entre choses, significations et valeurs d'action, le domaine psychique, s'il est fonctionnellement à se qualifier à son altérité, **ne contient pas plus que le domaine physique sa propre détermination**, en ce que la fonction qualificative reçoit son vecteur du contrat qui s'instaure entre le domaine spirituel de réalisation, depuis des valeurs d'action en relation aux progressions du réalisable, et le réalisé. Ce qui revient à entendre qu'un agent qualificateur ne peut pas plus choisir hors les limites du choix des moyens, qu'on ne peut choisir les conditions de sa naissance. En ce sens, le domaine volitif d'un agent qualificateur circonscrit les seuls moyens qualificationnels.

Semblable contractualité entre des aspects différents est à considérer la tangibilité qualificative du domaine psychique.

2. À le mieux comprendre, on peut dire qu'un effet attendu à la suite d'une action représente le complément logique dont on use pour rendre compte d'une transformation selon les lois du hasard appliquées aux réactions. Comme le montra Rabindranāth Tagore dans *Sādhanā*, même si les statistiques prouvent qu'il est infiniment plus probable de faire des fausses notes sur un violon qu'une suite musicale, vu le peu de personnes sachant jouer du violon, nous n'en attendons pas moins autre chose que du bruit lorsqu'on tend l'oreille, c'est-à-dire l'opposé du statistiquement prévisible de cause à effet.

Elle est d'autant plus aisément recevable que l'impasse d'une explication de cause à effet de la genèse du monde selon les lois du hasard apparaît à la suite de la perte des connexions causales en physique quantique. En effet, au fur et à mesure qu'on se rapproche par l'infinitésimal des conditions du chaos, il y a amoindrissement proportionnel des propriétés, pour finalement atteindre **aux pures structures vides de la chose considérée en soi** (Max BORN). D'où est qu'on aperçoit en direction opposée à cette annihilation *de facto* **la cause d'une relation possible par soi** (Emmanuel KANT), en continuité de laquelle se situe *de jure* le continuum inconditionné d'existence, source en notre continuum des conditions de variation relative d'être, d'avoir et de faire.

L'œuvré, en tant qu'inséparable du principe d'intentionnalité, se pose comme animation complémentaire des mouvements anarchiques opérés par accident de cause à effet. Cela est si probant que le travail de la nature échappe à la quête de sens dès lors que des réactions physiques, des actions psychiques et des proactions spirituelles ne sont plus reliées à la notion d'œuvre temporellement répartie dans tout travail réalisateur effectué sur le métamorphiquement transformable.

Relativement aux apparences entre variation non orientée et variation orientée, il convient d'apercevoir que pour l'observateur abstrait de l'observé, le principe de cause à effet est, tout comme le résultat du principe d'intentionnalité, **effet attendu**. Cela vient de ce que la tension entre savoir-être-fait de l'instance observationnelle et savoir-faire, tiennent également à l'agent qualificateur, sans appartenir au milieu observé. Ce n'est donc pas cette disposition qui est à distinguer le manifesté de cause à effet, de l'événement répondant, comme effet attendu, à l'intention, mais ce qui est sous-jacent au libre-arbitre autorisant d'œuvrer sans nécessité (sans répondre à des impératifs, donc en répondant au critère volitif de détermination) par rapport à l'absence de libre-arbitre de ce qui se prête conditionnellement à détermination.

Considérant que les rapports entre les corps ont des résultantes spatiales, tandis que les relations entre les esprits ont des résultantes temporelles, la spatio-temporalité médiane apparaît dans l'interface des qualifications mentales. Spécifiquement à l'instance performative de notre continuum de réalisation, et dans l'imbrication des multiples individuations à participer du tout, la notion de choix, dans le sens d'une déontique des finalisations du monde, entend que l'action β d'un agent "y" puisse ajouter en performance à l'action réussie α d'un agent "x". Comme éléments événementiels inclus dans l'ensemble "Univers", l'application est alors posée sans restriction à l'ensemble des choses actualisées, relativement au champ des possibilités actualisatrices.

3.3 *Concept d'activité dans le continuum des subsistances* ³

Du point de vue des progressions, deux travaux qui ont la même amplitude depuis des dépenses égales et des vecteurs qui diminuent également la distance aux fins par suite d'occasions stochastiques,⁴ ont des résultats égaux. Mais comme les occasions stochastiques ne sont pas orientées, on suppose que la distance aux fins reste nulle dans ses effets à être établie sur un grand nombre d'observations. Pour corollaire, ce n'est qu'au travers de fonctions interindividuelles que des travaux peuvent former et conserver dans le temps une orientation d'ensemble diminuant la distance aux fins.

Dès lors qu'on traite des généralités du concept d'activité pour former un traité d'activologie, les propositions peuvent porter sur la variation d'état d'au moins un élément par rapport à son environnement, ou sur la variation par rapport à deux états successifs du même élément. C'est à discriminer entre tout degré extensif de compréhension des relations à l'exocosme,

3. Par **subsistence**, on entend autre chose que la **subsistance** pour cause de substances. Pour l'essentiel, le terme désigne le mode d'existence qui suit les états variables d'être et d'avoir soumis à accident par interaction au milieu durant l'encours réalisateur de la réalité.

4. Se dit des phénomènes aléatoires: ce qui arrive de manière fortuite.

et tout degré intensif de compréhension des relations à l'endocosme. Spécifiquement au **continuum des subsistances** sous-jacent aux variations d'être et d'avoir, les individuations interagissent dynamiquement entre elles, comme elles agissent pour cause de déterminations internes. Chaque individuation est conséquemment tour à tour agissante et agie, où participe simultanément des deux instances. C'est donc le formalisme de ces interactions et de ces actions qui implique *de facto* le cadre d'une indéfinité d'ensemblements finis d'activités relatives, en tant que somme d'actions jamais nulle dans les effets, ni jamais d'espèce absolue et infinie.

Ce domaine discret d'**activité relative et bornable** dans ses effets concerne des spécificités attributives formées d'une indéfinité des distributions possibles dans les caractères d'être et d'avoir. Son cadre formel est alors le domaine continu, complémentairement [immanent-absolu-infini], en tant qu'il se pose ainsi que l'inconditionnelle source d'existence aphénoménologique, de l'indéfinité d'être, d'avoir et de faire d'une façon variable, relative et limitée. Évoquons succinctement avant de poursuivre les interfaces entre ces domaines complémentaires et irréductibles:

1. le **continuum des existés**, source des essences à permettre l'ontologie de l'Univers depuis une absolue existence unicitaire. Tout en étant inconditionné par nature, ce continuum délimite l'inépuisable possibilité d'individuation de ce qui est susceptible d'être de façon bornée depuis des conditions. La prédication qu'on en peut faire regarde le principe d'action sans intermédiaire énergétique —autrement dit sans le moindre travail réalisateur—, pour cause d'absence de tension interne, comme d'inertie externe allant avec le prédicat indépassable du critère de compétence, dans une opposition à l'activité performative nécessitant des inerties à l'environnement et des tensions internes;
2. le **continuum des chaoticités**, source des substances de l'Univers, en interface entre le nôtre et celui d'une infinité inconditionnée, ou sans attribution. Par définition, le chaos tient de l'infinité vide d'attribution une puissance inconditionnée. Il est susceptible de se prêter à une indéfinité de travaux

métamorphiques depuis des variations d'état, tout en ne contenant en lui-même aucun pouvoir de varier.

Dans les partitions de l'ensemblement que l'on considère ici, il est important de comprendre que ni le continuum d'une infinité privée d'attribution, ni celui des chaoticités qu'on pose comme interface à l'origine de l'Univers des variations d'être et d'avoir, ne sont des milieux représentatifs de la classe ne contenant rien. On ne désigne par là que la classe vide d'existence existante avec l'infinité inconditionnée, et vide d'êtres, d'objets, ainsi que de faits réalisés, avec le chaos. C'est donc entre l'interface à une existence existante, nécessairement absolue et puits d'une inépuisable source de tout pouvoir devenir depuis des acquisitions, et l'interface à une infinité contingente d'existence non existante complémentaire, puits d'une inépuisable source de puissance dans la dynamique des transformations métamorphiques, que nous tenons le continuum **des potentialités d'univers** et son indéfinie possibilité d'être, d'avoir et de faire de façon limitée. Nous circonscrivons conséquemment la théorie des cas particuliers résultant des rencontres entre différents types d'objets-événements dans ce cadre formel. D'où les classes d'actions, données à titre non limitatif, pouvant ressortir des conditions de progression que voici :

- Aucun effet ne résulte d'une activité. Dans ce cas, les objets qui sont soumis à des énergies se rencontrent en restant inchangés. C'est le cas supposé originel des variations possibles au continuum des univers, c'est-à-dire au moment où rien ne résulte encore, pour être fondé sur une puissance énergétiquement illimitée et un pouvoir réalisateur nul;
- au moins un des objets est changé, l'autre, ou les autres, sortent alors de la rencontre sans l'être;
- il résulte un changement chez tous les objets de la rencontre;
- fusion des antécédents dans une seule réalité conséquente nouvelle;
- entre deux objets se rencontrant, un troisième objet est généré (il y a bien à ce niveau pouvoir réalisateur);

- annihilation réciproque des objets de la rencontre, en tant que retour à des états antérieurs (perte en organisation, ou en intégration et, consécutivement, dégradation de l'état de réalisation antérieurement réalisé);
- ...;
- tout est finalement réalisé, état advenant par épuisement des potentialités de réalisation, en référence à des limites en temps et en espace d'un continuum spécifique d'univers.

Ceci dit comme condition préliminaire à construire l'ensemblement des **catégories de transformation métamorphique** qui résultent de moyens limités investis dans la réalisation progressive des réalités de l'Univers depuis des états intermédiaires, on peut supposer dans une théorie ontologique, qu'au-delà d'incommensurables passés et d'innombrables avenir s'instaure une phase complémentaire prenant le sens de déréalisation surtemporelle. Elle épuise complémentaiement la réalité d'être et d'avoir dans le statut d'existence séparée de la moindre expérience. Mais, avant ces catégories d'effets internes assortis de transformations spécifiques, on devra encore poser des relations de première espèce. Ce seront, en ne considérant que les aspects positifs dans les catégories:

- des interactions entre les parties individuées dont on vient de poser différents cas de rencontre (ils concernent les événements entre individuations d'une même strate de systémicité, c'est-à-dire les interactions opérant de manière interne dans chacune des strates de la réalité cosmique);
- des interactivités du même type, mais qui sont de plus coordonnées pour être contractuelles des différents superstrats de l'Univers en cours d'organisation;
- réciproquement, des contractualités de l'organisé vis-à-vis des parties substratives à permettre les fonctionnements des strates intermédiaires de systémicité sur l'axe microcosme / macrocosme;
- les surdéterminants entre l'Univers considéré en tant qu'ensemblement d'un tout complexe [fini, relatif, variatif] reposant sur les différentes strates systémiques de ce qui est, a et fait, et sa contrepartie unicitaire [immanente-absolue-infinie] d'existence.

Ces discriminants ne sont pas gratuits car, par hypothèse, nous pouvons croire que des catégories de lois spécifiques répondent aux sortes de relations ainsi distinguées.

Relativement au mode progressif d'action dans le temps, nous pouvons encore dénombrer trois cas d'instanciation par rapport à la flèche de la temporalité, en ce que le moindre changement d'état dans les transformations métamorphiques du contenu de l'Univers ne peut être que :

- **accompli**, lorsqu'on se réfère aux actions passées, desquelles résultent les états métamorphiques de la réalité réalisée, c'est-à-dire le *factum*, l'action faite;
- **en cours d'accomplissement**, par référence à chaque reconduction du présent dans l'actualisation ininterrompue de l'Univers, c'est-à-dire le *factus*, l'action de faire;
- **potentiel**, lorsqu'on se réfère à l'accomplissable jusqu'à la dernière relation devant épuiser les possibilités d'être, d'avoir et de faire au sein d'un référentiel borné de perfectionnements réalisables, c'est-à-dire la *factio*, ou l'expression du droit relié à un pouvoir d'accomplir dans les limites de l'encours performantiel.

En fait, nous avons la possibilité de nous représenter un résultat semblable en réunissant, en une seule expression, deux moyens (nous en examinerons plus avant le contenu sémantique). Ces moyens concernent les catégories modales de **potentialité** et de **cause déterminatrice**. Par rapport à ce qui est actualisé, le temporellement reconduit, comme maintenance des états du réalisé, agit à l'encontre des transformations métamorphiques. Ce qui institue la cause déterminatrice depuis des réactions appropriées, au travers les forces inertielles de cohésion du déjà réalisé en raison d'un passé. Tandis que le potentialisé se trouve comme à tirer l'encours réalisateur dans le futur depuis des proactions appropriées et en raison d'un pouvoir de vectorialisation du donné à changement. En sorte que l'on conçoive que c'est de la rencontre de ce qui résulte du passé —l'épuisement des énergies libres en des réalisations matérielles, mentales et spirituelles—, à ce qui tient au contenu du futur —l'épuisement des potentialités de perfectionnement—, que nous apparaît dans sa réalisation

progressive chaque actualisation du monde. Dans ce contexte, l'assemblage des catégories modales entre “potentialité” et “cause déterminatrice” forme les quatre résultats logiques que sont:

- la **réalité possible** de l'assemblage {potentialité et absence de cause déterminatrice};
- la **réalité contingente** (virtuelle) avec l'assemblage {non-potentialité et cause déterminatrice};
- la **réalité impossible** de l'assemblage {non-potentialité et absence de cause déterminatrice};
- la **réalité nécessaire** (en tant qu'inévitable), avec l'assemblage {potentialité et causes déterminatrices}.

Notons encore que les prédicats de faire-être et ceux de faire-avoir, en tant qu'ils montrent le paramétrage du parcours propriatif de ce qui est fait en vue du devenir et de l'acquisition, considèrent l'investissement d'un énoncé d'état, celui d'être et d'avoir, **en raison d'activités appropriées**. C'est en effet depuis cette évaluation analytique qu'il est possible de discriminer le mode propriatif du mode qualificatif du parcours actantiel, avec, d'une part, le mode direct, ou opérateur, spécifique des propriétés de “faire devenir” et de “faire acquérir” depuis tout agent matériel, d'autre part, le mode indirect, ou manipulateur, spécifique d'un faire-faire (être et avoir) des actants qualificateurs, —le “faire en sorte que cela en particulier advienne”. Sachant bien que ce dernier mode, connu avec le terme de **factitivité**, n'est pas dernier, puisque, depuis le concept d'un déploiement des aspects contractuels d'une réalisation progressive de la réalité, il reste évident que tout agent d'un faire qualificatif, s'il trouve bien en lui son mouvement propre, n'a pas aussi son vecteur, en tant qu'on conçoit que la direction de son mouvement qualificateur appartient aux acteurs spirituels, de ce que ceux-ci agissent depuis des implications vertuelles sur l'esprit, allant avec le principe de choix des valeurs actantes.

Nous pouvons maintenant définir l'action comme l'instance résultant de tensions orientées se trouvant actualisées dans la

soumission au potentialisé des causes produisant des effets. La finalité compétente indépassable de l'Univers par épuisement des potentialités de perfectionnement est introduite en tant que terme du constat d'expérience de l'instance performative. C'est dans ce cadre qu'une analyse succincte du principe d'action permet l'énoncement de plusieurs axiomes.

L'axiome de subordination dit qu'une action quelconque implique un actant dont l'état d'être et d'avoir commande la nature et l'ampleur de son effectuation. Cet axiome est rendu licite de ce qu'on a jamais observé, ni conçu à servir le théorisable, qu'une action puisse advenir sans l'investissement d'un actant en au moins l'une des modalités actales. La structure substantivant le parcours actantiel d'une pluralité subsistentielle d'êtres et de choses tient de cette disposition au statut unicitaire d'existence, et non à celui d'anexistence du néantaire. Cette existence unicitaire inconditionnée et ces pluralités conditionnées en subsistence antéposent alors *de facto*, autant que *de jure*, le principe d'attribution applicable aux variations d'état d'être et d'avoir.

L'axiome de diversification dit qu'il y a autant de catégories d'activité qu'il y a de genres d'actants pouvant mutuellement se compléter sans jamais atteindre ensemble le statut *in extenso* d'être et d'avoir. Cela se comprend si l'on a dans l'idée que l'action est le produit spécifique des conditions d'être et d'avoir à son altérité de tout actant. En effet, ce sont des différences de manifestation d'un nombre fini d'actants actualisés et occupant un nombre limité de strates hiérarchisées qui provoquent nos distinctions attributives aux choses et aux êtres abstraits d'un unique "événement univers".

L'axiome d'efficacité est à montrer que les paramètres activologiques ressortent de la notion de **liberté relative d'action**, en tant que c'est en référence à des paramètres choisis qu'on estime des mesures particulières depuis la notion d'effet attendu. L'ensemble des actions relatives (auxquelles on attribue des effets limités en autant d'états

intermédiaires de l'instance performative de l'Univers) a pour extrémités immanentes, dans un sens, le continuum d'une absolue liberté conditionnatrice, et dans l'autre sens, celui d'une infinité inconditionnée, tout à la fois privée d'attribution et de liberté d'agir.

L'**axiome du principe de causalité** s'applique aux niveaux intermédiaires se prêtant à des conditions et des possibilités conditionnatrices, et à ceux-là seulement. Le bilan des acquisitions et des pertes est possible entre: 1°) le **mouvement distribué en puissance** à l'infini, dans la forme infinitésimalement séquée d'un environnement originel dit à entropie infinie, comme source inépuisable des énergies; 2°) le statut **suprafonctionnel** d'un environnement parfait par constitution. Il est hors instance performative et indépendant d'une quelconque temporalisation. Ce statut suprafonctionnel représente conséquemment la direction du vecteur des réalisations épuisant des potentialités de perfectionnement depuis les **effets du pouvoir**. Le rapport entre pouvoir de réalisation et puissance d'effectuation établit **l'échelle des relations en des mouvements relativement fonctionnels et distributifs** à entropie non nulle et non infinie; le degré d'organisation décidant des états d'être et d'avoir susceptibles d'achèvement dépendant d'un préalable existentiel non subordonné à l'ensemble des lieux et moments de l'instance réalisatrice.

L'**axiome sur l'inévitable réalisation du potentialisé** représente une évidence qu'on peut toutefois soumettre à l'ensemble des dispositions tenant au continuum des limitations et des relativités performatives. On conçoit en effet que: 1°) en deçà l'origine du temporalisé à t_0 , rien n'est donné à actualisation de ce qui existe préalablement de façon intemporelle (ce qui définit l'origine de l'encours réalisateur des transformations métamorphiques de l'Univers, et en deçà de laquelle le donné à l'Univers est supposé **exister** tout en étant privé de ce qui sustente l'instance réalisatrice en vue d'être et d'avoir); 2°) en toute actualisation intermédiaire, certaines choses sont agies, certaines sont agissantes, quand d'autres sont encore

simultanément les deux, ou ni l'un et ni l'autre cas de l'alternative (cela dans le mode direct du faire, autant que dans celui indirect du mode factitif); 3°) au terme des temporalités spécifiques du présent encours performatif de l'Univers (donc lorsque les potentialités de perfectionnement seront épuisées), choses et êtres, étant achevés, sont censés “interagir” complètement depuis le seul statut de compétence, donc sans qu'on ait à considérer l'attente du moindre effet réalisateur tenant au principe de progression dans la dynamique des forces physiques, des efforts psychiques et des luttes spirituelles.

Avec l'**axiome de contractualité** on conçoit que si des événements sont donnés stochastiquement indépendants les uns des autres, alors il en est qui sont reliés. Ils concourent, par là, à un résultat final représentatif de l'achèvement du donné avec possibilité de progresser. Durant l'encours réalisateur, les événements de choses et d'êtres peuvent ne pas se trouver en rapport, soit pour cause de natures constitutives étrangères entre elles, soit en raison d'incompatibilité déixique (simultanéité et hors portée opératoire dans l'espace, ou à portée opératoire, mais à distance dans le temps).

L'**axiome d'intégration**, complémentaire du constat d'organisation. Le concept d'impénétrabilité déixique des individualisations identiquement identifiées (obligation d'une distance dans l'espace pour une présence simultanée, ou un lieu commun, mais à distance dans le temps), a une implication capitale en ce qu'elle contient implicitement la distinction entre organisation et intégration. **On déduit que les divers degrés d'organisation performative de l'Univers sont contractuels à viser une unité intégrale et intégrée, de la possibilité qu'ont les réalités distinctes et complémentaires entre elles d'avoir une deixis commune.** En raison de l'opposition complémentaire à l'infiniment parcellisé à l'origine, le présupposé d'intégration aboutit à la diversité d'existats sur un même site, donc hors instance spatio-temporelle. L'intégration surindividuelle est alors subabsolue. Elle est

consécutives à l'organisation finale en réalisation de ce qui est et a relativement (prédicat d'attribution dans l'incomplétude de l'individu distingué de son altérité), et représente intuitivement l'investissement subséquent de l'instance organisatrice, en ce que, de l'organisé, résulte seulement des fonctions de relation à distance dans le temps et dans l'espace. D'où l'**axiome d'intégration** à compléter l'organisation.

Ces axiomes sont posés dans la considération performative d'une effectuation de l'Univers entre une origine privative et une fin réalisée en complétude *in extenso*. Les conditions chaotiques et subabsolues représentent les extrêmes du parcours performateur du continuum cosmique, si l'interface de l'Univers au continuum d'une infinité inconditionnée correspond au chaos, tandis que son interface au continuum d'une existence unicitaire absolue correspond au subabsolu. Pouvoir actoriel et puissance actantielle apparaissent ainsi reliés aux états métamorphiques de réalisation; états restant, pour tout moment intermédiaire, substrativement reconvertibles (dégradables) et donc réinvestissables en des potentialités de réalisation. C'est dans ce cadre que nous relient la condition causale de l'acté performatif [relatif-fini-variatif] à des raisons tenant au pôle [absolu-infini-immanent] depuis la disposition ensembliste de la figure 3.1.

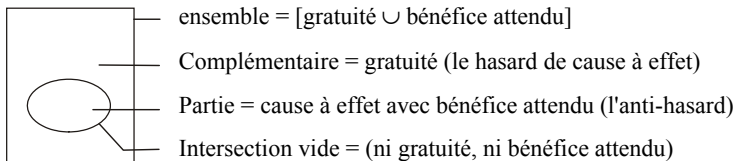


Fig. 3.1 Partitions logiques dans l'ensemblement du concept de condition

Spécifiquement au continuum des limitations et des relativités actantielles, la signification tenant au principe de gratuité allant sémiotiquement avec l'activité fortuite induite de cause à effet selon le hasard, ne se comprend bien qu'à n'être pas abstraite de l'activité induite selon le principe d'effet attendu. Par ailleurs, rappelons que la démonstration d'une origine non causative de la suite causée (elle correspond à l'union de la

gratuité du causé stochastique et du causé avec bénéfice attendu), ressort aisément de l'application du calcul multi-ordinal aux polysémies du propos. Cf. § 2.6.

Si l'effet attendu reste nul dans les événements de la rencontre entre êtres et choses, alors le bénéfice, ou le dommage résultant de la rencontre est également nul, certes, mais cette disposition étant dans l'acception du sens inverse disant qu'entre des événements particuliers d'être et de chose, des effets attendus non nuls peuvent également advenir. C'est en référence aux variations tenant au mixage intermédiaire que de tels effets peuvent être positifs, ou négatifs, et assortis de la diminution, ou de l'augmentation d'une distance aux fins, et cela fortuitement, comme de façon voulue, durant l'encours performatif de l'Univers. Dans cette disposition, un effet négatif entrepris dans le sens de la diminution d'un état d'organisation peut, à tout moment, être compensé par un effet contraire qui l'annule, et, réciproquement, par un effet de même sens qui l'amplifie d'autant. D'où est que ce n'est que la résultante, mesurée dans le sens d'un épuisement relatif des potentialités de perfectionnement, qui peut avoir une incidence sur la distance aux fins cosmiques. Mais on doit bien distinguer cette notion de distance aux fins, de celle qui concerne le contenu en réalités métamorphiquement réalisées. Cela, tel que si la variation de la distance aux fins appartient bien aux actants performatifs, alors en continuité de l'usage du résultat intermédiaire il soit possible d'entendre que ces actants ont de plus l'usucapion⁵ du résultat finalisé, dans la mesure où leur est donné le pouvoir d'en acquérir l'usage avec les garanties de la chose devenue universellement jugée.

Pourtant, ce n'est pas de cette disposition que ressort, à mon sens, la notion de substitution des états performatifs du devenant par son statut subabsolu d'être, post-temporel et

5. Terme de jurisprudence provenant du latin *usucapio*, de *capere* «prendre» et *usus* «usage», désigne la prescription acquisitive sanctionnée de jure.

post-spatial. Un état de subsistence, en tant que la subsistence rend compte d'un statut sub-existential tenant à des capacités de paraître être et de paraître avoir (dans le respect des modalités aléthiques dont les énoncés accompagnent les prédicats performatifs d'être et d'avoir) se trouve sanctionné par la somme des activités effectuées. À cette somme investie par les actualisations du subsistant reste suspendu le potentiellement effectuable pour assurer le passage d'un quelconque état de subsistence dans l'apparence d'être et d'avoir, au statut de compétence existentielle d'être et d'avoir. Le devenir conjoint en effet à l'énoncement du présupposé de changement la notion de faisabilité, tel que son aboutissement ne peut se situer qu'au terme du parcours réalisateur du donné à variation, certes, mais dans le sens des progressions épuisant dans l'être les potentialités de devenir. La raison impose de considérer l'activité subséquente comme condition de devenir selon des moyens. Aussi, à ce niveau de logique, l'acquis au devenir est supposé pour toute partie de l'Univers en instance de performance, c'est-à-dire à tout ce dont les mouvements internes et externes sont tournés en direction d'un résultat ayant en vue la compétence indépassable d'être avec un d'avoir, par épuisement des potentialités de perfectionnement.

La notion d'effet attendu est ici considérée dans son aspect tangible, et non pas en tant que vue abstraite nécessaire à la pensée représentative. J'avancerai à le prouver un seul argument. Ne pouvant isoler l'acteur humain de l'Univers, sa propre nature représente un élément qui inscrit dans les caractères appartenant à l'Univers. Or, quel protocole d'expérience est-il possible d'entreprendre dans l'intention de réfuter que l'humain est dénué de la faculté d'agir avec préméditation, puisque le seul fait, pour l'expérimentateur, de poser la condition de la preuve d'expérience, sous-entend, déjà, le principe d'un effet attendu susceptible de sanctionner l'un ou l'autre aspect de l'alternative? Conséquemment, jusqu'à preuve du contraire, et sauf inclination dogmatique, il semble que

nous puissions en toute connaissance de cause établir le principe d'activité dirigée pour répondre aux trois vecteurs, que sont:

- l'activité de maintenance, supposée conditionnée de cause à effet;
- l'activité opérant sur un surcroît d'être et d'avoir pouvant résulter autant du fortuit par accident, donc depuis le hasard, que d'un effet attendu, donc voulu;
- l'activité de sens opposé à la précédente, ayant pour effet de diminuer l'état de réalisation déjà effectué, depuis les mêmes moyens.

Autrement dit, une séquence d'actes peut s'accompagner d'un résultat positif, en tant que variation dans le sens d'un accroissement en réalisation; neutre, par exemple comme mouvement métabolique de maintenance; ou négatif, en tant que variation dans le sens d'une diminution du métamorphiquement réalisé. Cette disposition est importante du point de vue de la métathéorisation du concept d'activité, puisque, ainsi que nous l'aborderons ultérieurement, ce qui est contenu dans notre futur, pour n'être pas encore, n'en existe pas moins hors instance performative que ce qui fut au passé, ou ce qui se retrouve actualisé au présent.

Sans besoin de se reporter à ce qui en représente l'étude mieux approfondie avec le *Cahier quatrième*, montrons que ce qui fait la différence entre des réalités passées et futures représente une différence d'être, d'avoir et du fait, se surajoutant à l'existence; donc non pas comme différence d'existence, mais comme différence d'expérience de l'existence. On peut saisir cette nuance depuis l'analogie à la pièce de théâtre qui existe déjà en soi, indépendamment du fait qu'on puisse la jouer. Nous concevons qu'elle n'est actualisée que par sa représentation, quand elle n'en existe déjà pas moins avant, comme après. Cette actualisation est, tout comme dans chacun des moments de l'instance performative du monde, à départager ce qui est déjà joué, de ce qu'il reste à interpréter jusqu'au terme de la représentation qu'on en fait. Depuis cette considération, nous ne pouvons nier qu'il advient quelque

chose de nouveau avec la pièce jouée et que le fait qu'elle soit jouée surajoute à l'existence préalable de son contenu. Aussi conçoit-on de cette analogie l'événement de l'Univers en tant qu'expérience surajoutée à l'immanence de son contenu préalablement donné en existence.

Ceci est avancé, bien évidemment, dans la discrimination entre le principe de transformation et le principe de génération. L'analogie entre la pièce jouée, préalablement existante, et l'instance du monde est à nous aider à dépasser le sens commun qui manque à distinguer entre le statut de subsistance et celui d'existence. Le raisonnement, lui, peut ne pas oblitérer que l'actualisation subsistentielle dépend d'une antériorité existentialisatrice. Avec l'Univers qui devient, il y a bien indétermination actorielle de la pièce jouée et, pour conséquence, indétermination sur la participation de toute espèce d'actants, bien qu'on puisse corrélativement n'avoir aucun doute sur ce qui se réalise. Plus précisément, il y a indétermination en ce qui concerne non seulement l'ensemble des agents physiques, psychiques et spirituels, mais encore vis-à-vis d'une myriade d'êtres qui participent contractuellement de l'encours performatif de l'Univers sur divers niveaux d'organisation entre matérialités, mentalités et esprits (en tant qu'ils composent ces aspects irréductibles du réel).

Cela dit, l'activité conditionnée à des moyens implique des échanges entre parties individuées; c'est-à-dire des pertes ou des gains, auxquels sont sous-jacentes des transformations internes, desquelles les changements d'état résultent. Dans les deux cas, les choses se prêtent à caractérisation, donc sont susceptibles de mesures quantitatives relatives en des attributions qualitatives, propriatives et vertuelles, restrictivement aux règles impliquant les relations triangulaires [être-avoir-faire]. En sorte que l'activité nous apparaît comme le produit d'un certain pouvoir d'être à une certaine puissance d'avoir dans le rapport:



et que, pareillement, la faculté de devenir apparaît comme le produit résultant d'une puissance d'avoir à une énergie du faire :



D'où l'on pose, à compléter le rapport, la faculté d'acquérir comme apparaissant du produit du pouvoir d'être à une énergie de faire.



Ce dont on s'entretient ici est évidemment un “faire” dont la nature reste spécifique du continuum des performances, en ce sens qu'il est essentiel de le distinguer de celui qui est susceptible d'advenir avec le continuum des compétences. De plus, quand on dit que tout effet a une cause et que de mêmes causes produisent des mêmes effets, on fait référence à la modalité de **réactivité**, dont le caractère particulier représente un aspect se plaçant, d'évidence, dans un principe plus général. À cette modalité dont la prédication reste limitée à des reconductions d'événements, doit s'ajouter celle qui prévoit l'investissement de mobiles: les mobiles dont les accomplissements diffèrent des conséquences d'un temps, jamais nul, depuis des séquences de réalisation. Par conséquent, la durée de l'instance réalisatrice —jamais nulle, mais qui ne peut pas plus être indéfinie (sauf par rapport à l'infinité, mais il s'agit alors de transréalisation)— s'intercalant entre le voulu et l'accomplissement du voulu, est représentative du bornage dans les modalités d'être et d'avoir investissant l'encours réalisateur.

Ce retard entre le donné en existence (la pièce écrite) et l'expérience réalisée d'être et d'avoir (la pièce jouée), constitue la base du concept d'**hystérésis entre la génération de l'Univers et sa transformation métamorphique subséquente**. Le principe d'hystérésis, qui est à séparer l'existence intemporelle de l'expérience temporalisée d'être et d'avoir, est spécifique de l'interface cosmique œuvrant en contiguïté du continuum absolu d'existence, en lequel on conçoit un temps nul entre le voulu et l'effet attendu, et le continuum de l'inexistence⁶ auquel on conjoint un temps indéfini (interminable) à tout quantum virtuel de réalisation, c'est-à-dire en tant qu'il n'est pas potentialisé.

3.4 Sur le principe de cause à effet

Au travers l'activité de maintenance en des états de réalisation métamorphique, la continuité du déterminé permet l'activité de transformation assurant le passage vers plus d'accomplissement de l'insuffisamment réalisé. Pour cause de perfectibilité, cette possibilité de faire en vue d'un effet attendu suffit à esquisser le concept de détermination dans la consistance du raisonnement posant qu'**une action déterminatrice du nouveau est censée pouvoir à tout moment changer le cours des réactions assurant la reconduction du déterminé**. Ce rapport devrait mieux ressortir de ce qu'on va maintenant examiner.

Dans le principe de causalité on fait référence à un segment d'activité commençant avec l'identification d'une responsabilité initiale, pour aboutir sur un résultat qu'on nomme effet. Ce que l'on considère en cela reste d'ordre phénoménologique.

6. Dans le *Cahier* quatrième nous développons une analogie permettant de distinguer l'inexistence, en tant qu'état négatif de l'existence, de son statut privatif que rend le terme d'anexistence, en ce que l'existence absolue est en quelque sorte existence-existante, par analogie à la conscience-consciente d'un état de conscience vigile, quand l'inexistence, comme existence-non-existante, a pour analogue la conscience-non-consciente allant avec l'état du dormeur.

Pourtant, l'énonciation du principe de causalité ne peut pas plus considérer les seuls événements gratuits, qu'il n'est possible en électricité d'affirmer l'existence d'une polarité positive, tout en niant celle qui lui est complémentaire. Au reste, étant par ailleurs évident que l'effectué peut participer, ou ne pas participer, à des accomplissements environnements épuisant des potentialités de perfectionnement, même si le résultat causal n'est pas attendu, on escompte toujours un résultat, en tant que c'est ce résultat qui rend compréhensible la notion d'effectuation stochastique de cause à effet.

Ce faisant, on tient pour aisément démontrable le caractère délimité d'une chaîne d'actions performatives et, par suite, démontrable aussi la délimitation de tout ensemblement des chaînes du même type. Généralisant, nous poserons comme acquis que si chaque séquence d'activité est bornée, tout ensemble d'activités l'est également, même à être indéfiniment agrandi, ou diminué. Aussi tiendrons-nous de telles limites comme liées en leur confins, de la façon devenue maintenant habituelle, entre deux extrêmes qui s'opposent et desquels ce qui nous occupe tire ses caractères composés en apparaissant dans l'interface finie, relativable, ainsi que variable, c'est-à-dire :

effet nul (effectuation impossible)	ensembles discrets d'effets relatifs	continuité d'effectuation absolue et immanente
--	---	---

En assemblant ainsi le principe d'interaction, nous procédons de la même manière qu'en mathématique lorsqu'on théorise l'expérience continuellement limitée de pouvoir compter et décompter entre la notion de zéro (l'ensemble quantitativement vide), et la notion d'infini, comme ensemble *in extenso* nécessaire à rendre compte de la possibilité en extension des dénombrements, qu'on pose rationnellement en l'absence de la moindre possibilité de vérification expérimentale. C'est donc une règle ontologique qu'il convient de formuler. Il est évident que si chaque effet nul retiré de l'ensemble des effets relatifs n'en change pas le résultat de l'effectué, tout ensemblement d'effets relatifs peuvent être ajoutés ou bien retirés

d'une effectuation absolue, sans changer l'immanence de cette continuité là qui se pose alors comme la source processuelle des événements du monde.

Pour autant que n'apparaisse pas à la pensée le concept susceptible de réfuter cette disposition, nous proposons d'admettre, à peine de rendre caduque la même disposition prise vis-à-vis des nombres, les significations pouvant ressortir de la variabilité actantielle tenant à la relativité d'agents se complétant les uns les autres. Leur extension subabsolue se pose en tant que partie stricte d'un unique hyper-agent absolu. Autrement dit, nous plaçons le principe de variation relative d'effets actantiels entre deux bornes, dont l'une représente un effet nul, tel qu'avec l'autre nous considérons un effet absolu. Car “un effet le plus considérable” est de même sorte que “un nombre le plus grand”. Dans les deux cas, nous nous devons de conclure qu'il reste possible de toujours ajouter un effet non nul et borné, à l'effet le plus grand. En sorte que cette disposition, ramenée au concept de progression, ne peut avoir pour apex qu'un effet absolu, tout autant qu'un effet nul pour origine.

Avec ce parallélisme entre la série indéfinie des nombres positifs et négatifs, et la série indéfinie des puissances et des pouvoirs de réalisation, nous considérons une pure production de la pensée qui est à rendre compte des grandeurs dans un cas et des effets actantiels dans l'autre. En tant que vérité ne pouvant être fondée sur l'expérience, la série indéfinie des nombres naturels, comme l'amplitude indélimitable des interactions du limité, existent également, **sans qu'on dispose jamais de la possibilité de les actualiser**, en référence au continuum fini, relatif et variatif de l'Univers. Cela montre, on ne peut mieux, que nous possédons, avec le travail intellectuel, des moyens assertoriques d'appréhender et de comprendre le fonctionnement de la réalité, en continuité de nos possibilités expérimentales. Je veux évoquer ici combien l'investigation du domaine métascientifique deviendra de plus en plus coutumière au fur et à mesure de l'avancement intros-

pectif des cognitions à compléter l'expérience scientifique du monde.⁷

En référence au mode réactif de l'activité, nous évoquons le principe de cause à effet, bien que l'on puisse tout autant parler de causant à causé, tant il est vrai qu'il y a succession d'éléments du même type: le causé étant un causant effectif, ou potentiel, dont l'effet est du même genre. Sans cette disposition, la chaîne événementielle s'interromprait.

Cette remarque n'est pas gratuite. Elle est introduite dans le but de faciliter le concept de la complémentaire du propos. Nous pouvons concevoir la signification complémentaire de la succession des actualisations spécifiques du mode temporel, **comme la relation *in extenso* d'une réciprocité simultanée entre causant et causé**, quand cette relation a un effet nul dans le contexte de l'instantanéité rapportée au mode temporel. Dans la réciprocité simultanée entre causant et causé surdéterminant ubiquitairement le processus cosmique de successivité temporelle, le causant se trouve à la fois cause d'un causé et, en définitive, causé par sa propre cause. C'est là une possibilité de concevoir le caractère correspondant intuitivement au continuum **unicitaire** [absolu-infini-immanent], contractuellement complémentaire de ce que l'on connaît des accomplissements dans le continuum d'une pluralité de choses variant relativement en des limites. De cette disposition apparaît à la raison que le responsable du facteur limitant, avec le principe de successivité du causé, se situe dans le principe même d'une temporalisation de l'acte. Cette disposition montre que le temporel, considéré comme une partition stricte du principe d'éternité (pour peu que l'on interprète l'éternité dans le sens d'une ubiquité du temporel, et non pas comme l'indéfinie continuité du temporalisé) montre

7. Avec les cognoscibles, nous entendons ce qui est connaissable par le travail de la pensée à propos de l'Univers, et qu'on ne peut soumettre à réfutation par l'expérience.

que c'est l'absence d'ubiquité qui autorise, précisément, de distinguer entre causant et causé.

Il est possible d'exposer, depuis des moyens semblables, que c'est du domaine continu d'existence unicitaire que procède en subsistance le caractère limitant allant avec les pluralisations discrètes de l'individu. Si l'autonomie de l'individu est relative (si cette autonomie n'est pas absolue), elle n'est évidemment pas nulle non plus. Si la causalité n'avait qu'un pôle en répondant au principe de variation sans progression, rien de l'Univers ne pourrait advenir, mais le constat de réalisation suffit pour introduire l'antithèse à en compléter le concept depuis le principe de variation avec progression. La différence d'avec le continuum absolu est que dans l'Univers en interface entre l'absolu et l'infini il y a séparation des deux sortes à permettre les sens évolutifs et involutifs, quand il y a union (unicité) dans l'absolu, et consécutivement privation, relativement à l'infinité inconditionnée.

Le modèle d'inséparabilité du concept de fortuité d'avec le principe de relativité des effets attendus rend compte des transformations orientées et progressives dans la réalisation de la réalité cosmique. À son expression, nous avons à considérer la synergie entre les trois aspects contractuels de réalisation de la réalité que représentent les dynamiques propriative, qualificative et vertuelle. En associant des causes efficientes orientant les transformations, aux causes matérielles de la reconduction depuis toutes sortes de réactions, nous coordonnons des moyens qualificatifs de réalisation, c'est-à-dire avec effet attendu.

L'examen des raisons actantes est à représenter les vecteurs des mouvements qualificationnels décidant des conséquences, tel que, dans les limites actorielles de la nature humaine, les vertus d'esprit surdéterminent les qualifications mentales, de la même manière que ces dernières surdéterminent les propriétés matérielles. Autrement dit, les vertus, comme produit résultant des activités opérées sur des

valeurs, les qualifications, en tant que produit des activités opérées sur des significations, ainsi que les propriétés, en tant que produit de l'activité portant sur des rapports entre les choses, sont également tangibles depuis des effets spécifiques à des rapports contractuellement hiérarchisés. Ce sont ces rapports que nous posons au premier degré d'une synergie réalisant l'Univers, puisqu'ils représentent les contrats spécifiques nécessaires à rendre compte d'une progression des réalisations cosmiques entre :

Sous-système des causes matérielles (effets propriatifs)	Sous-système des causes intellectuelles (effets qualificatifs)	Sous-système des causes spirituelles (effets vertuels)
---	---	---

Mais cette disposition est insuffisante si l'on manque d'y associer les raisons qui rendent compte des progressions en direction d'un épuisement des potentialités de perfectionnement. En effet, pourquoi sont actualisées les réalisations nouvelles produites depuis des effets qualificateurs, si ce n'est en vue d'une conséquence surdéterminant l'ensemble des états métamorphiques tenant à l'épuisement des possibilités de perfectionner le réalisé au monde? C'est à distinguer l'instance performative de l'Univers (devenirs et acquisitions parallèles aux croissances en puissance et en pouvoir internes), de sa succession compétente intemporelle dans le subabsolu et le transfini.

Le questionnement sur le fonctionnement de la réalisation de la réalité est à susciter les conditions d'investissement du potentialisé en des états d'être et d'avoir susceptibles de progression. En limitant le prédiqué, le principe des conditions reste subrogé à l'ensemblement logique des conditions du conditionné dans l'inconditionnalité conditionnatrice. Nous pouvons poser ce rapport comme la conséquence des limites en subsistence, dont la partition est bornée dans l'illimitation existentielle complémentaire. Au sens rigoureux, l'expression du caractère relatif des conditions d'expérience de l'existence, dont est le domaine des subsistences, implique son inclusion

dans la complémentaire qui contient l'existence en soi, c'est-à-dire dans un caractère inconditionnellement absolu.

Avec l'ordonnement de ces choses par le raisonnement, ce sont chacun des termes différenciateurs qui viennent se ranger selon des critères apparaissant à la raison comme les harmoniques de son mouvement. Nous saisissons cela relativement au caractère de la **possibilité** d'agir dans un détachement d'entre ce qui doit arriver et ce qui ne peut arriver, conjointement aux contingences qui se posent en raison de certitudes. L'expression d'une possibilité évoque un "facteur de chance": la chance pour que telle chose, en particulier, arrive, ou n'arrive pas, en raison d'un circonstanciel local d'occasions, précisé ou supposé.

Il a été mathématiquement démontré d'un point de vue probabiliste que n'importe quoi peut, par hasard, advenir depuis le continuum des chaoticités originellement substantivantes de l'Univers, à la condition de poser un délai indéfiniment reconduit imparti à sa réalisation. C'est à concevoir pour contrepartie un délai nul pour ce qui peut être de nature subabsolue dans le continuum complémentaire. En sorte qu'en toute distanciation particulière aux relativités médianes arrivent des conditions temporalisées de réalisation, dont les instances, jamais nulles, n'en sont pas moins limitées (non infinies), étant ordonnées aux extrêmes.

Pour peu que mon lecteur soit disposé à lire ces pages en sondant leur contenu plus que des yeux et en juger plus que du bout des lèvres, il trouvera certainement quelque éclairage personnel sur ce sujet encore difficilement communicable. Il faut en effet que nous saisissons que le concept de cause propriative (Hume), dont on propose l'extension avec le concept des causes qualifiantes et des causes vertuelles, forme un ensemble encore connexe de l'expérience spécifique du mode conditionné d'existence (l'existence soumise à des conditions), en sens tel que c'est en référence à la complémentaire ensembliste de cette significations là qu'il devient

possible d'éclairer le caractère inconditionnel d'existentialité non causée, aséitique, appliquée aux deux extrêmes invariatives allant avec la modalité sémiotique de **ne pas pouvoir ne pas être**, et son contraire.

L'événement médiat impliquant le principe de condition, qu'on situe entre des antécédents et des succédants, se définit dans le parcours complet des successions causales entre l'instant de la première activité réalisatrice et un dernier événement épuisant les potentialités de réalisation. On relie ainsi toute cause intermédiaire à une destinée compétente sanctionnant l'organisation fonctionnelle indépassable entre tous les actants individués. **Ils sont alors individués en apparaissant, dans leurs rôles et leurs moyens, en complémentarité de réciprocité dans l'unité du tout, distincte de leur incomplétude depuis leur totalité.** Le dernier événement phénoménologique de l'instance performative de réalisation est alors suivi par le premier événement aphénoménologique propre au statut de compétence sanctionnant l'achèvement en réalisation par épuisement des potentialités de perfectionnement. Entendons avec le passage du phénoménologique à l'aphénoménologique événementiel les espèces particulières à distinguer l'individu subsistentiel, de l'individu existentiel. Ce n'est qu'avec la première sorte que l'on considère un milieu fait de forces, d'efforts et de luttes, à l'encontre des gravités et des inerties spécifiques.

Le phénoménique suppose l'ensemblement des possibilités variatives formé de toutes les transformations cosmiques et s'y limite. Elle ne concerne aucunement un quelconque dispositif explicatif susceptible de rendre compte du principe de génération antériorisant nécessairement la première instance transformative, en ce qu'un enchaînement de causes suivies d'effets est à conduire finalement à réalisation depuis une évolution progressive **du donné à transformation.** En ce sens, si de mêmes causes produisent de semblables effets dans le mode réactif d'une maintenance du réalisé métamorphique donné à performance, alors, pour corollaire, des

potentialités sont susceptibles de conduire à des effets nouveaux visant le mode des compétences, qu'on discrimine de la reconduction des événements performatifs.

Relativement à l'ouverture épistémique du propos métascientifique, l'introduction d'une aperception métascientifique prolongeant la clôture du domaine scientifique au niveau des perceptions, n'est pas une figure de style. Ce dont on parle ici peut n'être pas évident du fait que lorsqu'on entreprend d'expliquer des événements nouveaux dans les limites scientifiques à faire suite à l'expérience commune, on en cherche encore la responsabilité depuis des dispositions fortuites agissant sur l'état du déjà réalisé. Mais il ne s'agit là que du côté négatif du principe de novation, en ce sens que c'est l'inverse qui, par logique, apparaît vrai: le nouveau advenant en considération d'effets attendus depuis le potentialisé, et non pas comme conséquence des interactions aveugles du réalisé, même si l'actualisation du potentialisé dépend des occasions tenant aux états du préalablement réalisé. Le nouveau qui advient en raison des fins en actualisant le potentialisé, tout en étant substraté par le reconduit au travers des transformations métamorphiques, n'en a pas moins le caractère de réduire d'autant la distance aux fins de l'encours performatif de l'Univers.

En considération de ce qui précède, nous pouvons porter un regard neuf sur le concept d'entropie, en tant qu'il peut rendre compte d'une échelle générale d'organisation des strates systémiques de l'Univers. Cohésions et décohésions, comme événements particuliers à chaque strate de complexification du réalisé, sont régies par un système de puissances d'actions et de pouvoirs vectoriels, en apparaissant comme deux aspects ambivalents du processus réalisateur. Mais c'est en corrélation à cette disposition relative à des référentiels opposés que nous pouvons aborder les aspects contractuels de la réalisation de la réalité, c'est-à-dire en sorte que, par exemple, les forces de gravitation physique, comme les efforts de la gravité conscientielle (forces de cohésion physi-

ques et efforts de cohésion psychologique) ont en commun un résultat qui est de conserver les structures subsistantes des parties constitutives au travers leurs transformations métamorphiques. Comme cela n'apparaît possible que depuis les expressions des énergies spécifiques à chacun des aspects contractuels, par hypothèse, nous considérons une indéfinité possible de travaux depuis les énergies typiques des différents aspects contractuels, mais rapportés à un ensemble d'individuations limitées, comme centres de cohésions depuis des gravités particulières à chaque strate assurant les aspects contractuels de la réalisation de la réalité.

Avec le constat de ce qu'en chacune des strates de la réalisation de la réalité surgit une réalité nouvelle en un certain nombre d'individuations (réalité dans l'individuation qui n'appartient pas aux éléments du microcosme la substratant, mais dont la synergie en est l'occasion), nous pouvons entreprendre l'approche d'un concept afférent, celui de la globalité systémique des réalisations cosmiques. Si l'organisation substantive des réalités cosmiques est fondée sur l'expérience —jamais mise en défaut— de la stratification des réalisations de la réalité cosmique, alors il s'agit de circonscrire les signifiés corrélés à ce fait et d'en concevoir la portée à dépasser l'expérience sensible. Cela se peut par le moyen qui consiste à réticuler de façon cohérente des significations nouvelles, à des prémisses communes aux fondements d'autres extensions théoriques du savoir issu de l'expérience depuis le senti. À ce prix, nous pouvons espérer progresser dans le concept de la systématation du cosmos en avant du point d'arrêt contemporain. De même que pour l'indéfinité de la série naturelle des nombres dont on a aucune preuve d'expérience, de même nous ne saurions nier la continuité de la réalité au-delà la strate assurant la condition d'organisation particulière à notre propre strate de réalité, pour l'unique raison qu'aucune expérience n'est possible à en corroborer la réalité, ou à la réfuter, alors même qu'elle s'impose à la raison

puisque la strate de réalité ici considérée est loin d'être ultime.

Par expérience, et de façon générale, nous pouvons soutenir qu'une strate quelconque de l'organisation de la nature surajoute la réalité de son propre niveau, aux réalités de ses différents niveaux substratifs. En sorte que, par extension, il devient logique de concevoir relativement à l'encours de l'instance performative du monde, par exemple qu'avec l'humanité, une partie des êtres individués dans le domaine du biologique contiennent la potentialité d'une surnature associant les attributs particuliers au vivant à des caractères surdéterminatifs au macrocosme, en corrélation à ceux qui participent déjà d'un superstrat.

Il ne paraît faire aucun doute que ce qui différencie les deux états (l'état systémisé et l'état d'incohésion des disparités individuelles) ne concerne pas les différences individuelles elles-mêmes allant avec les interactions au microcosme, mais les différences d'effet depuis la résultante macrocosmique des libres mouvements individuels dans la strate considérée. Cette différence dans le résultat des mouvements de l'individu tient alors au contracté vis-à-vis d'un superstrat, relativement à des participations de réciprocité entre microcosme et macrocosme. C'est ainsi qu'un atome de carbone —qui n'en reste pas moins intrinsèquement le même étant libre ou élément constitutif d'une molécule— participe de nouvelles réalités depuis son activité dont les effets sont ordonnés au niveau moléculaire.

Ce concept d'identité conservée dans l'élémentarisé constitutivement superstraté, ou non superstraté, n'est pas pleinement signifiant sans exercice. Mais il faut sans doute encore bien plus d'efforts introceptifs pour avoir la clairvoyance d'une organisation cosmique reposant sur l'investissement progressant dans les deux sens: **le sens ascendant** réalisateur d'êtres et de choses depuis la stratification en des substances, et **le sens descendant** allant avec la dissémination des essences

depuis l'existence dans l'originellement *ex-sisté*. C'est à faire que la participation du substrat à l'actualisation superstrative reste conjointe d'une participation superstrative dans la vectorialisation des libres mouvements de la maintenance du substrativé. À cela, il n'est pas indifférent de constater qu'une lorgnette a deux côtés. Ce n'est en tout cas que depuis cette disposition que nous pouvons espérer saisir que l'Un (prédicat d'aséité) s'accorde l'unité de toute individuation qui, pour être relative, variative, limitée, (l'abaléité) n'en est pas moins également insécable, surajoutant à l'unification depuis l'organisation substrative passant par cela qui **est et a selon les opportunités de relation au niveau de sa propre strate de réalités.**⁸

L'artefact consistant à ne considérer que la responsabilité du hasard dans les transformations métamorphiques du monde écarte, bien sûr, la responsabilité ontologique complémentaire de tout effet attendu. Ce faisant, nous donnons droit d'existence à un seul aspect, le fortuit, déniait son aspect complémentaire, l'antifortuit.

En vue d'améliorer notre compréhension du propos, considérons tout d'abord les significations que voici: un système ne semble pas pouvoir ressortir des rapports entre deux individuations seulement, car entre elles se réalise bien des rapports (et de tels rapports peuvent bien croître en complexité proportionnellement au nombre et la diversification des caractères tenant aux deux individuations considérées), mais tel que l'ensemble des complexifications résultantes ne peuvent aboutir à la notion de système. Pour qu'un système advienne, il faut qu'aux rapports entre au moins deux individuations et au plus une indéfinité d'entre elles s'ajoute encore des raisons de faire relativement devenir et relativement acquérir ce qui

8. L'**aséité** de l'existence, en tant que l'existence est en soi sans cause, permet ce qui arrive par soi comme conséquence: la **perséité** étant particulière au principe de subsistance qui est sous-jacente au mode d'être et d'avoir depuis des causes. L'**abaléité** désignant le fait d'être causé avec un avoir, comme conséquence de relation à l'altérité.

est susceptible de contractualité à son altérité superstrative. L'union articulant des parties dans une contractualité au tout surdétermine l'ensemblement des parties indépendantes les unes des autres, et cette contractualité est appropriée à la réalisation du tout, tel que ce tout réalisé surdétermine le réalisé dans la totalité des parties individuées.

Il est essentiel de saisir que, par exemple, les relations physico-chimiques advenant entre organes (tel qu'on peut en avoir la compréhension avec la représentation du rapport entre foie, estomac, cerveau, etc.), concernent cette incidence. Si le niveau de réalité dans l'organe est à viser une fonction à ce qui se trouve individué avec l'organisme, alors on peut induire les raisons d'une synergie au tout du relationnel instauré entre parties. C'est par référence analogique du propos que l'on concevra clairement que cela auquel est susceptible de participer le niveau des réalités humaines, s'il advient d'un rapport entre humains, reste déterminé en raison de substrater une nature suprahumaine depuis des fonctions contractuelles à ce qui superstrate la réalité réalisée au niveau humain, dans la stricte continuité des rapports avec effets attendus concourant à la réalité organique individualisant chaque être humain.

Ce faisant, des personnes peuvent être semblables, que ces personnes participent d'un superstrat, ou qu'elles n'en participent pas. À l'extrême, elles peuvent même n'en pas avoir conscience au niveau mental de leur qualification au monde, puisqu'il semble que ni les propriétés, ni leur actorialité au monde en décide. En effet, non seulement maintes raisons diverses peuvent motiver un même ouvrage, mais de plus le résultat de l'acte au niveau superstratif est supposé identique qu'il arrive de cause à effet, ou comme effet attendu. Aussi, par analogie avec l'atome libre et l'atome moléculairement lié, on conçoit que ce qui fait la différence tient aux raisons humaines d'agir depuis la libre participation déterminée en son âme et en conscience en vue de réalités endocosmiques. Elles sont alors à sanctionner cela qui relie la personne au

superpersonnel, même à n'en avoir pas conscience au niveau de la conscience vigile explorant l'exocosme.

C'est, semble-t-il, en ce sens que l'on peut distinguer la clairvoyance supramentale des raisons d'agir subsumant l'obtention de moyens appropriés à s'exprimer à l'exocosme. L'activité humaine peut être considérée de cela en tant que l'expression de moyens en vue de l'obtention d'une fin personnelle directe, ou indirecte (lorsqu'elle est collective), quand le relationnel mésocosmique de personne à personne reste contractuel de la strate de systémicité transcendant celle de la nature humaine en deux aspects, l'un considérant le niveau réactif des libres mouvements individuels, l'autre, le niveau actif des mouvements de soi reliés par l'endocosme. De toute évidence, la **communion** surajoute au **communicable** dans l'univers des personnes substratant des réalités suprapersonnelles. La performance en communication accompagne le niveau de communauté. Sa dimension peut aller de la horde et la tribu, aux systèmes de planètes et aux univers galactiques, en passant par des féodalités, des états, et des fédérations. Mais si les communautés n'étaient motivées que par l'expansion des sphères sociales, elles ignoreraient la communion en rapport à des valeurs relatives aux réalités susceptibles de transcender la nature interpersonnelle.

La communion entre personnes ayant pour raison ce qui transcende les réalités particulières à leur propre strate, vise des compétences dont la raison ne saurait se voir au niveau de la conséquence des faits de socialisation: ceux-ci rapportent seulement les effets attendus au bénéfice des individus, via le parcours transitif passant par des structures collectives, ce qui est bien différent. Cela est à dire qu'en avant cette recherche des harmoniques que traditionnellement on nomme religion, la perspective d'intégration entre le devenir de l'être humain et l'existant divin intérieur, apparaît ainsi que la promesse (effet d'hystérésis) d'un double héritage pour l'être personnalisé. Héritage à la fois temporel comme *fil*s d'homme par sa substantialisation, et intemporel comme *fil*s du divin par son

essence. Ce canal des communions se surajoutant à celui des communications interindividuelles fut sans doute inauguré en Occident par le vécu de Jésus, en ce qu'il reconnut explicitement la paternité divine des personnes accomplissant en elles-mêmes des desseins **spirituels**, comme s'ajoutant à l'individuellement reçu depuis une parenté humaine.

Ces concepts ne sauraient faire l'unanimité. Mais en toute logique, que peu de gens soient dans l'époque sensibles aux suggests⁹ introceptifs, le plus grand nombre se focalisant sur les percepts d'une extraception au monde (ceci dit eu égard au prêt-à-penser contemporain restreignant la tangibilité au seul domaine physique de la réalité), n'implique pas que le conçu par la majorité ait préséance véricitaire sur le conçu par la minorité. Tout au long des époques nécessaires à l'avènement d'une maturité de la nature humaine, ce qui constitue l'introception d'une minorité n'en vise pas moins le réel.

3.5 Concept des phases de formation de la fonction actante

Par définition, la fonction actante fait référence à la vertu de l'acte, que l'actant ait un substrat physique, psychique, spirituel, ou qu'il combine dans sa nature les trois sortes en des réalités mixtes. Mais plus particulièrement comme effet, l'investissement fonctionnel surajoute le pouvoir actoriel au facteur de puissance régissant la dynamique des libres mouvements. Ceci dit, il semble qu'on ne peut bien aborder le rôle de la fonction actante sans, tout d'abord, entendre ce de quoi la signification émerge. Discriminons, en vue de ce résultat, trois stades à circonscrire le principe d'interaction entre individuations. Ils sont *a priori* observables à tous les niveaux de l'encours organisateur de la réalité depuis des conditions appropriées. Nous tentons d'introduire ici le

9. Les **suggests**: ce qui affecte la conscience depuis l'introception à l'esprit, comme font les **percepts** vis-à-vis des sollicitations extraceptives, et les **concepts** considérés en tant qu'affects mentaux interindividuels.

concept de **phases réalisatrices** autorisant de distinguer des **états d'être** dans une strate, par rapport aux **niveaux d'être** d'une strate à l'autre, depuis les instances préalables nécessaires à la stratification de l'organisé. Le tableau qui suit rapproche ces trois stades depuis le schéma de ce qui les distingue.

stade premier dit hétérogonique	stade second dit syntropique	stade troisième dit pantophile
Instance d'individuation, depuis la caractérisation de l'individu par réaction à son voisinage	phase de participation interindividuelle dans les caractères particuliers précédemment acquis	fonction au tout de l'organiquement formé depuis des spécificités individuelles interagissantes
responsable de la diversification individuée	ce qui tourne ensemble, et donc les activités d'assemblages ordonnés à constituer des incorporations du précédemment individué	en tant que goût pour la complétude de ce qui est tourné vers plus d'universalité
individualisation en milieu réactif entraînant des attributions spécifiques	milieu actif en cours de rétroaction par coordination qualificative	unité proactive ordonnant un vecteur d'ensemble
Le droit individuel prévaut	Le droit social prévaut	Le droit pour cause de raison supérieure prévaut

Le **premier état** se comprend depuis l'activité consécutive **des interactions collectives entre parties apparentables**. Ces interactions se caractérisent en ce que les éléments d'un milieu quelconque ont des mouvements propres indépendants les uns les autres. En conséquence de quoi ressort l'expression d'une activité participative nulle, c'est-à-dire l'expression d'une dynamique anarchiquement évidente, en sorte qu'on l'identifie à être seulement constituée des **réactions** entre parties individuées.

À ce niveau, **il y a donc bien des effets au macrocosme, mais de fonction, point**. Il est important d'apercevoir que la notion de propriété actale, résultant au macrocosme de l'activité réactive des choses entre elles, peut encore apparaître, certes, de la seule disposition collective des parties interagissantes, mais avec un effet extérieur étranger aux effets synergiques. Par exemple, la propriété aimantée ressort

de la collectivité de certains types d'atomes dans un champ approprié, sans qu'on puisse appliquer à ce rapport la notion de synergie particulière aux relations systémiques. Pour second exemple, les caractéristiques thermiques des états gazeux, liquide, solide sont les expressions d'autant de propriétés dues aux interactions collectives de parties réagissant entre elles d'une façon non orientée; en sorte que les propriétés de conduction et de transmission, entre autres, qui sont macroscopiquement manifestées, n'appartiennent pas aux **agents propriatifs** de la collectivité.

Une anecdote très ancienne pour montrer que le concept d'effet interactif peut advenir en dépit de l'absence de toute coopération entre parties. YEN-STEU (493 av. J.C.) dit: «pour cuire un poisson, amalgamons à l'eau de cuisson du vinaigre, des légumes, du sel et des prunes. De ces ingrédients, un goût nouveau apparaît qui n'appartient à aucune des parties en propre». C'est depuis cette notion d'**interaction** collective — que nous distinguons du principe de **fonction** allant avec des **actions** collectives— qu'on pourrait montrer que des “propriétés” sociales peuvent être avancées, par hypothèse, comme des effets macroscopiques ressortant, ainsi qu'en physique, des différents degrés d'intensité, coordonnés à différents niveaux de densité, dans les interactions d'une population d'individus qui **réagissent** entre eux. En tant que phénoménologie sociale, de laquelle est absente la moindre résultante synergique, nous ne pouvons encore évoquer le principe de fonction, alors même que des propriétés spécifiques sont susceptibles d'apparaître au niveau collectif pour cause de certaines conditions dans l'état interne. Dans ce cas particulier d'effet au macrocosme depuis des réactions, les mouvements individuels sont indépendants les uns des autres, alors que dans celui d'une synergie, les mêmes mouvements tendent à se coordonner entre eux jusqu'à ce qu'apparaisse un résultat d'un genre différent du premier. Mais avant d'aborder ce cas, nous examinerons les conditions d'une phase intermédiaire combinant certains caractères propres aux deux sortes.

Depuis cette **phase intermédiaire**, nous considérons le stade où les interactions entre parties s'orientent vers l'état de réalisation basé sur le principe de rétroaction conduisant à la notion de groupement selon des affinités. Ce qui caractérise un groupe quelconque est un ensemble de parties adoptant, dans leurs interactions, des lois vectorielles de composition d'actes à des fins internes, c'est-à-dire en vue d'un résultat assurant la maintenance structurée des parties. Le concept d'activité de groupement peut en effet se définir comme la coordination collective de rétroactions au profit des parties, quand bien même la coordination advient réflexivement depuis la projection du profit sur l'ensemble. À ce stade apparaissent des effets qualificatifs, surajoutant aux effets propriatifs de la première espèce se propageant depuis des réactions. La rétroactivité apparaît discriminée de la simple réactivité, en ce que l'effet attendu est guidé par la "mémoire" des effets antécédents qui, eux, ressortent de réactions environnementales. Nombre de cas existent jusqu'en physique des matériaux, mais le plus aisément abordable concerne la vie terrestre, avec tous les moyens dont use le vivant, depuis l'expérience qu'il acquiert de ses essais sanctionnés par l'erreur ou la réussite.

Notons qu'il ne paraît pas possible de faire l'économie de ce second stade d'organisation, en raison qu'il faut **l'antériorité d'une structure sur l'usage de la fonction**. Cette importante notion n'a rien d'abstrait, tant il est vrai, par exemple, qu'un cœur peut avoir une structure achevée, sans pouvoir encore assurer son rôle qui consiste en la circulation sanguine (il est alors déjà physiologiquement formé, sans être encore mature). En effet, on sait que cette circulation, chez l'embryon, n'est pas due au cœur déjà formé, mais lui est fournie du seul fait que le principe **d'exercice fonctionnel** dans l'organisé **implique une condition complémentaire à la réalisation organique**.

D'un point de vue sémantique, ce n'est qu'après réalisation structurelle que l'organisé, alors en état de fonctionner s'il lui

est **donné de plus le pouvoir de remplir une fonction** au tout, fait qu'on se trouve en mesure de le déclarer être en fonction, ou ne pas l'être, selon le manifesté en rapport à des circonstances. Donc ce second stade se caractérise comme instance organisatrice et par conséquent aussi réalisatrice de réalité jusqu'à maturité fonctionnelle. Notons que du point de vue ensembliste, la rétroactivité apparaît comme mixte assortissant des propriétés par réaction, aux actions qualificatives.

Ce n'est que le **troisième état** qui conjoint la structure réalisée à l'exercice effectif d'une fonction. Elle est donnée à la synergie des parties vis-à-vis de ce qui surdétermine l'individuation. Pour rapporter cette phase au cas particulier de l'humanité, j'évoquerai TEILHARD de CHARDIN en ce que son œuvre explicite, à la suite des nombreux événements promouvant la structuration culturelle et spirituelle de l'humanité tout entière, une nouvelle réalité résultant des activités synergiques entre mentalités, qu'il désigna comme noosphère planétaire sous le signe du *point oméga*. Toute son œuvre est en effet consacrée à cette émergence, celle de la couche pensante et organique de la Terre, susceptible d'actualiser la potentialité d'un mixte psychospirituel, en continuité de la biosphère assurant le rôle de structuration depuis des progressions psychosomatiques. Notons qu'il s'agit de l'émergence d'une unité supramentale terrestre, distincte de la continuité des progressions des espèces dans les règnes du vivant, bien que les deux apparaissent interdépendants.

Ce troisième stade de maturation devient signifiant avec la notion de synergie interpersonnelle, via l'endocosme. Car un système de relations personnelles passant par les prémisses des effets structuratifs, que caractérisent des activités de groupement selon différentes sortes d'affinités, s'il dépasse les limites du stade formatif, ne peut manquer de s'épanouir, sauf accident, en des activités qui deviennent synergiques à des réalités superstratiques.

Un point semble important pour comprendre ce troisième stade. Il est en ce que **l'organisé dépend pour ses moyens et sa maintenance du superstrat lui-même, quand ses fonctions lui sont données** (ne sont pas décidées *in situ*). C'est en raison de cette disposition qu'il devient possible de rendre compte d'un investissement, autant ascendant que descendant, relativement à l'encours performatif de réalisation cosmique, en même temps qu'une rencontre centripète et centrifuge du pouvoir et des puissances, sur l'axe exocosme / endocosme des individuations. D'un point de vue panoramique, on peut dire que, participant d'une intégration en essence surajoutant à l'organisation en substance, la surnature unicitaire divine rencontre par ce moyen la pluralité innombrable des êtres en cours d'organisation, quand, en contrepartie à faire contre-poids, leurs synergies réalisatrices, pour actualiser des archétypes dans leurs mobiles, rencontrent le déifié au sub-absolu. Cela arrive sans doute, pour ce qui concerne le niveau humain d'être, à travers l'interface des réalités personnalisées du monde des personnes, entre ce qui existe de prépersonnel et de suprapersonnel.

Dans le contrat entre le substrat organisé et l'individuation superstrative adjacente, on peut considérer les effets fonctionnels comme arrivant entre la puissance téléonomique et le pouvoir téléologique, causant l'événement épiholitique conduisant au surcroît de réalités depuis des occasions.¹⁰

Il devient maintenant possible de discriminer entre l'organisation se poursuivant sur l'axe des individuations entre microcosme et macrocosme, et l'intégration générée sur l'axe des surindividuations entre exocosme et endocosme. Si la fonction est l'activité agissant par corrélation de l'individué dans l'organisé en vue d'effets superindividuels, le rôle de la

10. **Épiholité** dans le sens d'effet organisateur tenant aux inclinations progressivement ordonnées des libres mouvements individuels. Ce qui distingue, à viser le rapport des moyens en vue des fins, la **téléologie** (destinalisation des êtres). Elle est réputée advenir de façon librement voulue, alors que la **téléonomie**, comme équivalent mécanique des causes finales, gouverne la destinalisation des choses.

personnalité nous apparaîtra tout autre. Pour le comprendre, nous pouvons distinguer la suite intégrative au précédemment organisé. La suite organisatrice est à produire de strate en strate des individuations de plus en plus complexes. C'est en contiguïté qu'on aperçoit que l'intégration surajoute au principe d'actualisation complexificatrice épuisant des potentialités de perfectionnement, celui d'immanence.

Comment cela? Convenons d'abord que si l'actualisation est le fait de s'appuyer sur des antécédents pour produire les successions desquelles résultent les présences d'être et d'avoir propres au mode subsistentiel, **le personnalisé s'en distingue pour se situer à l'antipode des devenir entre origines et postériorités, en tant qu'existant immanent.** Ensuite, gardons à la pensée que l'organisation s'appuie sur la **rétroactivité** de l'individué, (l'individué auquel est sous-jacent la substance), comme l'intégration s'appuie sur la **proactivité**, sous-jacente à la personnalité via l'esprit, comme pouvoir d'agir au présent en vue d'effets postérieurs à tout devenir, donc à viser un statut postfinalitaire, depuis des investissements en essence. Or le principe d'individuation, sur lequel repose la possibilité en organisation, implique le continuum des deixis: être ici ou là, à ce moment ou cet autre. L'organisé qui résulte de l'arrangement des individuations entre elles est alors lui-même une espèce qui dépend de coordonnées spatio-temporelles. Son émancipation semble passer par le principe subséquent d'intégration. Il s'agit alors de réalités dites subabsolues, pour n'être pas soumises à des différences deixiques. Mais on en conçoit de deux sortes: les réalités qui, pour être *ex-sistées* hors l'absolu et en interface au continuum spatio-temporel, sont parfaites par constitution originelle, et, comme vues dans le miroir, les réalités perfectionnées par épuisement des potentialités de perfectionnement. **L'effet d'intégration entre l'existant intérieur, intemporellement ex-sisté, et l'être médian, ayant et faisant dans le temps et l'espace, constitue une seule réalité mixte, impliquant conséquemment le principe d'hystérésis.**

Le concept d'intégration qui est à suivre celui d'organisation, est métaphysiquement très important. C'est entre substrats et superstrats que la partie dans le tout trouve sa raison de viser l'épuisement des potentialités de perfectionnement. En effet, en quoi l'organisé pourrait-il être la fin, et en quoi la personnalité serait-elle source de l'être personnel? Si l'on dit que la fin de l'œil est de voir, on disjoint l'ainsi organisé de toute contractualité superstrative. Si l'œil voit pour lui, et non pas comme partie ordonnée à l'organisation qui en surdétermine l'activité en vue d'effets attendus dans le tout par le moyen d'une fonction et dans la corrélation à d'autres parties fonctionnelles, impossible de discriminer “ce qui arrive par” de “ce qui arrive pour”. C'est dans un sens semblable que si l'on tient à juste titre que la personnalité est source de l'être personnel, il nous est cependant impossible d'apercevoir comme fin en soi son intégration à l'existant suprapersonnel.

Par ce qui précède, le rôle cosmique de la personnalité, posée depuis son immanence et comme centre invariant des transformations métamorphiques, peut se concevoir à partir de desseins tenus hors notre continuum spatio-temporel, conduisant la destinée spatio-temporalisée du cosmos. Autrement dit, l'**actorialité** associant la personnalité à l'être personnel depuis son personnage pour “réaliser” progressivement sur le théâtre de l'Univers la pièce écrite hors espace-temps par l'Existant subabsolu, est tout à fait distincte de l'**activité** arrivant sur les chapiteaux du même théâtre — chapiteaux constitués de plusieurs étages avec les choses matérielles, les significations mentales et les valeurs spirituelles, ainsi que les innombrables compositions intermédiaires de réalités mixtes interassociées.

C'est dans ce cadre que le rôle d'une organisation cosmique en deçà l'ultime intégration non spatiale et intemporelle des réalités finalisées peut se concevoir comme type d'interrelation contractuelle à des desseins (l'interrogation de la personne portant sur qui), au moyen de programmes directeurs passant par les valeurs d'action (agent du pourquoi), se surajoutant aux effets qualificateurs (agents du comment) sur le

propriativé (agents du quoi) au travers les fonctions des parties individuées dans le tout non encore unifié.

En conclusion, le principe de valeur d'action, au travers la fonction des parties dans le tout, porte à penser que l'actuel investissement des transformations métamorphiques en une instance cosmiquement compétente est subordonné à l'attente d'un résultat dont le contenu cosmique n'est pas le bénéficiaire. Par analogie, le rôle des fonctions distribuées au travers les multiples stratifications cosmiques se distingue lui-même de la capacité d'effets macrocosmiques depuis les activités orientées spécifiques des groupements. Au niveau de la strate humaine de réalité, si la rétroaction est le fait de la formation médiane constituée des agents psychosomatiques unissant la réactivité comportementale à l'activité qualificative (cette formation surajoutant le rôle d'effet attendu à la variation d'état propriatif), alors, de manière semblablement médiane, la proactivité, qu'on fonde sur le libre-arbitre, apparaît entre l'action qualificative et son déterminant vertuel superstratif, dans l'hypothèse d'agents psychospirituels intermédiaires. Cette condition de réalisation abaléitique ne saurait pas plus advenir en soi: sans raison à son altérité. Pour l'illustrer, la figure 3.2 assortit ces premières interfaces dans un ensemble qui suppose, par exhaustion, le pouvoir absolu d'une **non action**, surdéterminant toute relativité contractuelle d'action.

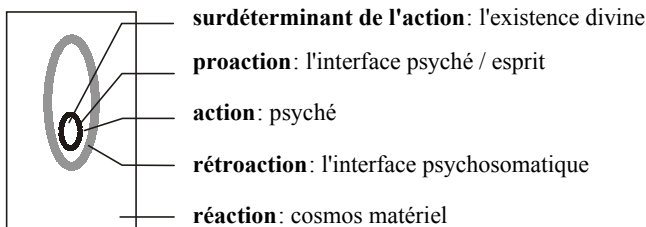


Fig. 3.2 Essai de représentation de la stratification métamorphique du cosmos en différentes enveloppes concentriques.

L'étymologie du terme "fonction" porte un éclairage sur la différence entre le self-service et le service à son altérité. Bien qu'on puisse désirer servir autrui par inspiration person-

nelle, on distingue ici l'activité par laquelle **chacun s'acquitte d'un rôle surdéterminant celui de l'interrelation des parties au tout, et qu'on ne détermine pas soi-même.** En effet, que ce soit l'activité d'un ordinateur, celle du foie ou celle d'un fonctionnaire d'une quelconque institution, les déterminants fonctionnels sont étrangers à la hiérarchie coordonnant des parties au tout. En sorte que **la fonction de la partie reste relative à au moins une autre, et au plus à une indéfinité de fonctions complémentaires entre elles, à viser la complétude dans l'unité surdéterminant les multiplicités limitées et relatives d'être, d'avoir et de faire, et non pas l'organisation finalisée elle-même.** C'est à ne pas omettre la détermination des parties à tenir un rôle qui, s'il reste subordonné à des raisons complétant le particulier par la notion de service et ses variantes, n'en transcende pas moins la raison du tout, à laquelle la composition ordonnée de parties reste sous-jacente.

Le service considéré depuis la mesure des intérêts et du désintérêt peut d'évidence prendre toute nuance depuis la servilité de l'exécutant agissant par contrainte extérieure, jusqu'à l'abnégation oblatrice du moi à plus que soi d'une obédience endocosmique. Cette disposition tient au fait qu'à la production d'un même effet il est possible de mettre en cause des raisons visant aussi bien des contraintes extérieures que des dispositions intérieures. Ce regard là porté sur ces cas nous incline à distinguer **la question du niveau d'être dans le rapport aux états d'être** en chaque strate de la structure de la réalité, c'est-à-dire les états et les niveaux d'être depuis la plus mineure réalité appartenant au microcosme, jusqu'à la réalité la plus majeure au macrocosme.

Dans la considération de ce que de mêmes résultats peuvent tenir à une pluralité de raisons, nous pourrions poser, par hypothèse, que s'ajoute aux effets interactifs d'adaptation par contrainte extérieure, les effets téléologiques de progression depuis des adjuvats intérieurs. On peut se représenter des effets téléologiques à la façon d'une boussole maintenant le

cap juste, non pas dans l'espace, mais depuis des **causes motives** dans les coordonnées ayant pour apex la finalité du monde, c'est-à-dire le cap montrant la direction des progressions dans toute circonstance susceptible de modifier l'état des rapports du domaine métamorphique de l'Univers.

Plus particulièrement en référence aux activités humaines, nos raisons d'agir participent certainement d'un processus de maturation depuis l'exercice du libre-arbitre entre des incitations intérieures et des stimulations externes. Avec le schéma que la figure 3.3 est à expliciter, nous en distinguerons les stades comme étant intercalés dans un processus réalisateur plus général recouvrant les trois domaines fondamentalement contractuels dans la réalisation de la réalité.

L'édification des choses entre le fortuit et le non fortuit implique que le passage d'un état de dispersion donné d'éléments à leur organisation passe par l'intermédiaire d'une orientation adjuvante.¹¹ Par exemple, on peut concevoir que l'humain commence son évolution dans l'inclination de ses prédispositions individuelles depuis la seule autorité des implications extérieures —les pressions du milieu matériel des conditions de vie, celle des traditions dans les cultures, etc.— pour s'en émanciper progressivement, jusqu'au terme d'une maturité stigmatisant l'adéquation de sa libre réponse personnelle depuis des déterminations intérieures. Il est alors évident que toute instance intermédiaire participe des deux sortes. C'est ainsi qu'en ce qui est des mobiles concernant les besoins trophiques de l'humanité, nous pouvons rendre compte de mouvement sociaux instaurés depuis les premières ambitions à des fins égocentriques, jusqu'aux dernières collectivisations de moyens en vue des bénéfiques partagés, autant depuis des pressions sociales et matérielles extérieures,

11. L'**adjuvat** suppose la faculté d'orienter les mouvements des êtres exerçant leur capacité autodéterminative. La faculté adjuvante pallie l'isolement causé par les séparations entre individus non reliés (agissant donc dans la liberté du mouvement d'eux-mêmes), en indiquant le vecteur de l'activité anticipant une destinée unie.

que depuis des aspirations intérieures arrivant sous forme d'idéaux.

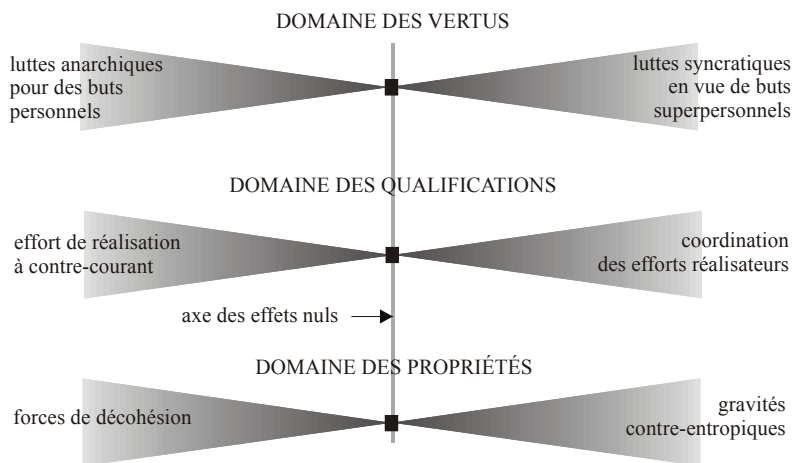


Fig. 3.3 Les 2 sens de l'activité: effets dispersifs et déréalisateurs, ou associatifs et réalisateurs.

Il est encore possible de considérer une forme intermédiaire entre pressions extérieures et aspirations intérieures. Gérant le processus examiné plus haut, nous observons que les paramètres individuels d'action dans un milieu de compétition sont mitigés de compétences partielles afférentes aux dominations répondant à des choix politiques d'action en commun. C'est alors la totalité de ces choix susceptibles de disparité qui exercent sur les groupements un substitut des pressions du milieu. Groupements entendus en formation autant depuis le mode d'organisation hiérarchiquement arborescente, que depuis le mode d'organisation en réseaux.

Ces mouvements sociaux, nous pourrions les décrire depuis des métabolismes, des catabolismes et des anabolismes particuliers à la chose sociale, autant qu'en décrire les états depuis une thermodynamique des "échauffements" que représentent les agitations individualisatrices des masses, toujours historiquement localisées. Mais dans une activologie générale à dépasser l'aspect descriptif du particulier, donc visant des considérations générales, nous pouvons concevoir

qu'au-delà les tensions localement fluctuantes entre ordre et désordre, la pensée peut embrasser l'ensemble du phénomène en vue d'apercevoir l'effet attendu de son processus. Et c'est à cela qu'on appliquera la prémisse de toute opératoire systémique disant que pour **chaque élément inclus dans l'ensemble "événement univers", si son activité particulière comporte des effets non nuls à l'environnement, cette activité peut comporter des raisons autres qu'autojustifiables.**

Dans l'expérience de la nature, certaines choses apparaissent tenir leur raison et leur explication en soi, d'autres non. Mais si l'on se réfère aux stades de formation ébauchés supra, nous concevons qu'à terme échu toute individuation est susceptible d'inclusion dans un ultime système cosmique; de telle façon que même les raisons individualisatrices intermédiaires participent aussi d'une réalisation finalisable.

C'est dans ce cadre conceptuel que tenir la réalité épicerée sur l'humanité apparaît un concept restreint aux idées utiles à la phase de formation sociale adjacente aux époques de son organisation. Le paradigme correspondant représente conséquemment la société comme l'organisation servant l'épanouissement des individus la composant, donc en tant que fin en soi. Mais en vue du référentiel moins restrictif que nous tentons d'élaborer ici, considérons la signification que voici: si plusieurs choses sont identiques entre elles, l'une d'elles peut disparaître sans que son absence soit dommageable vis-à-vis de ce qui est en cours de réalisation macrocosmique. Par exemple, les points focaux d'un cliché holographique apparaissent de cette sorte, car, pour peu que l'un d'entre eux vienne à disparaître, seul sera affecté le potentiel de **puissance** de l'ensemble, aucunement le résultat qualitatif de la propriété holographique. À l'encontre, si entre plusieurs choses inidentiques entre elles, donc non substituables les unes aux l'autres, sinon avec des différences, certaines viennent à disparaître, c'est alors le potentiel du **pouvoir** de

l'ensemble qui se trouve affecté d'une minoration des possibilités réalisatrices.

On voit que les deux sortes sont complémentaires, le pouvoir et les puissances d'advenir étant corrélables. Un exemple se trouve dans le fait que l'acquisition **personnelle** d'une sagesse d'agir (en tant qu'elle est personnalisée et assortie d'une expérience unique reposant sur la coordination des particularités d'un corps, d'un mental, et d'un esprit qui comportent des différences à tous les autres) fait que son produit est à réticuler en une réalité nouvelle soumise à déixique singulière le jeu de propriétés, de significations et de valeurs actorielles, qu'il est possible de conjuguer dès lors aux événements de l'Univers dans une configuration non reproductible à l'identique. Mais pour saisir la signification de ce propos il nous faut fournir un effort d'entendement des valeurs actantes dans l'expérience qu'on a des interactions cosmiques **en tant que le rôle cosmique d'une activité quelconque n'a pas sa raison sur le lieu et le moment de l'agent la produisant.**

Concevant que les réalités les plus élaborées participent seulement comme moyens de divers degrés de composition entre les domaines physique, psychique, et spirituel, on induit à la pensée que pour progresser au-delà l'appréhension apostériorique du savoir scientifique il nous faut encore le travail d'une pensée reliant les lieux et moments des dichotomies d'objet à une destinée existentiellement unicitaire.

En opérant un retour sur la notion d'adjuvat, nous pouvons maintenant rendre compte des limites aux interfaces réalisées en ces trois domaines que sont les propriétés physiques, les qualifications psychiques, les vertus spirituelles, de la manière que voici. Un agent qualificateur peut déléguer son moyen de produire des effets qualificateurs à des objets matériels. Par exemple, dans un ordinateur, des propriétés strictement matérielles sont ordonnées afin de répondre à des effets qualifiants prolongeant artificiellement le travail mental. En considérant cette disposition de sujétion du

matériel aux mentalités depuis la prééminence des qualifications sur les propriétés dans l'avènement de la réalisation de la réalité, il devient plus aisé d'apercevoir que des agents spirituels peuvent de façon semblable s'appuyer sur des mentalités pour ce qui est du travail des valeurs depuis le qualifiable. Cela arrive tel que les implications vertuelles réalisées dans la psyché sont le résultat, non pas d'un travail de détermination au niveau de l'intellection (en tant que le travail intellectuel ne produit que des implications logiques à des fins qualificatives), mais comme prolongement de l'esprit surimposant des effets valoriels à la rationalité, **pour cause de réalisations dans la sphère des réalités spirituelles.**

3.6 Les vecteurs activilogiques dans le continuum des subsistances

Avec les antinomies tenues dans le couple entropie / tropisme il semble que l'on considère une signification commune tenant à la notion d'ordre et de désordre; aux écarts près des référentiels, qui diffèrent entre eux des disparités en expériences particulières. L'augmentation de l'entropie entre choses **interagissantes par réaction** coïncide en effet à une diminution du structuré au plan macrocosmique, et le désordre qui en résulte, à une perte de réalité de l'individu allant avec la structure sous-jacente. Avec le principe d'ordre, on désigne plus spécifiquement les choses passant par les coopérations de groupement et les interconnexions fonctionnelles dans l'organisé de ce qui **interagit par action**. Plus particulièrement, les termes de **structure** et d'**organisation** peuvent le minéral du biologique, en ce sens qu'une perte d'entropie s'accompagne d'un gain en structuration des éléments corporels, quand un gain tropique s'accompagne d'un surcroît d'organisation biologique, via des implications psychiques. C'est en continuité que l'on infère, de façon générale, qu'à toute augmentation effectuée dans le sens d'un accroissement du réalisé en subsistance dans un milieu à entropie finie, correspond un surcroît de cohérence du métamorphiquement

transformé; bien que, suivant le règne considéré, ce degré de cohérence arrive comme le résultat de spécies avec:

- des **gravités** (attractions / répulsions) pour le domaine de la physique;
- différentes espèces d'**affinités** pour ce qui concerne le domaine psychique;
- de multiples **motivations** pour ce qui est du domaine spirituel.

Il ne semble pas, *a priori*, que l'organisation de réalités psychiques depuis des affinités, et spirituelles depuis des motivations, s'accompagne d'une diminution des distances entre parties individuées, comme on l'observe avec des structurations corporelles soumises à gravité. Ce n'est donc pas le critère de spatialisation qui est à rendre compte des facteurs d'organisation en ces domaines, mais celui issu des activités de groupement par affinités, selon des proactivités reliant des motivations. C'est justement depuis une émancipation spatiale que des communications qualificatrices ont pouvoir d'agir sur des structures matérielles, et que le principe de communion, à relier des agents spirituels depuis des motivations, a pouvoir d'obédience intellectuelle comme émancipation du temporel. Cela, bien sûr, depuis les interfaces spécifiques, le domaine du biologique apparaissant en interface aux domaines du physique et du psychique, et les réalités animiques, entre psyché et esprit. D'où l'analogie entre, d'une part, le quasi vide intersidéral inaugurant la formation des atomes plus lourds que l'hydrogène depuis des gravités locales, alors que la désintégration survient de densités physiquement insupportables au sein des étoiles,¹² et d'autre part, la promiscuité éloignant entre eux des individus privés de liens affins, ou les regroupant selon le jeu des affinités en des circonstances moins oppressives. Dans cette dernière circonstance, l'espace agit encore pour cause du rapport psychosomatique, bien qu'à la différence des gravités

12. À noter que plusieurs théories contradictoires sur ce propos partagent aujourd'hui l'opinion des physiciens.

s'exerçant entre les corps dans le présupposé du concept d'espace, le terme de promiscuité entre individus est significativement autre que le principe de proximité spatiale, agissant par manque d'affinité et entraînant des effets disqualificateurs.

Dans le sens où une réalité nouvelle n'apparaît pas sans passer par les stades de collectivisation, de groupement, de structuration et d'organisation substrative, nous généralisons en supposant qu'à un nombre de stratifications des substrats (nombre fonction de l'adéquation des arrangements selon des gravités, des affinités et des motivations) correspond un dénombrement équivalant de réalités actualisées à l'Univers. En sorte que c'est des individuations émergeant d'un état d'isomorphie originelle depuis l'infime, que l'on peut rendre compte d'un mouvement complémentaire de relations associatives vers un système finalisé des parties dans le tout.

Dans l'unité organique de cet unique événement qu'on nomme "événement univers", le travail de réalisation peut se mesurer depuis des énergies libres, qu'on suppose indépassablement dissipées à l'origine. En pratique, cette disposition est assertée par le travail qu'il faut pour réunir les éléments constitutifs d'une actualisation précisée de l'Univers en cours d'organisation depuis un éloignement à "distance" infinie des parties séquées jusqu'à l'infime. Aussi, l'état de non réalité coïncide au moment où les mouvements de toutes les parties grégaires d'un plan donné de structuration substrative se contrarient entièrement les unes les autres. L'expression:

$$((+1, -1), (+2, -2)... (+n, -n))$$

fut déjà avancée par KANT pour représenter un résultat phénoménologiquement nul à rendre compte d'un état non réalisé. En sorte qu'en deçà le plus petit niveau de réalité réalisée apparaisse, théoriquement, le stade d'un premier travail effectué dans un milieu supposé isomorphe, qu'intuitivement on fait correspondre au chaos, en assortissant la notion qu'en ce lieu là tout ce qui pourrait être tenté en réalisation se trouve annulé par des effets strictement opposés

(contradictoires entre eux). En ce sens, le contenu existe bien de façon *in extenso* en **puissance**, mais avec un **pouvoir** nul d'être, d'avoir et de faire et, donc, tel que nulle chose ne s'y trouve réalisée. Pour pôle complémentaire depuis un état entièrement réalisé par épuisement des potentialités de perfectionnement, le continuum cosmique finalitaire est supposé *in extenso* en pouvoir d'agir, autant que nul en puissance de réagir. En sorte qu'en référence à l'une quelconque des instances métamorphiques de l'Univers, il y a conservation homéostatique, ou maintenance des états intermédiaires, pour autant que n'agissent pas des interactions locales modifiant, dans le sens des acquisitions, ou dans celui des désacquisitions, les états advenus. Régulant ce processus, une augmentation d'entropie correspond à une augmentation d'énergie libre au niveau de la strate de systémicité considérée (puissance de faire), corrélée à une augmentation proportionnelle en potentialités de réalisation depuis des occasions réorganisatrices (pouvoir de faire).

Il semble bien, en effet, qu'on établit d'expérience que la dégradation au niveau du groupement des choses individuées en vue de l'adéquation des fonctions dans l'organisé fait réapparaître le **potentiel de réalisation** une fois la formation métamorphique disparue. Par analogie, c'est un peu comme si le démontage brique à brique d'une maison permettait d'en reconstruire diverses variantes susceptibles d'améliorer l'antérieure. Notons que l'aspect d'éloignement des parties substratives définissant en physique le concept d'énergie et d'entropie depuis des distances dans l'espace, préfigure le concept d'énergie psychique à rendre compte du travail des efforts psychiques, en tant qu'appréciation des distanciations mentales entre signifiés, et le concept d'énergie spirituelle à rendre compte du travail des luttes spirituelles, comme éloignement en esprit des systèmes de valeurs.

Pour reprendre un exemple proposé supra, il est vraisemblablement possible d'établir une relation de proportionnalité entre des équivalents physiques de "pression" et de "tempé-

rature”. Ils sont appropriés à rendre compte de la modification des mentalités dans les sociétés, dont dépend, assurément, le contexte des multiples reconfigurations sociales épuisant progressivement une semblable potentialité de perfectionnement. Mais, alors que dans un milieu matériel la mesure d'un travail rend compte de propriétés, en ce qui est des mouvements sociaux, c'est d'une notion de résultat qualificatif dont on a à rendre compte depuis des efforts. À cela, les agitations actorielles individuelles et celles des activistes dans les groupements d'individus apparaissent ainsi que des énergies libres, promesse, depuis de tels efforts à mouvoir (faire que les choses bougent), de nouvelles alliances soumises au jeu de gravités internes: toutes affinités, dont le rôle est de concilier des différences individuelles, aux motivations qui ont pour effet d'ordonner vectoriellement des efforts.

Ce sujet ne manquera pas d'apparaître probablement bientôt comme un champ d'extension des lois découvertes en physique. Nous pouvons dire, en première approximation de ce champ d'extension, et en usant, par défaut, du même vocabulaire à l'évoquer, que l'énergie cinétique des libres mouvements individuels —dont la cause est à chercher dans la disparité des intentions de chacun— s'oppose à l'ambiance des efforts réalisateurs de cohésion entre les individus. L'expression d'une certaine “pression” par une certaine “température” locale décidant de la “densité” du fait social, ressort du principe d'autorité gouvernementale depuis l'application de lois et règlements, morales et traditions, qui apparaissent comme autant de moyens de pression, donc extérieurs dans leurs effets, ayant pour résultat attendu de maintenir artificiellement un substitut du défaut de “cohésion locale” depuis des affinités qui, elles, tiennent à des dispositions intérieures. Cela apparaît si vrai que les troubles désorganisant un niveau fluctuant de collectivisation par suite d'une diminution de la pression locale atteinte du fait des artifices que représentent de telles contraintes extérieures, ou par suite des échecs advenant dans la **combinaison des**

différences individuelles depuis des affinités, arrivent comme un éparpillement d'atomes à permettre l'essai de nouveaux arrangements, ou de nouvelles moléculaires surindividuellement qualificatives, et ce jusqu'à la viabilité associative combinant les différences individuelles.

3.7 La complémentarité pouvoir / puissance dans l'activité réalisatrice

Ayant pour opinion que des effets arrivent du hasard des circonstances depuis le jeu des réactions, peut-on nier qu'il en advient aussi en tant que résultat attendu depuis des causes voulues? Répondre par la négative est à se cacher l'évidence que, par exemple, certains changements sociologiques peuvent rendre compte de fonctions sociales. Quant à moi, et jusqu'à preuve infirmant le point de vue qui tient compte des facettes complémentaires et contractuelles dans la réalisation de la réalité, je préfère relier, en une même continuité, l'ensemble des progressions cosmiques de réalisation.

Le concept d'entropie est bien établi dans le domaine de la physique. Mais depuis le schéma que voici, il est possible de montrer les deux sens des transformations métamorphiques intermédiaires, relativement aux événements sociaux dans une acception significativement apparentable.

DÉSORGANISATION ← [—————	—————] → ORGANISATION
Restitution du potentiel réalisateur avec les dissociations interindividuelles arrivant pour cause de diminution des participations.	Structuration des relations interindividuelles pour cause de l'augmentation des activités participatives au tout.
Égocentricité des idéologies: repli anarchique sur des égomismes de groupe.	Idéalités ouvertes, altruistes, coordinatrices: elles sont dans leurs effets constructives et amélioratrices de l'état social.
Phase de sénescence et de mort des sociétés.	Phase de croissance et de vie associative.

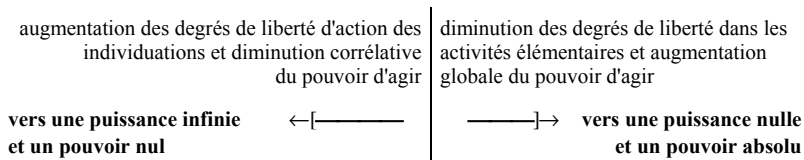
Par définition convenue à en restreindre les usages, on peut dire que l'augmentation d'entropie représente le passage d'un état de concentration et de structuration vers un état plus dispersé et de moindre structuration. On constate simultanément

ment une perte dans l'actualisation des réalités. Des propriétés disparaissent alors, ou n'apparaissent plus manifestables. Le même constat peut être fait en ce qui est des organisations du vivant, que prolongent les organisations sociales dans l'espèce.

La différence de ce qui diminue avec l'involution et augmente avec l'évolution concerne les manifestations qualificatives. Généralisant, l'augmentation d'ordre représente le passage d'un état de moindre gravité (milieu physique), de moindre affinité (milieu psychique), ou de moindre motivation (milieu spirituel), vers un état plus gravifique, plus affiné, ou plus motivé, entraînant le gain en organisation des différences individuées, et consécutivement l'actualisation de réalités nouvelles.

Depuis ce qui est ainsi constaté, il s'agit de concevoir l'étendue possible en variation dans les deux sens. Dans ce but, posons que si $\{\mathbb{E}\}$ représente la possibilité indéfiniment poursuivable dans le sens de l'augmentation entropique, donc dans le sens des décentrations et des désorganisations entraînant l'illimitation en croissance des puissances en direction de l'infinité inconditionnée, alors $\{\bar{\mathbb{E}}\}$ représente la possibilité complémentaire du pouvoir d'action indéfiniment croissant dans le sens des organisations, tandis que $\{\mathbb{E} \cup \bar{\mathbb{E}}\}$ évoque l'union du continuum d'une infinité inconditionnée et indéterminée (toute en puissance), au continuum d'existence absolue (tout en pouvoir), surdéterminant les conditions de pouvoir agir de façon relative en des puissances limitées, tandis que $\{\mathbb{E} \cap \bar{\mathbb{E}}\}$ montre la classe du pouvoir nul et d'une absence de puissance, comme intersection spécifique du statut privatif.

Reportant sur une échelle représentative de la continuité du principe de variation tenant au pouvoir d'agir depuis des puissances limitées, on constitue le modèle des innombrables états intermédiaires entre le surdéterminé de façon *in extenso* et l'entièrement subindéterminé, avec:



3.8 *Déterminisme et indéterminés*

Il vient à propos d'éclairer le sens du principe de conservation, qui est à régir l'encours des transformations métamorphiques de la réalisation de la réalité, en instaurant les devenirs du monde entre l'alternative d'être en un état déterminé ou indéterminé.

Une transformation poursuivie en direction d'une diminution d'ordre, ou à l'encontre, en direction de son augmentation, mesure durant l'encours réalisateur une différence de progression, tel qu'on suppose cette progression localement réversible à tout moment de l'instance performative de l'Univers. Mais la perte ou, à l'encontre, l'accroissement de réalité correspondante, semble s'opérer dans l'invariance existentielle qui sustente les états du réalisé. Un gain d'ordre localisé dans le temps et l'espace s'accompagne d'une augmentation locale de la réalité interne d'être à l'altérité, sans que cette disposition s'assortisse aussi d'une variation existentielle.

Ce que l'on conçoit ici vise conséquemment uniquement la conversion d'un certain potentiel de réalisation, quand la nature du réalisé est indéfiniment diversifiable, comme possibilité, alors que l'existence sous-jacente du donné à transformation est nécessairement immanente à l'impossibilité de varier.

Autrement dit, c'est de la rencontre d'un potentiel d'action dans le prédicat de pouvoir et d'un potentiel d'activité dans le prédicat de puissance, qu'un nombre quasi indéfini de réalisations intermédiaires sont actualisables. Nombre indéfini en raison de ce que, par exemple, relativement aux potentialités humaines de réalisation qualificative, un potentiel de réalisa-

tion limité en pouvoir et en puissance peut à tout moment se trouver engagé en d'innombrables diversités d'accomplissement, puisque susceptible de concerner indifféremment la construction d'un appareil, la création artistique, l'édification d'une nouvelle théorie, ou bien encore passer par l'entremise d'un fait héroïque.

3.9 WHITEHEAD et le devenir du monde

Pour cause de faire l'amalgame entre le généré et le transformé en épistémologie des sciences on y appréhende la réalité en évacuant l'aspect ontologique, se suffisant du seul principe de transformation. Mais la philosophie comporte aussi sa propre insuffisance, qu'il nous faut dénoncer ici pour aborder plus commodément le propos sur le devenir. Constatons en effet que l'aspect ontologique d'une progression du monde s'accommode mal de la manière de considérer le réel selon la philosophie occidentale puisque, dans le prolongement d'une pensée cartésienne qui projetait des critères d'absoluité sur la nature, nous continuons d'appréhender le réel en posant l'être et l'objet premiers, leurs relations secondes, quand c'est en considérant le substrat métamorphique à permettre des relations qui sont à faire être, que le raisonnement ontologique est à serrer plus d'ampleur intellectuelle. Le fait de poser les êtres et leurs objets en tant que résultats relationnels instaurant devenirs et acquisitions a pour conséquence que l'on n'évacue plus nécessairement le concept de causation à l'origine de la réalisation cosmique: la transcendance de l'existence se tenant nécessairement hors l'instance performative des choses et des êtres de l'Univers.

Le redressement de la pensée sur ce propos est dans la littérature encore très lacunaire. Autant que je le sais, c'est à partir des travaux de WHITEHEAD que s'élabore un courant de pensée entreprenant radicalement le parcours opposé faisant qu'on ne conçoit plus êtres et objets premiers, et leurs relations secondes, mais bien l'inverse.

L'adéquation de ce parcours se justifie du constat performatif de l'instance de l'Univers devenant et acquérant. Disposition invitant à concevoir l'initialité des événements formateurs dans les relations substantivantes tenant aux états métamorphiques d'être et de chose. Le passage au travers du faisceau des transformations métamorphiques depuis les potentialités performatives du substratif, est à représenter, de ce point de vue, la conversion du formé ectypal, en sa coïncidence archétypale. En tant que la compétence suppose l'investissement des potentialités performatives, la convergence vers les caractères permanents dans la compétence d'être et d'avoir épuise les potentialités de devenir et d'acquérir. Pour les néowhiteheadiens, et plus particulièrement après la gnose de l'Université de Princeton (USA), il va de soi que, puisque l'Univers devient et acquiert depuis des activités, alors la question de la transcendance de l'existence sur des états d'être et d'avoir reste entière. Et comme on ne vise en science que les transformations du monde au travers des phénomènes, alors il nous faut reconsidérer la rationalité du problème ontologique en postulant que ce qui est susceptible d'exister de façon transcendante aux états performatifs d'être et d'avoir ne peut faire l'objet d'aucune expérience sur le lieu phénoménologique du monde.

Rappelons que WHITEHEAD appela *entité actuelle* tout événement discret reçu à la suite d'autres jusqu'à former l'ensemble de *gouttes d'expériences* susceptibles de révéler à la conscience, depuis les manifestations de propriétés, de qualités, et de vertus, l'avènement des devenants et des acquérants. En sorte que, spécifiquement au présent cours de l'Univers, l'essence d'être, au travers le devenir, reste subordonnée à la nature des actions d'être, tout comme la substance des choses, au travers des acquisitions, le reste aux activités d'avoir. **Ce qui définit l'entité actuelle, pour être continûment reconduite par l'expérience en chaque moment du temps qui s'écoule, ainsi qu'un produit de l'action.** Parallèlement à ce rapport, WHITEHEAD nomme *objets éternels* ce

qui est à la source du potentiellement actualisable, et qui décide des possibilités de se trouver donné à actualisation, en répondant à des occasions. Ce sont les archétypes.

En tant que les relations sont premières, elles constituent le processus de formation des acquisitions et des devenirs, tel que c'est bien un ensemble de causes suivies de causés, qui détermine les progressions de la réalité réalisée. D'où est qu'un continuum complémentaire coïncide aux compétences d'être et d'avoir, quand dans le continuum des transformations métamorphiques, toute *entité actuelle* est, par principe, continûment changeante, se trouvant transformée au cours de la suite des relations environnementales, en sorte qu'on ne peut rationnellement la considérer **permanente que relativement à l'instant de son observation** (ce ne peut être qu'en référence à de tels instants reconduits qu'on se représente des **apparences** d'êtres et de choses).

La précarité du devenu et de l'acquis fait apparaître l'incomplétude du monde, tandis que le principe de progression est à montrer la direction de la plénitude perfectionnée d'être et d'avoir au bout d'un épuisement des potentialités de perfectionnement. Je n'aborderai pas le vaste essai "théogonique" que WHITEHEAD entreprit de laisser un peu comme des matériaux à la disposition des concepteurs de l'avenir. Pour les besoins du présent développement, je ferai seulement une distinction des présupposés historiques attachés aux concepts de déité qui sont en rapport à l'avènement du monde. Il est en effet utile de nettement discriminer entre les trois temps de l'élaboration conscientielle que sont:

- la notion de force surnaturelle à rendre compte de l'inexplicable et conduisant à concevoir des êtres mythologiques alimentant l'imagination à propos de divinités, pour finalement aboutir à l'unicité d'un divin Père créateur, en tant qu'**évidence première**, intuitive et immédiate, de l'époque classique;
- l'avènement des sciences, comme éclipse du propos théologique à rendre compte de la faisabilité du monde, l'interrogation

scientifique, restreinte à la phénoménologie à portée instrumentale, se suffisant du seul principe de transformation;

- les prémisses d'une nouvelle époque par laquelle la question du déifié trouve une réponse positive induite comme conséquence du rationnellement déduit depuis les instruments de la pensée postmoderne. En quelque sorte, comme une **conviction par évidence seconde**.

La surnature réapparaît dans la spéculation introceptive à rendre compte que la réalisation du monde est contractuelle d'une existence indépendante de l'instance performative de la nature. En quelque sorte, **la pièce manifestée sur le grand chapiteau de l'Univers impose de tenir l'existence aphénoménique de son auteur**. C'est alors l'évidence première de l'époque classique, jointe à la conviction seconde émergeant maintenant à la suite du propos scientifique, qui sont proposées à synthèse dans l'appareil d'une pensée métascientifique. Ces considérations sont cruciales si nous voulons dépasser l'amalgame entre le principe de transformation et celui de génération.

Il est intéressant de remarquer que ce n'est que l'analyse produite sous l'impulsion **d'une raison "laïque" se qualifiant au bénéfice de la seule humanité** qui provoqua l'éclipse du transcendant à l'époque des humanistes. Car il reste que l'induction introspective, fondée sur une relation à l'esprit vécue dans la foi (c'est-à-dire indépendante des preuves de l'expérience extraceptive), ne connût pas vraiment d'éclipse au niveau individuel, même si la reconnaissance du transcendant se suffit toujours des communions passant par des reliques et des pratiques rituelles en maints groupes religieux. À animer de nouveau la pensée philosophique par l'intermédiaire d'une communication plus rationnelle, la notion de transcendant peut permettre un nouveau regard. Il deviendra sans doute celui de chercheurs sortant du rang pour articuler leurs propres expériences introceptives à l'esprit, à l'expérience extraceptive qu'on a collectivement du monde depuis le savoir scientifique. Le moindre progrès de voir le

monde chacun d'une manière personnalisée a sans doute plus d'importance pour notre avenir que tout ce que l'on transformera de notre environnement sous le seul empire d'un cerveau archaïque, puisque pour nous contenter d'agir sur l'environnement, nous nous retrouvons rétroagissant avec l'environnement pour pseudo face-à-face. Ces agitations sur place se font inévitablement encore dans l'ignorance du chemin à faire, pour cause de tenir à ce que la nature humaine émerge de ses conditionnements hérités, en empruntant, depuis l'expérience du libre-arbitre, le chemin d'une libre action, dont l'étendue participative est insondable, pour cause d'amitié dans un réel face-à-face.

Pour cause d'amitié, oui, car si le terme d'acculturation reste à désigner le processus par lequel on assimile une autre culture, on n'en connaît pas encore pour dire, avec madame de Staël, qu'aimer nous apprend plus sur les mystères de l'âme que ne le peut la métaphysique la plus subtile.

3.10 Le potentialisé permet de saisir ce qui est certain et inévitable, comme terme des possibilités de réalisation

L'Univers en devenir a une texture lacunaire du type qu'on néglige trop aisément: il lui manque des accomplissements.

L'éclairage introceptif du potentialisé nous permet de connaître progressivement ce qui est à terme finalisable, comme réalisation inévitable, certaine, au terme des multiples possibilités de réalisation selon des occasions.

Un encours réalisateur, même si celui que l'on considère est immense, est censé comporter une origine susceptible de marquer le lieu et le moment par lesquels nous pouvons attribuer un statut vacuitaire d'être et d'avoir, sans que cette vacuité-là soit aussi privation d'existence. Dans la considération que quelque chose d'existant se prête à son **investissement en des instances performatives de réalisation**, nous faisons en sorte que la projection qu'on fait du futur aboutisse bien à la prédiction depuis des attributs de **compétence**

finalitaire. Cette compétence résultant du performé se surajoutant au précédemment investi d'existence progressivement disséminée par le moyen des substrats —la substantialisation graduelle, ascendante—, permet en effet d'investir des essences formant les réalités d'être.

Bien que les scientifiques qui conduisent le savoir à répondre aux preuves d'expérience ne retiennent par doctrine que la tangibilité des transformations métamorphiques rencontrées ou expérimentées, le principe de génération n'est pas totalement évacué en science. Il reste sous-entendu et implicite avec le concept d'énergie à l'origine du monde, en ce qu'on base l'idée de transformation sur le principe de conservation. La différence de représentation en métaphysique tient à l'explication du processus de progression métamorphique dans le principe de conservation pour répondre à des conséquences en vue d'effets attendus. En science, on explique que la réalité cosmique est une résultante stochastique (la suite en aveugle des causés depuis le seul mécanisme du hasard). Les actualisations du monde qui représentent autant de résultats successifs de cause à effet afférents aux transformations passées, sont de plus la conséquence des actualisations futures **en tant que l'état du réalisé est toujours sous-jacent aux suites d'événements susceptibles d'investir ce qui reste possible en réalisation.** L'Univers peut être par là considéré clôt sur lui-même, mais les prédicats relatifs à la mesure du performé en métascience sont à surdéterminer ceux dont on se suffit en science, déjà en discriminant deux aspects:

- l'aspect **virtuel** des évolutions qui, répondant au principe de fortuité dans le fondement antithétique du tiers exclu, pose le problème de la probabilisation dans l'incertitude tenant aux lois n'autorisant de prévoir que statistiquement les variations des milieux environnementaux, donc d'appréhender uniquement **les possibilités** du libre mouvement des parties individuées;
- l'aspect **potentiel** qui, pour surajouter le constat de progression à celui d'évolution, représente ce qui est **contractuellement certain**, dans le sens où, quels que soient le nombre, la nature, la

durée et les dimensions des tentatives manquées dans l'effectuation des transformations intermédiaires, le transfert du potentialisé au finalement réalisé apparaît, à terme, inévitable.

En sorte que la possibilité virtuelle qu'ont les parties de se mouvoir en des directions circonscrites au degré de liberté caractérisant la sphère d'activité spécifique d'une instance performative n'apparaît aucunement contradictoire avec la certitude qu'on a de la réalisation du potentialisé. C'est même la part du fortuit tenant au degré de liberté qui caractérise et permet de concevoir le principe de progression. Autrement, sans ce moyen tenant à des occasions, le potentialisé serait en effet réalisé dans l'instant. La condition aléatoire et la grandeur des libres mouvements semblent la mesure de la durée qui va de l'état d'indétermination factuelle à la détermination indépassable du réalisé. Quand on parle du degré de liberté autorisant de prendre tout écart dans la limite des caractères de l'individu, on fait référence aux attributions appliquées aux individuations des strates considérées. Il est évident que le degré de liberté de l'individu tient au défaut d'organisation, puisque l'investissement proprioqualivalorial du libre mouvement individuel se réduit au fur et à mesure que l'on descend les différentes strates au microcosme, alors qu'il augmente dans celles du macrocosme.

C'est dans ce sens que le concept d'indéterminisme objectif de la physique quantique appliqué, par exemple, aux mobilités dans la strate des particules élémentaires, apparaît de la même sorte que le concept de libre-arbitre spécifique de la strate des êtres personnels; en tant que les deux représentent, certes, des aspects et degrés différents de réalité, mais qu'on fait référence au même stade d'indétermination des parties vis-à-vis d'effets spécifiques mesurables à l'environnement.

Situant dans le passé les relations conséquentes des individuations actualisées et tenant les possibilités de progression dans le futur depuis le potentialisé de ces mêmes individuations actualisées — tant aux plans physique, psychique, spirituel, qui sont fondamentalement contractuels de réalisa-

tion de la réalité, qu'en tous les plans intermédiaires mixant les premiers—, nous pouvons estimer la nature et l'étendue du processus de réalisation. Le champ du possible apparaît comme si chaque chose considérée par abstraction de l'ensemble des transformations métamorphiques de l'Univers dépendait de deux aspects, l'un représentant une potentialité de réalisation, et l'autre une possibilité virtuelle. Plus précisément on distinguera :

- Une **endopotentialité** conjointe d'une part virtuelle de possibilités réalisatrices dépendantes de l'état d'ordre atteint dans le milieu externe depuis des occasions. Par exemple, si l'œuf et la graine potentialisent respectivement la poule et l'arbre, ce ne peut être qu'en rapport à un certain état du milieu ambiant que telle poule et tel arbre en particulier sont actualisables, ces actualisations tenant aux probabilités des “accidents” à l'environnement, autant qu'aux possibilités du milieu d'accueil;
- Une **exopotentialité** associée à une part de virtualité interne. Par exemple, le bloc de marbre ne contient en lui-même que la virtualité de la réalisation d'une statue. Les agents qui détiennent la potentialité de la réaliser sont extérieurs au marbre, c'est-à-dire que sont extérieurs au marbre et coopèrent à la réalisation de cette réalité statuaire, autant des énergies matérielles et ses agents (effets propriatifs de l'instrumentation corporelle), que des énergies mentales et ses agents spécifiques (effets qualificatifs d'un savoir-faire), ainsi que des énergies spirituelles et ses agents (effets vertuels tenant au vouloir-faire), **qui n'appartiennent pas en propre au dit marbre.**

La pensée a le moyen de rendre compte des réalités de l'Univers depuis l'examen de telles dispositions appliquées à la progression en devenir. On combine pour cela les aspects virtuels tenus dans les manifestations énergétiques des types physiques, psychiques, spirituels (qui sont comme des tensions vagabondes, mais cependant conservées depuis le transfert des potentiels assortis respectivement, de forces, d'efforts et de luttes, résultant de mouvements individués), relativement à des libertés d'action caractéristiques des états de réalisation au travers les variations des aspects métamorphiques dans les choses individuées. Et ces aspects, on les

examinera en référence à des gravités spécifiques, c'est-à-dire indirectement à des facteurs de cohésion qui sont caractéristiques des états d'organisation en chacun des domaines contractuels de la formation de la réalité (la formation matérielle avec la gravitation physique, la formation des mentalités avec les affinités psychiques, et la formation des esprits avec les facteurs de motivation spirituelle).

Par ce moyen, nous ne rendons pas uniquement compte des dispositions contradictoires, mais aussi de celles qui sont contractuelles entre les forces matérielles, les efforts mentaux et les luttes d'esprit, c'est-à-dire dans la logique posant la condition: si des effets dispersifs depuis des oppositions en forces, efforts et luttes, alors des effets de cohésion depuis des gravités, des affinités et des motivations. En sorte qu'on peut montrer, en définitive, que les forces matérielles, les efforts mentaux et les luttes d'esprit sont d'autant plus grands qu'on y trouve de puissance spécifique d'action, mais, aussi, d'autant plus efficacement réalisateurs qu'on y trouve investi le pouvoir-agir.

D'après cette conjecture, la vitesse d'accomplissement de la réalité augmente proportionnellement aux investissements en puissance d'action, au travers des énergies, et en pouvoir d'agir, au travers des gravités en présence. De cette disposition, les “accidents”, qui constituent les interactions réactives entre les choses individuées dans un environnement performatif, sont seuls soumis à probabilisation prédictive; la prédication des accomplissements au travers des transformations métamorphiques étant complémentaiement réputée certaine et inévitable.

Ceci étant dit du contrat de complémentarité entre propriétés, qualifications et vertus actales, comme moyens tenant à l'instance performative de réalisation du monde, nous pouvons maintenant mieux considérer l'aspect relationnel établi entre toutes sortes d'agents détenteurs de puissances d'action —ils sont perçus dans l'environnement extraceptif—, et leurs

contreparties aphénoméniques ne pouvant qu'être introceptivement aperçues: toutes sortes de contrôleurs détenant des pouvoirs à les vectoriser. Ce sont, à titre d'exemple non limitatif, les adjuvants et adjuvats, dont les rôles, tout comme pour les agents de maîtrise d'une équipe au travail, sont de réguler les flux et d'orienter des dispositions, en vue d'effets attendus. Ces aspects se conçoivent de l'expérience qu'on a des porteurs d'énergie potentielle que sont des corps, des mentalités, et des esprits exprimant, chacun dans son domaine, des états particuliers d'être et d'avoir, relativement à des possibilités spécifiques de faire, depuis les répartitions en espace et en temps de libertés individuelles soumises à des **restrictions exocsmiques** au travers des lois physiques, psychiques, spirituelles, et des **inclinations endocsmiques** qui sont des vecteurs propriatifs, qualificatifs et vertuels. Notion récupérant autant les anges gardiens et les divines présences intérieures aux êtres que considèrent diverses doctrines religieuses, que les "contrôleurs physiques" que l'on trouve dans la *Cosmogonie d'Urantia*.

Dans la logique du tiers inclus à ne pouvoir examiner un aspect sans son complément (le côté pile sans aussi le côté face et la thèse sans son antithèse), nous connectons par ce moyen les individuations métamorphiquement formées dans l'organisation stratifiée de la nature, à leurs contreparties endocsmiques détenant la potentialité de réalisation. Ce qui devient, acquiert et fait, ne le peut de façon abaléitique qu'en rapport à son altérité. Forces, efforts et luttes, reliées aux gravités matérielles, affinités mentales et motivations spirituelles, gèrent exocsmiquement les libres mouvements de l'individué au niveau des strates de complexification du métamorphiquement réalisé en différents plans des contractualités physiques, psychiques et spirituelles. Mais cette disposition qui se prête à probabilisation des évolutions dans la dynamique environnementale, ne renseigne que sur l'aspect apostérieur réglant le processus de réalisation progressive. Pour en avoir le plein éclairage de ce qui individuellement et

collectivement est, a et fait, il faut encore relier ce processus à l'entendement des apriorités tenant à la contrepartie endocosmique d'existants potentialisant le réalisable. Les **restrictions exocosmiques** des libres mouvements individuels exprimées depuis des lois physiques, psychiques et spirituelles, peuvent satisfaire l'appréhension scientifique du monde. Mais ce n'est qu'à les relier aux **inclinations endocosmiques** des activités propriatives, qualificatives et vertuelles, que la raison trouve son point de chute en métascience, sans doute jusqu'à ce que nos mentalités puissent embrasser des orbes consciencielles plus étendus.

Dans le parcours progressivement réalisateur résultant de cette disposition contractuelle, on conçoit que le réalisé épuise graduellement les potentialités de perfectionnement, conjointement aux réductions des tensions locales qui non plus lieu d'être à maintenir en état le déjà réalisé. Ce qui a pour corollaire qu'au sein d'un système finalisé de compétences, les effets inertiels, ainsi que les effets attractifs, ou répulsifs de forces, d'efforts et de luttes sont supposés nuls: les mouvements individuels dans l'ensemble des strates étant ordonnés entre eux, **ne se contrariaient plus en rien les uns les autres.**

3.11 Réflexions conséquentes sur le principe de conservation

Dans le cadre de cet ouvrage je ne peux qu'évoquer ce qui pourrait constituer les bases d'une **théorie trophologique**. Autrement dit une théorie générale susceptible de rendre compte des échanges d'énergies spécifiques liées aux deixis individuelles en tout milieu performatif. Constatons que ce qui devient et acquiert, présentant par conséquent des dispositions au changement, s'accompagne d'échanges. La nature de ces échanges constitue la spécificité des aspects contractuels faisant que choses et êtres résistent ou cèdent, étant confrontés à des environnements apparentables ou dissemblants, tour à tour accordés ou dysharmonieux. On a donc la

contuition que ces cas gouvernent les types de relations particulières dans les suites d'actes entre énergies et réalisations:

- [énergies physiques → productions matérielles → **propriétés**];
- [énergies psychiques → productions mentales → **qualifications**];
- [énergies spirituelles → productions spirituelles → **vertus**].

Posons que les produits matériels avec les objets, mentaux avec les sujets intellectuels, et spirituels avec les suggests d'esprit, sont les causants relationnels. Alors, dans les relations instaurées entre agents causants, les propriétés, les qualifications, et les vertus, représentent des effets. Les relations de ces ordres règlent par là les expressions d'une dynamique qu'on peut exhiber à l'intérieur d'une **trophologie générale des systèmes**. Au premier abord de cette discipline distinguons, avec la figure 3.4, la logique des transferts qui peuvent s'y effectuer.

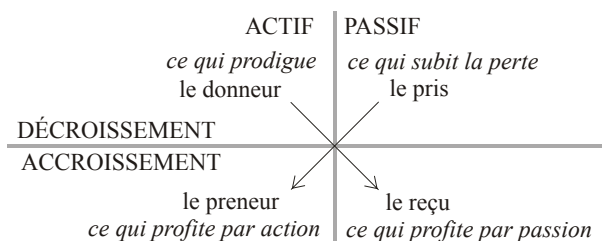


Fig. 3.4, logique des transferts

C'est sur cette base que je présenterai au jugement du lecteur quelques réflexions relatives au principe de conservation. Il est connu qu'on postule le principe de conservation restrictivement aux énergies physiques (en tant qu'elles sont conservées au travers des transformations polymorphes), bien que, dans la pensée contemporaine, le principe de conservation a une applicabilité débordant des considérations strictement physiques. Nombre des métaphores du langage y font allusion. C'est donc à devancer une extension construite de cette tendance culturellement diffuse que nous faisons l'hypothèse que les trois domaines contractuels dans la réalisation de l'Univers répondent également à une loi générale d'économie, mais dont les modalités dépendent des milieux res-

pectifs. Il va de soi que ce principe de conservation est à restituer le potentialisé depuis les métamorphies données à dégradation, et que, comme tel, ce principe relie l'imperfection des parties à une finalité perfectionnée, au-delà des périples organisateurs tenant à l'encours des transformations performatives. Notons que la signification issue du rapprochement des deux aspects antithétiques que sont l'imperfection et la perfection, à permettre le caractère de perfectibilité, trouve le cadre logique que voici :

Les attributions au critère d'imperfection relative ne sauraient s'appréhender comme relation de présupposition à "rien"; c'est à l'encontre dans un rapport à ce qui **est** parfait que cela devient possible. Ceci dit dans le sens où l'imperfection ne se pose pas comme la classe vide appartenant à l'ensemble "perfection", et conséquemment qu'on ne saurait en faire une partition de la classe vide dans le même ensemble. Dans le rapport ensembliste des sémanticités respectives, nous devons considérer la perfection en tant que continuité complémentaire de l'ensemble des parties discrètes {imperfections et perfectionnements}, tel qu'apparaisse bien dans un signifié absolu le surdéterminant des relativités thétiques et antithétiques du propos.

À le mieux comprendre, nous pouvons définir un état d'imperfection comme le niveau d'incomplétude du rapport susceptible d'agir entre les éléments diversifiés d'une composition donnée. À l'origine de l'imperfection, donc, aucun rapport ne s'instaure: en absence de différenciation, les éléments porteurs d'énergie de la dynamique chaotique sont privés de la moindre attribution. Ce n'est que dans l'encours des transformations métamorphiques subséquentes qu'une distribution relative d'attributs opère des différenciations et instaure conséquemment la possibilité du perfectionnement dans l'épuisement des rapports aux différences d'être, d'avoir et de faire. C'est alors, et alors seulement, que s'instaure le pouvoir actoriel, comme contrepartie des puissances dans l'acte.

Ces considérations ne sont pas gratuites. Elles sont avancées pour montrer qu'il semble impossible d'anéantir rien de positivement existant, exactement comme rien ne peut éviter que ne se réalise à terme ce qui se trouve potentialisé dans les transformations métamorphiques du contenu de l'Univers, puisque toutes les formes intermédiaires participent de potentialités. L'impossibilité d'annihiler ce qui est existentiellement continu, et qui se manifeste selon des aspects relationnels discrets d'être et d'avoir (discontinuité seulement complétable par ce qui est autre), se trouve déjà implicite en physique dans le principe de conservation du potentialisé au travers les métamorphies d'objet. Si le consensus est moins évident en ce qui est des réalités mentales d'un domaine psychique, il apparaît pourtant de même censé de croire que rien de ce qui existe d'une *substance eidétique*, donnée à devenir au travers des transformations métamorphiques du domaine des réalités épistémiques, ne saurait, de même, être annihilé. Ou plutôt, comme sujets participants de l'instance réalisatrice d'une réalité mentale, les éléments métamorphiques du savoir, source de qualification, sont corromptibles, mais aucunement les potentialités psychiques.

Ceci étant des énergies passant par une progressive substantialisation, on considérera le pouvoir avec le potentialisé au travers des essences, si le potentialisé est à définir ce qui est réalisable d'une façon certaine à terme; donc, quelles que soient les distributions déictiques d'attributs au travers la durée et l'étendue des transformations métamorphiques intermédiaires.

Considérons pour le montrer ce qui est supposé potentialisé avec la nature humaine. Dans le cadre des transformations sociales locales, la laideur, par exemple, peut reculer depuis de belles réalisations, comme la fausseté peut diminuer par réalisation du vrai et l'injuste se trouver d'autant réduit depuis des conduites justes. Bien évidemment, cela advient comme résultat des faits individuels, aucunement comme résultat de l'institutionnalisation du beau et du vrai, ou depuis la justice

rendue par des institutions judiciaires. Localement, dans le temps et dans l'espace, des retours circonstanciels font que ces choses qui conditionnent les affinités et les motivations entre les individus peuvent à l'inverse diminuer, bien qu'on ne saurait annihiler le potentialisé dans les coordonnées du beau, du vrai et du bien montrant l'apex des progressions en cours au travers l'humanité.

Le principe de conservation ainsi proposé à la sagacité du lecteur, nous pouvons aborder avec plus de facilité le sens d'un principe plus général d'entropie. Avec ce second principe, qui trouva son énoncé en thermodynamique, on considère que l'augmentation d'entropie, en tant que les éléments d'un milieu, s'ils sont laissés dériver sans force de cohésion à les relier, ou sans pression extérieure à les maintenir, tendent naturellement à la dispersion. Ce qui traduit indirectement une diminution d'ordre, l'effet dispersif opérant en direction d'un état isomorphique, entraînant la perte du précédemment réalisé.

Cependant, devant le constat de ce que la progression du monde correspond au mouvement inverse, force nous est faite d'exprimer sa contrepartie sous forme d'un troisième principe postulant sur l'effet positif contre-entropique, c'est-à-dire en sorte que l'on considère l'augmentation d'ordre depuis des moyens de rapprochement et de cohésion appropriés. Il faut bien rendre compte de la possibilité complémentaire de pouvoir évoluer dans le sens d'un arrangement dans la diversification des parties, puisque l'accrétion a un effet réalisateur de la réalité. C'est précisément cet aspect positif de l'entropie qui est dénié en science vis-à-vis de la nature. Il l'est pour ne pas s'expliquer depuis le seul principe de puissance, étant de plus l'expression du pouvoir. Ce pouvoir de former des choses, on l'octroie certes à l'humain, mais à la condition d'en tenir la nature particulière abstraite, l'humain se posant par doctrine comme témoin des événements de l'Univers.

Une conception restreinte à la dégradation du contenu métamorphique du cosmos peut aujourd'hui avoir une incidence schizophrénique sur les meilleurs penseurs. Elle n'est pas inamovible. Je renvoie le lecteur pour s'en convaincre à l'œuvre monumentale d'Arthur KOESTLER montrant que «la scission entre la science et la religion a placé l'humanité devant un tragique dilemme dont elle doit sortir».¹³ Sous-jacente à l'effet entropique augmentatif de désordre, à proportion des puissances mises en jeu, il semble en effet qu'on ne puisse faire l'économie d'un effet augmentatif d'ordre, à proportion de pouvoirs (les divers types de contrôles qui sont à restreindre, ou bien à diriger, les libres mouvements élémentaires particuliers à chaque strate systémisant la réalisation de l'Univers).

Que certaines choses apparaissent tandis que d'autres disparaissent, semble conforme à l'idée de transformation dans notre continuum des subsistances. C'est au regard de cette disposition que nous poserons, sans le démontrer, qu'une augmentation d'entropie (accroissement des libres mouvements entre agents de forces, efforts et luttes) se peut par défaut des contrôles visant la maintenance et l'accroissement d'ordre (ce sont les classes de moyens que représentent les sortes de confinements, gravités, affinités, motivations). Dans ces conditions, entropie et contre-entropie sont les sens opposés d'une même capacité à mesurer les variations d'état de la réalisation de la réalité entre puissances et pouvoirs. Et c'est à montrer que le transfert des puissances aux pouvoirs, au fur et à mesure des progressions, et que l'augmentation en puissance au détriment du pouvoir avec l'augmentation d'entropie, représentent aussi les deux faces du même. Selon qu'on regarde par un bout de la lorgnette, à viser le microcosme, ce qui se manifeste sont des puissances, quand, à viser le macrocosme se trouvant à l'opposé, l'effet manifesté

13. La trilogie *Génie et folie de l'homme* et plus particulièrement le premier tome: *Les somnambules*.

évoque un pouvoir. Il semble de cela que puissances et pouvoirs peuvent être avantageusement considérés comme les deux faces du processus de réalisation depuis le préalablement potentialisé.

Mais il s'agit là de considérations relatives au seul aspect phénoménologique du monde. Pour que nous puissions avancer que dans le continuum cosmique rien ne se crée et rien ne se perd, quand strictement tout se transforme, il nous faut simultanément poser un continuum en lequel ce qui existe est supposé ne se prêter à aucune transformation, c'est-à-dire en lequel les choses sont ex-sistées étant nécessairement immanentes à l'impossibilité de varier. Le continuum des variations en subsistence est alors compréhensible comme interface active investissant des possibilités instaurées entre deux continuums, d'espèce invariable, aux caractères existentiels contradictoirement complémentaires d'existence et d'inex-sistence. Du même coup, cet angle de vue porté sur le monde, s'il ne restitue pas le caractère d'une différence de nature entre pouvoirs et puissances, la pause en ce qui est des sources, et voici comment.

Les réactions chaînées de cause à effet conduisent à une explication probabiliste des transformations dans un cadre phénoméno-énergétiste parce qu'on regarde, avec le principe d'entropie, l'aspect réglant la dégradation du réalisé. Mais à elle seule, la causalité stochastique est insuffisante pour rendre compte de la réalisation du monde. Il faut encore que des types de contrôles spécifiques à chacune des stratifications de la réalité agissent vectoriellement sur les libres mouvements individuels. C'est dans le cadre de la légitimité qu'on a de chercher l'unité des lois par lesquelles nous pouvons rendre compte du fonctionnement de l'Univers que nous posons la condition d'exclusion mutuelle entre quantum d'entropie et quantum de téléonomie. Mais c'est encore à voir qu'il ne s'agit semble-t-il pas d'une différence de nature, bien que le pouvoir s'applique comme vecteur des puissances manifestées. En partant d'un état énergétiquement chaotique à

l'origine des réalisations cosmiques, le pouvoir apparaît le déterminateur de l'indéterminé.

Les effets synergiques depuis des causes téléologiques complémentaires des énergies libres rendent compte du constat d'augmentation d'ordre depuis des cohésions locales. Ils en dépendent conséquemment. Que les facteurs de cohésion agissent sur ce qui est élémentarisé en des milieux dynamiques de nature physique, psychique et spirituelle, ou bien qu'ils n'agissent pas, et l'élémentarisé en ces milieux subsiste libre, ou n'est plus livré à lui-même.

3.12 *Sur les particularités du concept de détermination*

L'opinion du physicien M. PLANCK, exprimée dans *Image du monde dans la physique moderne*, est que: «un événement du monde naturel ou du monde spirituel n'est jamais simplement déterminé ou indéterminé. Nous dirons qu'il est l'un ou l'autre selon les présupposés à partir desquels nous examinons le problème». Et aujourd'hui, comme hier, on ne peut éluder le débat qui subsiste dans la possibilité d'au moins deux interprétations du propos. La question du déterminisme peut être en effet décomposée ainsi: regarde-t-on, avec le problème de détermination, l'indéterminisme du savoir confronté au déterminisme du monde, ou bien appréhende-t-on les aspects indéterministes du monde dans la détermination du savoir?

Pour ce que j'en comprends, le principe d'incertitude d'HEISENBERG désigne un indéterminisme **subjectif** par défaut de connaissance, alors que l'indéterminisme **objectif** de la physique quantique fait référence à au moins un degré de liberté dans l'activité de l'observé. Ce sont là deux angles du vu qui sont à considérer le couple formé de l'objet observé et du sujet observateur. Ceci en raison de ce que c'est le propos épistémologique de la théorie du savoir (dont on traite sous l'aspect de la validité des arguments en faveur de l'une ou l'autre forme) qui est appliqué au réalisme du tenu dans le savoir scientifique vis-à-vis des prédictions sur la reconduc-

tion des événements. À y regarder de près depuis la position du référentiel épistémique, c'est une invitation à prendre parti pour la rationalité interprétative —hors limitations d'un degré de précision expérimentale prêt— d'un déterminisme restreint à l'émergence du savoir sur la réalité **de manière que le présumé soit alternativement lié aux conditions initiales de l'observateur, ou aux conditions initiales de l'observé.** Dans un cas on rapporte l'indéterminisme en rapport au sujet de l'observation, dans l'autre à l'objet observé.

En dernière analyse, les deux aspects sont l'expression du même. La notion d'indéterminité restreinte à ces considérations provient alternativement, soit du fait de l'objet observé, soit du fait des paramètres cachés. Ceci dit, il paraît important de remarquer que dans ce parti d'opinion physicaliste, le choix des arguments est tenu détaché du principe de progression, tant de l'observé que de l'observateur, c'est-à-dire que la problématique épistémologique focalisée sur les seules préoccupations scientifiques est débattue **comme si l'Univers était confiné dans le principe de la seule reconduction des événements.**¹⁴

Le questionnement réduit aux considérations épistémologiques du discours scientifique est alors limité à: «l'Univers obéit-il à des lois déterminées, ou y a-t-il en sa dynamique certains aspects causalement indéterminés? Car, en fin de compte, ce qui circonscrit le questionnement physicaliste sur le propos est à considérer une nature hypostasiée, détachée du concept de progression. **Les états nouveaux, autres que conséquents, restent ignorés dans la problématique physicaliste du déterminisme,** parce que le scientifique n'est concerné que par la preuve d'observation en vue de la prédiction de la seule reconduction de cause à effet des événements. Mais un tel choix ne peut faire cas et, donc, ne pose problème que pour

14. On suppose ici que les événements nouveaux épuisent des potentialités de réalisation, d'une façon distincte des événements inédits de la reconduction de cause à effet, donc nouveaux dans l'épistème humain.

une pensée réductionniste. Depuis le raisonnement sémantique d'une pensée métascientifique, on ne peut que poser l'ensemble des caractères se complétant les uns les autres; en sorte que le déterminisme reste inséparable de l'indéterminisme, **comme alternative statuant des aspects d'un même processus déterminateur de la réalité en cours de réalisation.**

Si l'on déclare, applicable au monde, l'un des termes d'une antithèse sous certaines conditions, alors l'autre terme l'est également, relativement à des circonstances opposables. Ce qui pose problème à ce niveau de compréhension n'est pas l'opposition circonstancielle des sémanticités, mais d'apercevoir la signification nouvelle qui subsume les attribués antagonistes, relativement à d'autres rapports au réel. Nous comprendrons de cela que nous abordons là le prédicat de détermination en extension des restrictions d'une applicabilité scientifique. Par généralisation, donc, posons que les effets propriatifs manifestés depuis des forces matérielles, les effets qualificatifs exprimant des efforts intellectuels, et les effets vertuels émanant de luttes spirituelles, ont en commun la détermination d'événements simplement diversificateurs d'état, comme réalisateurs de progrès. Le principe du déterminisme s'assortit du processus de **réalisation de la réalité**, et fonde alors la totalité des événements particuliers advenant entre des référents distincts susceptibles d'interagir, de façon telle que **la notion d'indéterminisme fait référence aux libertés de mouvement des parties individuées.**

La problématique du propos est ainsi élargie à la possibilité de prédire des réalités nouvelles depuis la coordination d'une diversification individuée ajoutant aux événements reconduits de la simple maintenance subsistentielle de ces individuations substratives. Pour postulat fondé sur la logique: si l'on a dans l'idée qu'un état quelconque local du monde évolue, on tient en même temps l'idée que ce qui sera déterminé en un certain moment futur est vu maintenant à l'état indéterminé. Réciproquement, ce qui est effectué maintenant peut être défait

ultérieurement, régresser vers un certain état d'indétermination, conjointement à la possibilité de relations nouvelles tenant aux potentialités en progression de la réalisation de la réalité.¹⁵

Dans la perspective d'une instance performative de réalisation du potentialisé, je préfère admettre qu'il y a des choses dont les événements, répondant à des gravités, des affinités et des motivations, sont déjà les vecteurs de réalités contractuelles aux fins, tandis que d'autres, dont les événements sont encore indéterminés, contiennent la potentialité des réalités à réaliser. Et, pour complémentaire, qu'il y a d'autres événements qui ne le sont pas, en ce qu'ils sont libres de détermination, c'est-à-dire en ce que leurs effets sont statistiquement prévisibles, bien qu'ils n'ont individuellement aucune conséquence prévisible à *l'a priori*. Considérant, par analogie, que le côté face, ou visible, d'une chose quelconque est à tout moment inséparable de son côté pile, la face cachée, on optera sur la compréhension d'une complémentarité des deux aspects dans

15. Le concept dont on préfigure ici le contour est différent de la doxographie poppérienne. K. POPPER articule en effet un point de vue restreint lorsqu'il considère «un univers “ouvert” dans lequel un futur n'est en aucune façon contenu dans le passé ou dans le présent» (Cf. K. POPPER, citation en note de la page 3 à 4, *L'univers irrésolu*, Hermann, 1984). Son propos étant fondé sur des arguments mécanistes, il conclut à l'indéterminisme du monde futur depuis des antécédents fortuits détenant la responsabilité initiale du causé. Que cette précision me permette de dire mon désaccord lorsque K. Popper appose l'étiquette du déterminisme sur l'opinion de E. KANT, en invoquant que le déterminisme des mobiles ne met pas en cause l'indéterminisme du libre-arbitre. En effet, le point de vue restreint de K. POPPER fait qu'il réduit le principe de responsabilité initiale du physiquement causé dans son extension au physiologique. Son propos reste conséquemment analytique, alors que E. KANT inclut dans son opinion la signification d'une responsabilité éthique de l'homme surdéterminant la détermination pragmatique de ses effectuations. En fait, dès lors que K. Popper n'est concerné que par le principe du **réagissement** d'un système avec son environnement, il oblitère la portée de la pensée kantienne qui considère, non seulement cela, mais aussi l'interférence **agissante** de la personne douée de libre-arbitre depuis l'exercice d'une faculté volitive investie en un certain savoir-faire et s'exprimant au travers un certain pouvoir-faire. K. POPPER limite l'indéterminisme au moyen de la prédiction depuis une connaissance limitée (toujours insuffisante) des conditions initiales; E. KANT reconnaît de plus que l'homme peut agir par lui-même en dépit de toute pression extérieure contrariant sa détermination. Cet indéterminisme-là n'est pas celui du réductionnisme matérialiste des caractères humains, et ne permet donc pas l'amalgame des deux considérations, sauf à ne pas discriminer, dans le discours scientifique, entre 1) **réagir** de telle façon conditionnée et faire telle chose sous l'effet d'au moins une cause extérieure, 2) **agir** pour réaliser ce qui peut être cette même chose, mais par libre détermination.

la progression du réalisé au cosmos. En fait, tenir la logique du tiers exclu, relativement à l'un ou l'autre des aspects dans l'instance performative du monde, revient à tenir qu'un mouvement peut s'effectuer dans un sens sans que l'on tienne aussi qu'il puisse s'effectuer dans le sens opposé. D'un point de vue ensembliste, si “ D ” fait référence aux aspects déterministes du monde et “ \bar{D} ” à ses aspects indéterministes, alors on peut former l'ensemble des implications selon la figure 3.5.

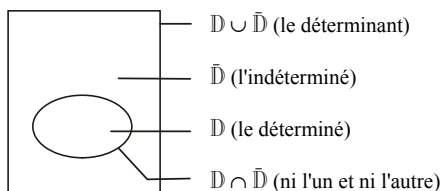


Fig. 3.5 Ensemble des éléments du principe de détermination

Examinons une représentation du fonctionnement de la réalité susceptible de correspondre aux trois aspects contractuels que sont les propriétés, les qualifications et les vertus actantes. En physique existe un domaine déterministe répondant aux lois de la mécanique, et c'est depuis de telles lois qu'on fonde la réputation de prédicabilité des événements entre la responsabilité du causant et le but ciblé dans le conséquent. Cependant, on en est venu à formaliser aussi un domaine indéterministe complémentaire par lequel on connecte le causant au ciblé, en l'absence de lois établies entre la responsabilité initiale et les conséquences de l'effectué. En référence à une particule, impossible de déterminer son parcours avant que celui-ci n'ait été effectué. On use alors du calcul des probabilités grâce auquel il devient possible d'estimer les événements en termes de probabilisation. On peut donc appliquer le concept de l'indéterminisme en physique au processus des interactions entre entités matérielles de façon telle que les réactions sont soumises au principe de fortuité dans le cadre des libres mouvements individuels. Le déterminisme fait alors référence en physique aux interactions entre entités matérielles soumises à des lois mécanistes, c'est-à-dire les

interactions pour lesquelles les termes du hasard sont supposés nuls.

Pour autant que je puisse avancer le raisonnement de cette disposition, j'en conclus que les entités matérielles répondant au déterminisme physique actualisent la maintenance d'un état réalisé de la réalité, tandis que celles qui répondent à l'indéterminisme contiennent encore des potentialités de réalisation. Avec ce formalisme, il nous faut distinguer le domaine des choses ayant pour prédicat précisément la réalisation du domaine physique, c'est-à-dire le passage entre les deux états consécutifs desquels surgissent les progressions, ainsi que les régressions, des transferts métamorphiques de cette réalité-là. Ce domaine est par conséquent représentatif des lois de transformation appropriées au *faire* métamorphique de la matière.

Pour ce qui est du règne animé, on peut dire que l'individu vivant acquiert, au fur et à mesure des évolutions biologiques, ce mode d'être tenu à un certain pouvoir sur la matière — le pouvoir d'incliner le cours naturel de la maintenance réactive des réalités physiques. C'est le principe de qualification qui, même advenant sous forme rétroactive depuis le jeu des essais et des erreurs, accélère le cours naturel des transformations susceptibles d'actualiser certains états fortuits.

Comme moyen, la qualification surajoute conséquemment au domaine propriatif des réalités physiques dans le processus de réalisation de la réalité. Mais l'agent qualificateur répond lui-même à probabilisation **dans le cadre des libertés de mouvement individuel. Et de même qu'en physique, ce degré de liberté se trouve d'autant réduit que le confinement des pressions extérieures est important, ou que des affinités orientent les mouvements individuels dans un mouvement d'ensemble propre au domaine des réalisations psychiques.**

Depuis cette disposition, nous pouvons concevoir deux états de détermination dans le processus qualificatif. L'indétermi-

nisme mental consiste à concevoir clairement qu'il y a indétermination s'insérant entre les responsabilités qualificatives initiales et le subjectivement ciblé dans le moyen d'arriver à des effets qualifiants déterminés. Or la nature psychiquement indéterminée de l'organisation mentale passe par l'expérience de la possibilité d'inventer les moyens de réaliser le potentialisé à ce niveau. En ne répondant pas par là aux pouvoirs qui en règlent la nature, ou en s'écartant des lois instituées pour le raisonnement, le travail mental représente encore des potentialités d'évolution; cependant que, quels que soient le nombre et la nature des mouvements intermédiaires de la pensée, des conditions de détermination se trouvent potentialisées dans les mouvements de cette indétermination-là.

Ce libre choix des moyens échappe à la prédiction d'un quelconque effet qualificationnel, sans doute dans un même sens que certains causants propriatifs, échappent, dans le règne infinitésimal de la matière, au contrôle selon des lois physiques. Aussi pouvons-nous avoir l'intuition de ce que des productions mentales, en ne répondant pas individuellement à prédiction, restent **probabilisables relativement à des effets sociaux** qui représentent, en quelque sorte, des événements macropsychiques. Et c'est depuis cette idée d'effet collectif des agents de la qualification entre eux, qu'en sociologie prospective on a la capacité de prédire les événements de la destination sociale, alors que la chose reste impossible relativement à la destinée individuelle qui, elle, est indéterministe en rapport au degré de liberté individuel. On considère par là le parallélisme entre le libre mouvement des particules quantiques (indéterminisme physique, conjoint aux objets matériels déterminés), et les mobilités individuelles (le libre-arbitre individué conjoint au déterminisme social).¹⁶

16. Pierre VENDRYES, dans *Vers la théorie de l'homme*, 1973, et *L'autonomie du vivant*, 1981, décrit les individuations du vivant dans une situation non contrainte, comme autant de relations aléatoires qu'il qualifie de browniennes en référence aux mouvements browniens de la physique des corps. Ses recherches partent de Claude BERNARD et articulent le concept de mouvement aléatoire des molécules libres dans le contexte du vivant conditionné à s'enrichir

Deux exemples afin de rendre plus signifiant ce propos. Tout d'abord avec ce qui fixe le champ de l'indéterminisme individuel depuis le groupe de propositions logiques que voici :

- le vrai, pour se révéler quelquefois ne pas être vraisemblable, entraîne que le faux puisse être aussi parfois tenu pour plausible;
- le vraisemblable qui peut ne pas être vrai, entraîne que l'invraisemblable contienne parfois les éléments de la constitution du vrai;
- aussi le faux qui peut n'être pas invraisemblable, entraîne que le vrai soit parfois invraisemblable;
- et l'invraisemblable qui peut n'être pas faux, a pour conséquence logique que le vraisemblable soit parfois faux.

Dans cette disposition, on trouve le principe d'une infrastructure fondée sur la signification arrivant en tant que produit de la fonction mentale. Ce produit porte sur l'interface penseur/non-pensé, de l'ensemblement représenté figure 3.6.

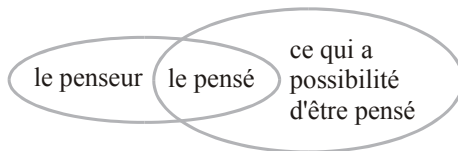


Fig. 3.6 Le rapport ensembliste du penseur aux possibilités d'être pensé

En tant que rapport véridictif, ce rapport est différent de celui duquel on attend des preuves instaurées entre l'expérience du monde et sa représentation fondée sur le perçu par le penseur. L'erreur est de considérer l'aspect miroir de l'un à l'autre, en ce que l'Univers est alors vu comme universalisable par projection du mouvoir particulier au penseur sur ce qui à possibilité d'être pensé, alors qu'on se considère au centre de la mesure des choses. C'est à se considérer au centre du mesuré que le penseur éclipse ce qui existe à l'endocosme, pour ne considérer dans son champ que le seul horizon des

progressivement de mémoire et d'intellection, se qualifiant en des opérations mentales toujours plus complexes. À l'horizon de cet apprentissage à décider efficacement en réponse aux sollicitations du milieu se situe bien évidemment le libre-arbitre humain comme statuant la plus récente des acquisitions émancipatrices par l'esprit.

réalités exocosmiques. Dès lors qu'on fait l'expérience introceptive d'une continuité intérieure des réalités, l'acte de penser n'est plus centrale, et les coordonnées de notre mesure des choses se déplace d'autant.

Pour rendre compte de la relativité des propositions logiques, j'évoquerai un chercheur qui dérange l'opinion absolutiste qu'on a du principe de preuve à sanctionner le critère de vérité clôt entre conjectures et réfutations. Il s'agit de Charles FORT.¹⁷ L'histoire des sciences reste truffée d'anecdotes relativisant le principe de preuve des "positivistes". C'est ainsi que dans la seconde moitié du XIX^e siècle surgirent un grand nombre de rapports sur des phénomènes atmosphériques inaccoutumés qui furent écartés par les académiciens de l'époque. Charles FORT cite notamment le rapport de 400 pages sur une éruption du Krakatoa. On parlait d'hypnose collective et il commente à ce propos: «Il y a 100 ans, si quelqu'un était assez crédule pour croire que des pierres tombaient du ciel, on lui tenait ce raisonnement: il n'y a pas de pierres dans le ciel, donc aucune pierre ne peut tomber du ciel. Rien de plus logique ne pouvait être soutenu sur un sujet quelconque. Le seul inconvénient est que la prémisse majeure était fausse, **ou intermédiaire entre le réel et l'irréel**... On peut avoir toute la science de LAVOISIER et rester incapable d'analyser, ou même de voir, au-delà des hypnoses ou des contre-hypnoses conventionnelles de son époque».

Pour cause d'une vue anthropocentrique sur le réel, semblable bévue fait que le matérialiste ne conçoit pas qu'il puisse être,

17. Charles FORT se définit lui-même dans *Le livre des damnés*: «Je ne suis pas un réaliste. Je ne suis pas un idéaliste. Je suis un intermédiaire [...] (pourquoi? En voici la raison:) bien que le localisé puisse être universalisable, il n'est pas concevable que l'Univers puisse être universalisé [...] Il n'est pas possible de définir quoi que ce soit comme positivement différent d'autre chose. Qu'est ce qu'une maison? Une grange est une maison à condition d'y vivre. Mais si la résidence constitue davantage l'essence d'une maison que le style architectural, alors un nid d'oiseau est une maison. L'occupation humaine ne constitue pas le standard du jugement, puisque les chiens ont leur maison, ni la matière, puisque les Esquimaux ont des maisons de neige. Et deux choses aussi positivement différentes que la Maison Blanche de Washington et la coquille d'un crabe ermite se révèlent contiguës».

comme penseur, lui-même habitat d'autres réalités. Et c'est dans la même veine qu'aujourd'hui nous ne reconnaissons pas, depuis une rationalité scientifique, la cause efficiente dans le principe de causation, maintenant que nous sommes scotchés au prêt-à-porter intellectuel qui est à faire reposer la causalité sur le seul processus stochastique. Nous sommes empêchés d'apercevoir en science que cet aspect de la causalité est subsidiaire du causé avec effet attendu, pour regarder l'apparition de la volonté chez l'humain en tant que résultat d'une longue suite de conditionnements impliquant l'autonomie de la chaîne des évolutions métamorphiques matérielles tenant au monisme réducteur du physicalisme.

Dans le libre-arbitre du décideur, il y a l'aspect inconditionné de décider des conditions déterminatives du causé. Cet aspect a pour expression un "faire-faire en sorte qu'advienne ce qui est voulu **en utilisant les lois naturelles de ce qui arrive en répondant par réaction de cause à effet**". On sait que cette volonté est restreinte à l'aspect modal de qualification de décider des moyens, alors qu'une autre est entendable à décider des fins. Mais les prémisses du scientifique ajustant sa théorie sur les seules apostériorités disent toujours: «Il n'y a d'être volontaire que sur terre, donc il ne peut en tomber du ciel», en attendant une théorie consistante à montrer que la volonté reste un abus du langage pour désigner nos conditionnements, ce auquel s'emploient déjà certains grands professeurs en sciences humaines.¹⁸ Échappe ainsi au discours scientifique la représentation des transformations du cosmos susceptibles d'arriver sous une forme covalente à la nature humaine. Dans l'implication de l'expérience personnelle du libre-arbitre, abstraire la nature humaine en décidant que son moyen ne fait pas partie intégrante de l'Univers est

18. Pour avoir eu l'occasion de dire à un professeur d'université connu pour ses livres enseignant que le libre-arbitre humain est un mythe ayant la vie dure «que cette thèse entraînait *de facto* la perte de la liberté de voter, et donc remettait en cause le principe même de la démocratie», j'ai reçu pour réponse que justement il préparait un ouvrage montrant que nos conditionnements s'exprimaient dans l'isoloir de vote. À suivre.

seul à soutenir l'idée que l'Univers doit tout aux lois du hasard.

Pour comprendre la position de la faculté de libre-arbitre, nous devons considérer ceci: **il nous est impossible de vouloir ce dont on n'a pas connaissance, ou cela qu'on ne sait pas concevoir**. De ce que chacun ne peut vouloir, ou ne pas vouloir, que ce dont il a l'idée, nous déduisons que si le vouloir a son propre moteur, son champ restreint à l'activité qualificative reste subordonné à l'état d'un savoir (au moins durant son instance performative). Exactement comme l'état d'un savoir est subordonné aux champs d'expérience, même si son moteur n'en dépend pas. Cependant que, pour bien saisir la disposition tenant aux **déterminations personnelles**, que mon lecteur voudra bien significativement discriminer des **inclinations individuelles**, il reste impératif de distinguer entre le **principe des mobiles** (avec ce qui communique le vecteur à l'activité qualificative et qui a pour champ un savoir-faire), du **principe des buts visés** (avec la clairvoyance des finalités de l'instance performative du monde depuis le désir du meilleur, du plus beau et du plus vrai passant par le champ du croyable).

Deux concepts complémentaires en ce que le premier pose l'expression de moyens conduits par des perceptions exocosmiques, tandis que le second pose l'aperception endocosmique d'une finalisation obtenue par le biais de connexions affines. Il apparaîtra normal à certains lecteurs, eu égard à l'état des paradigmes soutenus par le prêt-à-porter intellectuel de notre époque, qu'on a le pouvoir de former des productions mentales sur le lieu même de la psyché, donc, concevoir le travail mental comme contenant en soi son moyen, si la raison d'être de ce moyen reste une fonction contractuelle à l'altérité. Qui réfléchit aux aspects contractuels de la nature dans le processus de réalisation de la réalité, ne peut manquer de faire l'expérience de ce que ses propres choix qualificatifs sont soumis à des inclinations selon des valeurs d'action, en tant qu'adéquations correspondant à la lente élaboration d'une

sagesse d'agir passant par l'arrangement d'événements méso-cosmiques. D'où est que l'on conçoit l'influence des luttes en esprit, dont les mouvements sont prédicables depuis des lois appartenant au rapport préfiguré avec la figure 3.7, et qui est à considérer en continuité du rapport montré avec la figure précédente.

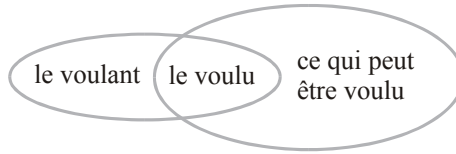


Fig. 3.7 Le rapport ensembliste de l'agent volitif à ce qui a possibilité d'être voulu

Si aucune expérience extraceptive ne met le principe de causalité en défaut, de même toute expérience introceptive implique un domaine complémentaire d'existence incausée causatrice. Existence qui reste étrangère au concept des paramètres cachés qu'on introduit en physique, soit comme relation à ce qu'on ignore (les causes inconnues), soit comme relation aux indéterminités objectives.

En tant que cette réalité endocosmique subsume l'opposition entre le déterminisme et l'indéterminisme nous discriminons sémantiquement ce qui constitue la classe vide, comme figure d'exclusion entre le déterminé et l'indéterminé (l'acausalité), de la classe de réalisation incausative ressortant de la réunion entre déterminité et indéterminité. La classe d'une existence incausative surdétermine alors bien la réalisation causative de la réalité depuis des déterminations. Nous en avons rendu compte depuis la logique des relations multi-ordinales de sens dans la loi de commutativité entre signes vectoriels des sémanticités.¹⁹ Depuis cette disposition, on comprend que l'origine de l'ensemble des événements soumis à des conditions (l'origine en tant qu'antécédant la première

19. Rappelons que la loi de commutativité entre deux termes de signes opposés s'applique de la même manière entre termes thétiques et antithétiques de la sémantique, qu'entre termes de la mathématique composés de la suite des nombres positifs et négatifs.

cause du non causé) est une existence inconditionnelle comme source incausative de l'incausé, dont l'effet le plus immédiat est d'être cause de toute suite instaurée entre cause et effet depuis des conditions.

Ceci étant, la validité du principe de détermination apparaît très clairement délimitable entre des effets macrocosmiques et des effets microcosmiques. Considération qu'on entrevoit en référence à chacun des aspects contractuels de la réalisation de la réalité, et plus particulièrement entre des réalités physiques, psychiques et spirituelles, et tel que chacun de ces domaines comporte, en référence aux actualisations d'une instance performative, la proportion de choses déterminées, dont le complément représente justement **le potentialisé se prêtant à détermination réalisatrice**.

Des lois applicables à la détermination probabilisée collectivement des événements indéterminés au niveau de l'individu, permettent en science de prédire des effets. C'est de la même manière que, dans l'indéterminisme du libre-arbitre personnel, il est possible de probabiliser des incidences événementielles au niveau des groupes sociaux, tout comme sont probabilisables les incidences sur l'individu des accidents environnementaux. La prédiction du développement de la nature personnelle, sa croissance et ses progressions, est autre, dépendant de lois découvertes ou à découvrir. Par contre, les potentialités de cette nature personnelle nous assurent de façon certaine d'une destinalisation semblable à ce qui fait que telle graine n'a que la possibilité de devenir tel genre de plante. Autrement dit, si la destinalisation en existence de la personne depuis la personnalité est assurée, l'avènement de son être dépend des phénomènes de société, son environnement, dans la soumission aux accidents de parcours et aux chances, autant qu'aux avatars des libres déterminations internes.

C'est dans ce cadre conceptuel qu'il nous est donné de nous représenter l'adéquation du couple déterminisme / indétermi-

nisme dans les transformations métamorphiques de l'encours performatif de l'Univers. En sorte que, par-delà de telles lois et probabilités faisant référence au principe de cause à effet dans la réalisation des aspects conséquents de l'Univers, on induise qu'une autre sorte de résultat événementiel est encore prédictible selon les critères qui régissent la faisabilité du monde et qui pose, de façon certaine, les conditions finales de réalisation, quelles que puissent être l'importance et le nombre des transformations intermédiaires. Sans doute de façon non exhaustive, on distinguera conséquemment les aspects conditionnels du monde entre:

1. l'**indéterminé** pouvant prendre trois aspects: a) l'indétermination endocosmique en tant que libre-arbitre de la personne; b) l'indétermination exocosmique en tant qu'inconnue de ce qui peut résulter des accidents et des chances à l'environnement; c) l'indétermination mésocosmique, en tant qu'inconnue relative au choix des moyens dans la liberté qualificative de réalisation (l'ensemble des trois aspects antécédant les déterminations du singulier dans l'universel et du particulier dans le général);
2. le **déterminé** dont la prédiction est possible de deux manières: a) *a posteriori* depuis des lois et des règles, connues ou à découvrir, selon le principe qui admet qu'à une cause identifiée fasse suite un effet connu; b) *a priori* depuis des **attributions contractuelles** en vertu desquelles on peut prédire, par exemple, que si l'enfant grandit, alors, sauf accidents et choix personnels dans le libre-arbitre, il deviendra adulte;
3. le **déterminant** qui représente ce par quoi les variations proportionnelles entre le déterminé et l'indéterminé arrivent;
4. le **déterminateur** qui est cause à terme du certain et de l'inévitable depuis l'investissement existentiel potentialisé en une suite discrète de pouvoirs gouvernant l'instance des transformations métamorphiques conduisant à être et avoir.

Puissances et pouvoirs étant potentialisés dans un milieu donné à instance performative, ce donné répond au principe de conservation disant que, quelles que soient en nombre et durée les réalisations fugitives intermédiaires non viables, cela même qui coïncide à la réalisation épuisant des potentialités réalisatrices, est inévitable, et que s'il y a déréalisation

intermédiaire, c'est à restituer la potentialité correspondante. Entre l'éventail des immenses possibilités individuées d'être, d'avoir, de faire, et les énoncés assertoriques d'existence, prennent place les modalités contractuelles des conditions réalisatrices connues avec la figure 3.8.

ABSOLU EXISTENTIEL		déterminé indéterminé	INFINITÉ INCONDITIONNÉE
source de tout pouvoir			source de toute puissance
<i>immanent</i>	nécessité		contingence
<i>variant</i>	possibilité		impossibilité
réalisation possible			réalisation impossible
POTENTIALITÉ D'ÊTRE			NON-ÊTRE NON- AVOIR NON-FAIRE

Fig. 3.8 Le rapport des possibilités réalisatrices, aux nécessités existentielles.

Dans le continuum des variations d'état d'être et d'avoir, le déterminé, qu'on associe aux **réactions** dans l'enchaînement du reconduit depuis des puissances actantielles, est coordonnable aux **proactions**; le déterminant assurant progressivement le passage du potentialisé au réalisé depuis des pouvoirs conjoints de moyens de contrôle. On suppose que ces moyens de contrôle sont spécifiques à chaque strate de la systématisation cosmique, et à chacun des domaines contractuels des réalités physiques, psychiques, spirituelles. Cela dans la logique des classes montrant que les potentialités du nouveau et la maintenance de l'acquis ont pour intermédiaire la capacité d'**actions** déterminatrices de l'indéterminé, en répondant au principe nécessaire d'un déterminateur aphénoménique des possibilités déterminatrices selon des conditions.

Ce qui est remarquable avec l'axiome du choix qui a primitivement fondé le mathématisable, c'est précisément la reconnaissance implicite de la faculté de choisir qui pose, axiologiquement, l'acte déterminant la réalisation depuis le potentialisé (l'indéterminé). Car l'axiome du choix en mathématique rend clairement compte que depuis tout ensemble arbitrairement formé, l'activité qualificative de la pensée se

définit par une fonction allant avec la possibilité de choisir d'associer entre elles n'importe lesquelles des parties idéitatives **en vue d'un effet attendu**.

Cet acte est qualificateur dans son effet, cependant que son processus, autant que l'expérience qu'on en a, fait référence implicite au **libre-arbitre dans la faculté de vouloir limitée aux moyens modaux de qualification**. Ici la conscience de savoir-vouloir répond à la liberté personnelle de vouloir-savoir. La faculté de savoir passant par l'instance du questionnement “quoi” et “comment”, trouve ainsi son effet sur le lieu des qualifications, quand sa responsabilité initiale provient de la faculté de vouloir, comme instance seconde à impliquer la personnalité pour cause d'expérience introceptive répondant au questionnement “pourquoi” et “qui”. En sorte que si c'est par expérience volitive qu'il convient de prendre conscience de la raison des choses composant l'Univers, leur “pourquoi”, c'est dans le motif d'agir, par inférence de cette liberté à une détermination participative, que l'on connaît “qui”, à surdéterminer les raisons qu'on donne aux choses. De cette disposition, il devient possible de circonscrire le fonctionnement de la réalité en invoquant le processus d'une hiérarchie chaînant dans la nature humaine composite des réalités exocosmiques à des réalités endocosmiques, avec:

- **le domaine déterminé** qui semble soumis à des conditions psychiques et des causes physiques. La réalité réalisée est sur ce lieu-là faite de propriétés interactives par réaction (le jeu des forces physiques dans la rencontre inertielle des choses matérialisées) soumises au principe de rétroaction répondant à des effets d'expérience;
- **le domaine des modalités déterminatrices** qui apparaît soumis à des conditions spirituelles de réalisation et à des causes psychiques. La réalité réalisée est ici faite des interactions qualifiantes (les efforts psychiques dans la rencontre inertielle des choses mentales) depuis des valeurs d'action qui sont leurs vecteurs;
- **le domaine des déterminants** pouvant considérer la soumission à des conditions personnelles et des causes spirituelles. La réalité

qu'on y trouve réalisée apparaissant des interactions vertuelles, c'est-à-dire ce qui advient des valeurs dans les faits proactifs à l'esprit depuis des déterminations personnelles;

- enfin, il semble qu'on doive concevoir une **faculté incondi-
née surconditionnatrice** incluant l'entièreté de la faculté déterminatrice personnalisée. Puis, la concevant, qu'on en aperçoive encore la deixis endocosmique depuis les effets téléologiques du pouvoir adjuvant.

Pour définir la personne à surdéterminer l'individu, considérons le domaine du suprapersonnel comme subsumant le domaine de la personnalité individuée, en tant que la personnalité est l'image sous-jacente du suprapersonnel. En l'occurrence, cette disposition décide d'une capacité incondi-
tionnée allant avec le caractère d'immanence invariable permettant d'investir le pouvoir établissant l'autonomie personnelle. En pratique, on conçoit que cette autonomie personnelle découle de la présence divine au noyau des êtres doués de libre-arbitre. La personne se prête ainsi librement au processus naturel de progression des moyens en vue des fins depuis l'organisation personnalisable des concrétions singulières (donc uniques) d'un vouloir, d'un savoir et d'un pouvoir. Mais à briser très brièvement ce lieu commun de croire que la présence divine au noyau de l'être détient tout pouvoir, il n'en est rien, se trouvant **contractuellement délégué de fait à la personne**. Comme centre, cette présence disséminée du divin, pour être immanente au sein des courants contraires et complémentaires animant les acquisitions au monde depuis des organisations particulières en substance, indique l'esprit au travers des essences d'être, conduisant de la subsistance à l'existence aussi sûrement que l'aiguille aimantée de la boussole indique le Nord aux voyageurs. Ce n'est pas cette présence divine qui décide de l'odyssée, et ce n'est pas elle non plus qui balise le chemin, ou choisit la meilleure route à prendre pour l'être se trouvant motivé à voir plus d'horizon. C'est là tout le rôle des contractualités établies entre des différences. À ne pas déléguer un pouvoir d'autonomie, comment comprendre des possibilités contractuelles entre

une surnature naturante allant avec le plan divin d'existence, et une nature naturée naturante rendant compte des personnes? Sans cette disposition nos humaines qualifications seraient factices, et intangible l'esprit qui est à les mouvoir.

Avec la nature humaine, des facteurs de personnalisation prennent conséquemment place. Cette personnalisation semble émerger des choix progressifs formant l'adéquation des choix personnels dans l'exercice d'un libre-arbitre personnel d'agir en raison de déterminants endocosmiques: la personnalité. En ce que ces choses sont à animer l'*agapè* présidant aux affinités, la question est de savoir si le libre-arbitre est un effet de la personnalité, à l'image de ce que sont les signes de loyauté dans l'Univers des personnes (la personnalité donnée pour être invariable dans l'encours performateur). L' *agapè*, oui, car y a-t-il en effet plus de sens ailleurs que dans la notion du "repas" fraternel dont la convivialité a pour champ l'Univers lui-même? Comme symbole regroupant amour, amitié, dilection, ainsi que d'autres facettes participant des gravités à animer la personne, c'est à faire référence à l'animation personnelle, sans doute jusqu'à la pure gratuité actorielle qu'on ne peut envisager qu'au seuil du parcours épuisant les potentialités de perfectionnement. Aspect complémentaire ne pouvant toutefois manquer comme allant avec le suprapersonnel, en ce que, en référence au principe de contractualité, l'**actorialité** de la personne sur l'immensité du chapiteau cosmique semble finalement vécue ainsi qu'**une tension du mixte liant la libération intérieure des fruits de l'acte, à l'attente de compensations aux entreprises individuelles depuis l'ego**. Disposition à faire que connaissant d'expérience une soumission de soi à la propension qu'ont les choses à se déplacer, ou à se transformer en des directions données et selon des conditions initiales, on à l'entendement d'une nature existentiellement complémentaire restant invariante dans le changement, et par laquelle le changement arrive.

Avec la notion de personnalité, notion qu'il n'y a pas lieu ici de développer plus, je dirais qu'on incorpore le **principe de responsabilité des conséquences du voulu, ou de l'attendu**, faisant que telle personne se trouve responsable de cette chose en particulier dont elle est cause en raison de la responsabilité d'elle-même vis-à-vis de son altérité. Mais c'est dans la symétrie du miroir que l'existant intérieur par dissémination du divin au noyau de l'être personnalisé, pour exister de manière suprapersonnelle et comme centre immanent à permettre l'action, contient intemporellement la gratuité dans l'acte transmissible au terme du parcours actoriel intégrateur.

Jusqu'à plus de pertinence, le principe des **fins personnalisées** surdétermine le principe des **moyens individualisés**, et permet seul de rendre compte d'effets attendus depuis des mobiles. En raison de l'événement non nul de la réalité, et dans les limites du donné à l'Univers à partir d'une entièreté existentielle *in extenso* (dont la contrepartie vide est représentée par la notion de néantité) nous pouvons, dans la même suite logique, tenir les significations de la faculté de personnalisation dans l'Univers à proportions entre l'impersonnel (en deçà la source des moyens), et du suprapersonnel (au-delà la raison des fins).

3.13 Ensemblement du concept de détermination

La connaissance qu'on a d'une loi naturelle vient de l'habitude de pouvoir prouver d'expérience le renouvellement des mêmes effets depuis de mêmes causes (Hume). L'affirmation de cette condition fonde le concept de déterminisme comme allant avec la nature des transformations métamorphiques dans l'Univers. Puis des théories contribuèrent à rendre compte de l'aspect oppositif d'un indéterminisme sous-jacent, notamment en physique quantique. Les deux aspects représentant ensemble la modalité de ce qui advient selon des conditions, puisqu'il paraît évident que tenir le conditionné sans l'inconditionné complémentaire apparaît une abstraction.

Si de mêmes causes peuvent être suivies des mêmes effets dans un milieu réagissant, cela implique que certains faits ne sont pas causés par réaction de cause à effet et que, conséquemment, des effets différents adviennent qualificativement depuis des actes les causant. Pour illustrer cette disposition, évoquons qu'un même objet peut répondre à des motivations différentes susceptibles d'en diversifier l'usage. Aussi, ne pas considérer l'implication complémentaire d'une soumission à des conditions, équivaut à mettre en défaut le postulat de progression performative dans l'Univers.

Du fait d'une nature composée et en voie de complexification, l'humain agit par automatismes interposés, ou bien selon sa volonté, que prolongent des qualifications. Il a de cela la faculté de modifier et de contrarier le cours naturel des choses, comme la possibilité, dans une certaine mesure, de choisir son destin. Par conséquent, ce dont il est cause peut être fortuit, ou répondre à des effets attendus. Or le fait anthropomorphique est une réalité incluse dans la nature, c'est-à-dire que cette réalité est incluse comme partie dans l'ensemblement des réalités constitutives de l'Univers. D'où l'incontournable lemme rappelant que **la compréhension du fonctionnement de l'Univers a dans son moyen nécessairement au moins les attributs dont on a l'expérience avec la nature humaine, et au plus la possibilité hypothético-déductive d'une indéfinité d'autres moyens.**

Si une femme ou un homme peuvent agir de façon conditionnée, ainsi que d'une manière fortuite, par indétermination, et de plus dominer certains aspects du cours des choses depuis des déterminations personnelles qui sont soit inconditionnées vis-à-vis des causes extérieures, soit aussi inconditionnées vis-à-vis de causes intérieures (le libre-arbitre), alors c'est comme **fait d'expérience** que l'idée de détermination conduit au concept d'agent déterminatif. Mais le déterminé par rapport à l'indéterminé forment deux termes complémentaires l'un à l'autre, qui sont encore insuffisants par eux-mêmes. L'aspect

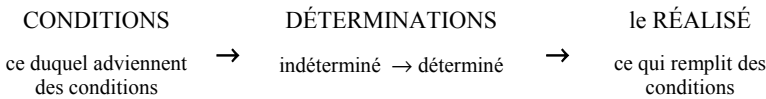
holiste du problème montre qu'on peut proposer l'ensemble des aspects avec:

$$\mathcal{G}_v = [\{D\}, \{\bar{D}\}, \{D \cup \bar{D}\}, \{D \cap \bar{D}\}]$$

dans laquelle formule les symboles valent pour:

- $\{D\}$ ce qui est soumis à des lois, donc le caractère de ce qui remplit au moins une condition actante déterminée dans un rapport à l'altérité;
- $\{\bar{D}\}$ ce qui n'est pas soumis à des lois et qui, par conséquent, ne remplit aucune condition déterminée dans le même rapport à l'altérité;
- $\{D \cup \bar{D}\}$ se pose dans le principe de condition actale, comme ce duquel est issu le déterminé, ainsi que l'indéterminé, et qui représente la surdéterminité;
- $\{D \cap \bar{D}\}$ la classe vide de toute catégorie de détermination (mais pas forcément vide d'autres caractères).

Tenant cette disposition pour valide par logique, nous faut-il encore apercevoir que le principe de condition antécède celui de détermination. La détermination représente en effet dans ses deux aspects oppositifs seulement l'instance d'un investissement actantiel depuis des conditions, dont le tout répond par l'écriture au séquençement:



Disposition qu'on examine dans le cadre ensembliste de la figure 3.9:

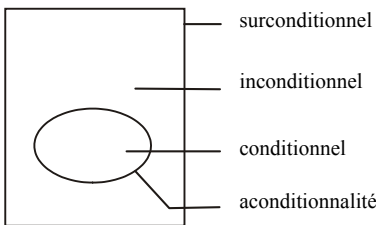


Fig. 3.9 Ensemblistement des sémanticités dans la déclaration des conditions.

Si l'on conçoit que dans le continuum des perfections²⁰ aucune rencontre ne peut advenir accidentellement, alors on peut simultanément théoriser ce qui est propre à configurer la condition originelle de l'instance performative du monde depuis une attribution opposée, c'est-à-dire tel qu'on applique à l'extrémité originelle (extrémité qu'on pose en interface à l'infinité inconditionnée d'un quelconque parcours réalisateur) la condition que toute rencontre s'y trouve en tant qu'espèce accidentelle depuis le prédicat de contingence. Et cela, en sorte que durant l'encours médiat de la réalisation performative de l'Univers qui participe des deux sortes en répondant au prédicat de possibilité, certains aspects d'un événement quelconque sont encore accidentels, tandis que d'autres coopèrent déjà à ce qui est contractuel des fins en tant qu'effets attendus. Tenant, avec cette disposition, que les événements du monde ont pour origine l'idée que l'on se fait d'une déité *in extenso* et omnipotentielle, par opposition à celle que l'on a du néant, nous pourrions croire que les événements métamorphiques réalisant l'Univers sont entièrement déterminés depuis le continuum d'éternité qui en surdétermine l'instance temporelle. Cependant, le principe de génération étant discriminé de celui de transformation, il apparaîtra évident que l'instance de perfectionnement exige que les événements de l'encours performateur tiennent aussi de l'indétermination qui combine la rencontre du parfait par épuisement des perfectibles, à l'état indépassable d'imperfection qui antécède la possibilité de perfectionnement. C'est à cette condition qu'il nous est donné de concevoir que l'instance des transformations métamorphiques de l'Univers reste fondée sur le jeu indéterminé de moyens, quand sa génération, dans son entièreté archétypale hors encours réalisateur, est existentiellement délibérée. Pour réfuter cette disposition il faudrait tenir pour fausse l'intervention d'un *quid proprium*

20. On pose ici, non pas la perfection immanente, mais acquise par épuisement des potentialités de perfectionnement, comme condition mature et en tant qu'achèvement de l'instance performative d'un monde particulier.

dans le processus, en même temps que démontrer, ou bien prouver l'irréalité de l'indéterminisme physique reconnu en mécanique quantique, autant que démontrer, ou prouver, l'irréalité de l'indétermination spirituelle avec le libre-arbitre des personnes.

En tant que le concept d'événement fortuit est comme l'ombre contingente de tout événement avec effet attendu, l'interférence apparaît inévitable sur les lieux mêmes du procès. En sorte que si, comme physicien, on porte son regard vers l'infinitésimalement divisé (en direction de la borne du statut originel des événements performatifs allant avec l'état de non être), on aperçoit des événements forts, et que si, comme métaphysicien, on porte son regard en direction opposée d'une unité holomorphique complémentaire, on énonce des conditions de réalisation depuis des effets attendus. En définitive, les deux sortes sont comme les côtés pile et face délimitant le conteneur, quand le contenu, significativement tout autre, est oblitéré par les vues qu'on a de l'examen dans l'apparence phénoménologique d'effets ambivalents. C'est la tangibilité de ce contenu-là, reliant ambothétiquement la thèse du déterminisme à son antithèse, que je voudrais faire ressortir avec le formalisme des ensembles sémiotiques du propos. Pour ma démonstration, je me réfère toujours à "l'univers des éventualités". Soit deux éventualités opposées possibles en sorte que l'une soit réalisable à la condition que son contraire ne le soit pas simultanément en référence à la même deixis, ou la même individuation. Pour notation, $\{\mathbb{H}\}$ est l'éventualité d'un événement dont l'aspect est fortuit, quand $\{\bar{\mathbb{H}}\}$ marque l'élément contraire d'antifortuité. On sait que l'univers des éventualités sera alors formulable depuis la propriété qui répond à l'expression :

$$\mathcal{P}_{\mathbb{E}} = (\emptyset, \mathbb{H}, \bar{\mathbb{H}}, \mathbb{E})$$

Dans laquelle " $\emptyset = \mathbb{H} \cap \bar{\mathbb{H}}$ ", représente l'intersection vide entre le fortuit et l'antifortuit (en lequel tous les éléments de l'ensemble sont omis), c'est-à-dire l'éventualité ni fortuité et

ni antifortuité, quand “ $E = H \cup \bar{H}$ ” représente l'union complète (aucun élément n'est oublié). Avec cette disposition, il n'y a pas lieu de mettre en doute l'existence des deux éventualités complémentaires l'une à l'autre, car “ H ” peut désigner l'éventualité du stochastique si, et seulement si, “ \bar{H} ” désigne l'éventualité opposée non fortuite. En effet, formant un ensemble de tous les événements forts, on ne peut manquer de distinguer dans la complémentaire les événements d'espèce non fortuite; tel que si l'on forme, à l'encontre, un ensemble constitué de tous les événements ne devant rien aux accidents, force nous est faite de distinguer dans la complémentaire les seuls événements soumis au hasard. Ce dont la figure 3.10 rend compte.

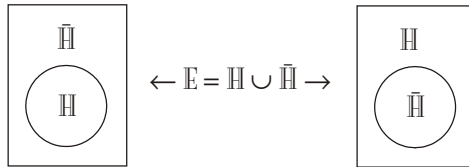


Fig. 3.10 Interchangeabilité {événements forts} et {événements non forts}

En sorte que, les uns n'étant posés que par rapport aux autres dans le principe antithétique, ce qu'on circonscrit dans l'ensemblement apparaît propre à représenter le sens et la nature ressortant de l'union des deux sortes. Et par translation dans la généralisation du propos, nos attributions qui font référence aux états antithétiques, actualisables dans le continuum des relativités discrètes, apparaissent impropres à rendre signifiante une quelconque référence au contenu du continuum absolu (continuité existentielle), ou subabsolu (subcontinuité en existence). Cependant que le fil conducteur à rechercher des attributs susceptibles de surdéterminer les événements performateurs de l'instance métamorphique se trouve avec le concept du fortuit uni à l'antifortuit, comme propriété d'ubiquité déixique. Ceci, en tant que c'est de l'unicité des deux sortes dans l'existant que peut ressortir la signification surdéterminant les caractères séqués interférant

dans le domaine des relativités d'être, d'avoir et de faire **pour cause de séparation dans le temps et dans l'espace.**

Sans cette disposition discriminant d'une part l'état performatif du statut de compétence, et d'autre part la responsabilité aphénoménique hors encours des deux sortes, nous verserions dans le travers d'appliquer une identité d'attributs entre l'instance de réalisation d'une sculpture et le sculpté, comme on commettrait l'erreur de se suffire de la connaissance de l'œuvré à disposition opératoire, pour y assimiler aussi la nature du maître d'œuvre. Posant une thèse attribuable à un élément abstrait de la séquence de réalisation performative, nous posons simultanément la virtualité de l'antithèse.

Relativement à notre continuum des progressions réalisatrices, si nous posons la réalisation d'un aspect en tant que réalité réalisée ici et maintenant, nous devons simultanément tenir la possibilité de son aspect complémentaire là et en d'autres temps, car, en dernier ressort, **nous exprimons par là un changement dans le vecteur d'un mouvement dont la nature particulière se traduit en termes de sémanticité, comme fonction actante.** Mais pour découvrir ce qui est dans l'union des relativités dont on fait supporter la description par le thétiq̄ue et le fonctionnel, c'est-à-dire pour aborder la signification qui est à subsumer une opposition de sens, il nous faut concevoir un moyen attributif subsumptif du thétiq̄ue et du systémique, qui soit propre à en représenter l'aspect sémantique et factuel dans sa contrepartie ayant la propriété d'univocité.

Nous en approcherons le contexte sémantique par ce qui suit et qui peut être fondé sur la logique, autant que sur l'intuition, depuis des arguments relatifs au principe de distribution des sortes attributives de caractères qui posent l'Univers en interface à deux continums complémentaires invariatis:

Continuum d'infinité
inconditionnée

Continuum de l'Univers
comme interface active

Continuum d'absoluité
existentielle

statut sans attribution $(\emptyset) = \mathbb{H} \cap \bar{\mathbb{H}}$	attributs relatifs et distribués (\mathbb{H}) ou $(\bar{\mathbb{H}})$	Unicité omnipotentielle $(\mathbb{E}) = \mathbb{H} \cup \bar{\mathbb{H}}$
correspondant au concept de l'intersection entre des pseudo-événements en deçà du fortuit et du non fortuit	un événement est ici soit déterminé, comme produit d'une condition, soit indéterminé, advenant accidentellement	L'événementiel absolu, libre de lois et surdéterminant autant ce qui arrive par hasard que de façon voulue
l'innature innaturable indéfiniment inconditionnée, comme inépuisable source de la nature	coordination d'une nature naturée à une nature naturante, donc discriminant ce qui est relativement conditionné et conditionneur, tour à tour causé et causant	la surnature, à la fois source de toutes conditions et de tout conditionnement, sans participer de l'une ou l'autre nature: l'unique incausé subsumant à la fois le causé et le non causé causable

Cette contrepartie sémasynthétique est cause pendante à la problématique des quantités discrètes qu'on avance en métamathématique par rapport au transfini. Un exemple à mieux comprendre cette disposition. Dans l'usage d'un ordinateur, hormis les événements accidentels, on croit qu'une suite indéfinie d'opérations peut arriver de manière déterminée depuis des conditions. Bien entendu, nous estimons la chose faisable sauf si, pour quelque cause que ce soit, un accident survient en relation avec des activités environnementales contrariantes, **ou si s'intercale à nouveau un agent déterminateur**, dont les déterminations sont à modifier les conditions du cours préalablement déterminé des événements d'une séquence de transformations conditionnées. Mais il est important de considérer que le hasard, celui d'espèce accidentelle, intervient dans le programme des activités déterminées de l'ordinateur d'une façon toute différente aux variables aléatoires introduites de façon déterminée, c'est-à-dire **par programmation**. Car, dans ce dernier cas, c'est précisément la confiance dans la finalité des événements randomisés du système **qui en assure l'usage en vue d'un effet attendu**, comme c'est de même la confiance dans les événements de l'Univers en cours de réalisation avec une part d'indétermination qui nous permet de considérer le contrat de soi dans les relations et rapports qu'on entreprend aux êtres et choses de notre altérité, en vue des fins réalisées de l'Univers.

Nous voyons donc que, en référence au déterminisme de l'encours des transformations métamorphiques, par hypothèse, n'importe laquelle des séquences de réalisation est à tout moment reconditionnable par un agent qualificateur. De même, nous concevons que tout agent spirituel a constamment la possibilité de changer le vecteur des agents qualificateurs depuis l'induction de nouvelles valeurs (cela, dans le sens par lequel Pascal parlait d'une *raison des effets*). Et c'est par extension de l'exemple de la randomisation dans un programme informatique que l'on conçoit encore qu'au-delà ces moyens spatio-temporalisés existe une interface sub-absolue non spatio-temporelle surdéterminant toute condition, en laquelle rien n'arrive par hasard; en sorte qu'à l'opposé du donné à variation se situe bien le seuil chaotique par lequel tout est stochastiquement indéterminé. Entre ces deux pôles invariants, et quel que soit la strate considérée du réalisé à l'Univers, on conçoit de cela la distribution des deux caractères extrêmes.

3.14 Les classes d'aspects contractuels dans la réalisation de l'Univers

La volonté personnelle est tout à fait distincte du pouvoir agir et des puissances d'action, en ce que l'on conçoit très bien que plus des volontés individuelles sont divisées, divergent entre elles, et plus le pouvoir d'agir depuis une même quantité de puissance d'action se trouve limité. En sorte qu'à l'extrême on puisse vouloir énormément et pourtant ne rien pouvoir, même avec des puissances d'action non négligeables à disposition. Si le vouloir est personnalisé, la faculté individuelle de pouvoir, que définit l'un des énoncés modaux du prédicat de possibilité de faire (ou d'état, avec le constat du devenu), apparaît intuitivement comme résultat d'une synergie. Il est évident que le pouvoir augmente à l'Univers au travers de son organisation (les stratifications réalisées en direction du macrocosme en possédant plus qu'au microcosme) et d'une façon telle qu'il accompagne la coopération des différences individuées.

Le champ du vouloir est circonscrit **dans la limite du croyable**, car, d'évidence, il n'apparaît aucune borne à la volonté, que précisément le libre choix des limites qu'on opère **relativement au conçu et à l'imaginé**. Les limites du voulu sont ainsi indépendantes (au moins en référence à l'instance performative de l'Univers) du réalisé, quand la réalisation dépend dans son moyen de la puissance restant disponible et du pouvoir acquis. En dernière analyse, la réalisation des états de la réalité est entre le voulu, pris dans le champ de ce qu'on croit possible, et l'ensemble des moyens, constamment améliorables, tenant à l'expression d'un savoir-faire par un pouvoir-faire (être et avoir). Pour mieux cerner ce dispositif, posons quelques carrés sémiotiques connus²¹ assortissant la relativité du vouloir aux conditions du savoir et du pouvoir:

Vouloir que cela de particulier soit (valeurs déontiques d'action)

<i>croire devoir</i>	<i>croire ne pas devoir</i>
Prescription et ENGAGEMENT	DÉTACHEMENT (ou interdiction)
Permissivité et INTÉRÊT	INDIFFÉRENCE ou facultativité
<i>ne pas croire ne pas devoir</i>	<i>ne pas croire devoir</i>

Savoir-faire être et avoir (qualifications actérielles)

<i>savoir faire</i>	<i>savoir ne pas faire</i>
CERTITUDE	CONTINGENCE
POSSIBILITÉ	IMPOSSIBILITÉ
<i>non [savoir ne pas faire]</i>	<i>non [savoir faire]</i>

Ensuite, appliquons ces carrés au prédicat de la dynamique réalisatrice répondant aux conditions suivantes:

Pouvoir faire être et avoir (potentialités actales)

21. Cf. A. J. GREIMAS et J. COURTÉS, *Sémiotique, dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, 1979, Classique Hachette.

	<i>croire pouvoir</i>	<i>croire ne pas pouvoir</i>
AFFIRMATION DE COMPÉTENCE		SUSPICION D'APTITUDE à compétence
POSSIBILITÉ DE COMPÉTENCE		IMPOSSIBILITÉ COMPÉTENTE
	<i>ne pas croire ne pas pouvoir</i>	<i>ne pas croire pouvoir</i>

Puissance de faire être et avoir (propriétés actantes)

	réalité nécessaire elle est immanente à ne pouvoir varier	non réalité contingente elle est avariative
	possibilité réalisatrice champ de la dynamique transformative	impossibilité réalisatrice depuis la seule énergie sous-jacente

Remarquons que des forces tensoriellement égales s'annulent si elles s'opposent. C'est ce qui rend signifiant dans le dernier carré sémiotique l'état de non faire dans le continuum des chaoticités originelles à énergie infinie. À l'inverse, on conçoit que l'ensemble combiné des forces physiques représente un travail maximal. Il est tenu pour être indépassable au terme de l'épuisement des potentialités de perfectionnement du monde. De même, dans le domaine du savoir, toute contradiction entre deux tensions issues des efforts intellectuels communiquent à la conscience une résultante significativement nulle; en sorte qu'un savoir achevé ne peut advenir que d'un épuisement des significations partielles non coordonnées à leur tout. On déduit aisément aussi que s'annulent entre elles deux volontés opposées et tensoriellement égales. C'est alors comme s'il n'y avait rien de voulu. Cela est tel qu'une volonté achevée, ou finale, ne peut advenir que de la confluence de tous les vouloirs personnels auxquels les luttes spirituelles sont sous-jacentes. Entre l'entièrement contraint de réagir, et l'absolument libre de proagir, peut s'insérer de ce moyen une indéfinité d'actions réalisatrices discrètes, limitées et relatives, tenant à la diversité des rapports possibles entre puissances et pouvoirs.

Le statut perfectionné du contenu systémisé du monde est ainsi tenu à l'état vectoriel des forces propriativatrices, des

efforts qualificateurs et des luttes vertualisatrices. Par conséquent, la compétence sanctionnant le terme de l'instance performative réalisant (accomplissant) les potentialités de perfectionnement apparaît coïncider à la transformation complète du contenu cosmique infiniment désordonné à l'origine, en une forme absolument ordonnée au terme du processus; c'est-à-dire tel que ne subsiste, avec l'état d'achèvement du processus formateur de réalité, plus aucune opposition de forces entre choses corporelles dans le domaine de la physique, aucune contradiction véridictive des sujets du savoir dans le domaine des mentalités, et aucun conflit de valeur dans le voulu du domaine des esprits.

C'est à viser par le raisonnement spéculatif les potentialités d'accomplissement du monde qu'une perspicacité métascientifique trouve son application dans l'examen du processus des transformations intermédiaires. Cela en ce que la potentialité globale du processus de transformation métamorphique du contenu de l'Univers trouve sa raison, non pas dans l'examen du processus d'effectuation de cause à effet, mais dans l'entendement du finalisable à rendre compte d'une expérience intermédiaire. Autrement dit, à l'interprétation du senti relatif à toute actualisation des déterminations de la réalité doit s'ajouter une vue d'ensemble qui soit à dépasser le principe d'exhaustion descriptive et explicative des substrats donnés à réalisation, en abordant leurs raisons d'être depuis l'entendement que l'Univers s'achemine vers une perfection par épuisement de ses potentialités.

Depuis cette disposition, nous pouvons dire que, pour autant que les raisons du conçu et les satisfactions du vécu montrent et permettent de constater des événements inharmonieux (effets contradictoires, non-sens, injustices...), ou manquants (effets nuls, donc non réalisateurs pour cause d'isolement et de séparation spécifiques aux différentes sortes de réalités), alors c'est que l'examen qu'on en fait, tout en instituant la faisabilité de l'Univers, repose sur l'abstraction d'une fraction de l'entière des événements de l'Univers.

Ainsi apparaissent les aberrations des points de vue jugés depuis des référentiels locaux. Leurs insuffisances ont pour cause l'examen du partiel d'une façon détachée du complément restant à relier. Cette façon de voir est conforme au présumé épistémologique qui entend que toutes les représentations intermédiaires, pour être suspensives, reposent sur des opinions relatives à propos d'une inexhaustion des choses et leurs événements. On doit conséquemment les tenir pour améliorables. Depuis l'angle de vue résultant d'une position anthropocentrée, nos choix d'agir circonscrivent également des valeurs projetées dans les limites des idéaux construits d'avec l'examen des états d'incomplétude et d'imperfection localisés en temps et en espace. Ce qui fait que l'idéalité concerne la représentation du préféré constamment améliorable (réactualisable). Pour être donné au jugement comme champ des valeurs d'action, conséquemment, ce champ est susceptible de progresser par expérience, parallèlement aux accroissements des orbes consciencielles. En effet, l'étendue du voulu dépendant à tout moment de la clôture de ce qu'on croit possible, entraîne que l'état d'un *preferendum*, tient à celui du *referendum*.

Le pouvoir, le savoir et le vouloir apparaissent une spécificité sous-jacente de l'**action personnalisée** depuis trois moments de la détermination personnelle coordonnant une vertu (depuis un système individualisé de valeurs), à mouvoir une qualification (depuis un système individualisé de significations), investie dans l'effectuation (elle tient au système individualisé de propriétés acquises à l'environnement). C'est là un acte fondamentalement différent de celui caractérisant l'agent assorti de la seule activité savante. Il apparaît évident que la personne qui coordonne les singularités de son vouloir faire être et avoir, aux particularités de son savoir-faire, dans l'investissement d'un certain pouvoir-faire personnalisé, représente l'actant d'espèce autoresponsable, relativement à son altérité et en référence au principe de conséquence.

À conclure, posons que si l'on aborde la subsistance par l'écorce, on considère des formations livrées à elles-mêmes depuis le jeu des seules substances. Mais en agençant les propriétés exocosmiques aux idéaux qu'on tient d'un entendement à l'endocosme, nous regardons le noyau des choses, leur soutien en essence, comme aspect suprasensible gouvernant l'extériorité. C'est dans ce cas que les corps, les mentalités, les esprits, nous apparaissent substratés par des substances spécifiques qui sont animées depuis des énergies adéquates ayant, par hypothèse, des lois propres d'activation des puissances mises en jeu. La personnalité représente alors l'unique invariance sur la scène des transformations métamorphiques, la seule à être existentielle au centre des coordinations en subsistance des individuations reposant sur des propriétés corporelles, des qualifications mentales et des vertus spirituelles.

En dernier ressort, si le **par-soi** varie selon des conditions et depuis des déterminations, alors c'est que l'**en-soi**, comme centre du mouvement induit, est le référentiel de ce par quoi l'ampleur et la nature de la transformation a possibilité d'arriver. L'encours des réalisations communiquant la faculté d'aborder le réel par l'essence ou par la substance, c'est-à-dire par le noyau ou par l'écorce, apparaît alors comme champ d'expansion des pertinences d'être personnellement au devenir de l'Univers.

Le tableau suivant semble représenter la meilleure proposition pour agencer les différences contractuelles de ces trois écorces concentriques, dès lors qu'on les pose en tant que moyen actoriel de la personne. La personne qui, dans l'ensemblement surdéterminatif du propos, a pour complémentaire des réalités non individualisables et suprapersonnelles.

La personnalité: elle est existentielle

Centre inamissible dans l'expérience des métamorphoses du monde, et comme source invariante des dynamiques psychospirituelles du continuum des pluralités relatives, variatives et limitées d'être, d'avoir et de faire.

L'esprit: expérience évaluatrice de l'univers des raisons

Processus flexif: les **suggests** dans les interactions d'esprit.

Et l'ensemblement des valuations (euphorie / aphorie / dysphorie) génératrices des motifènes de nos déterminations, base des motivations décidant directement, ou indirectement, des vecteurs de la motilité réalisant le monde.

Le rôle actoriel du donné à **VOULOIR**
domaine thymique des proactivités spirituelles

Le mental: expérience évaluatrice de l'univers des significations

Processus réflexif: les **subjects** de l'interaction entre mentalités.

Et l'organisation intellectuelle des actants psychiques depuis des événements qualificateurs basés sur des systèmes de prédicants (athétique • thétique • antithétique • ambothétique).

Le rôle actantiel du donné à **SAVOIR**
domaine psychique des activités mentales

Le somatique: expérience sensualisatrice de l'univers des choses

Processus transitif: les **objects** issus du principe d'interaction entre corps.

C'est le domaine donnant le pouvoir d'interagir depuis des propriétés d'objet.

Le rôle réactant du donné à **POUVOIR**
domaine physique des réactivités matérielles

3.15 Vers une notion moins restreinte du concept d'énergie

On conçoit que la personnalité au centre de la nature humaine est, tout comme le divin sous-jacent aux instances des transformations métamorphiques de l'Univers, une réalité non soutenue par des énergies. Ce que l'on conçoit ainsi par modélisation pose l'aperception de l'existence en deçà l'éten-
due d'un domaine endocosmique en rapport à son expansion objectivée depuis la perception des états d'être, d'avoir et de faire du domaine exocosmique. Nous avons conséquemment à considérer le concept d'énergie d'une manière spécifique à chacun des trois domaines contractuels de la réalisation performative de l'Univers que sont les métamorphies physiques, psychiques et spirituelles. Relativement aux contrac-

tualités des domaines ainsi distingués, on imagine que les mains puissent manufacturer des objets depuis une dépense en énergie physique, seulement après qu'un **travail mental** en ait conceptualisé le sujet, et tel que pour qu'un mobile en porte la détermination, il faut qu'en l'esprit se trouve déterminée la valeur induisant la raison des effets attendus avec le résultat objectivé (que l'esprit génère auparavant la suggestion correspondant au processus qualificateur depuis un travail propre).

Il nous faut donc examiner ce qui soutient le concept d'énergie. En Asie on a l'idée que le propos de l'énergie considère des échanges de toutes natures applicables aux métamorphoses d'être et d'avoir. Même les différences d'être reflètent des polarisations dont les rapports aux différences s'accompagnent de la notion de bilan énergétique. Cette énergie —le “KI”— donnée pour être universelle et primordiale, se conçoit conséquemment à la source de **l'ensemble des manifestations individuellement fondées sur des singularités**. Pour cause des oppositions historiques nécessaires en Occident à l'avènement des sciences depuis une pensée analytique, le concept d'énergie s'y trouve aujourd'hui restreint au domaine de la physique. Il nous faut toutefois remarquer que si l'Occident a scientifiquement restreint le concept d'énergie au seul travail physique, l'idée d'une applicabilité généralisée du concept n'en est pas moins restée tacite au niveau de la logique commune. Ne parle-t-on pas en effet de “travail intellectuel” et du “travail spirituel”? Ce qui motive la restriction doctrinale jusqu'à considérer ces formes au sens figuré, tient à ce que la science permet de mesurer et, par conséquent, de chiffrer les travaux du seul domaine de la physique. D'où est que dans le prêt-à-porter intellectuel contemporain glorifiant ce résultat, on en est arrivé à limiter l'existence aux moyens de mesure et d'information propriatives qu'on a du réel, alors que ces moyens sont à le connaître.

Pour la compréhension du propos, rappelons-nous les différentes équations aux dimensions qui sont spécifiques du

travail physique dans l'expression d'une force par un déplacement:

espace L, L^2, L^3 temps T, T^2, T^3

vitesse: L / T accélération L / T^2

force $M \cdot L / T^2$ **énergie ou travail** $M \cdot L^2 / T^2$

puissance $M \cdot L^2 / t^2$

Notons en aparté que l'extension du système d'équation entre "L", "T" et "M" est encore sans signification reconnue avec, par exemple $M \cdot L^3 / T^2$. Toujours est-il que les rapports aujourd'hui reconnus restent une spécificité des corps et que, conséquemment, ils représentent une application aux corps.

Ce que je cherche à souligner est que l'acception généralisée du principe d'énergie pour rendre compte des progressions métamorphiques dans les domaines contractuels du physique, du psychique et du spirituel, pourrait avoir une portée considérable en vue d'un concept élargi de la réalité du cosmos en cours de réalisation. En effet, il semble que ce soit par l'ouverture des idées sur une énergétique spécifique des différents domaines contractuels de la réalisation de la réalité que la pensée rationalisante est susceptible de s'échapper au mieux du carcan doctrinal à faire rentrer le tangible dans le monisme physicaliste.

Tentons de poser quelques éléments susceptibles de nous dégager de l'actuelle tutelle physicaliste du concept d'énergie. Pour aborder ce propos, nous pouvons considérer que tout système qui se modifie par le changement résultant de la somme des mouvements contradictoires de ses parties, ou qui modifie le milieu par le moyen d'actions sur son environnement, est censé exprimer une grandeur énergétique dont le bilan est macroscopiquement invariable (principe généralisé de conservation). Réciproquement, toute action des structures environnantes sur lesdits systèmes est censée entraîner une variation d'énergie mesurant des successions d'états. Or ce qui se dit particulièrement au domaine physique des conser-

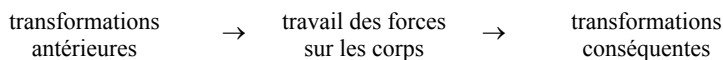
vations ou de la persistance des forces et inerties à la suite d'un ensemble de déplacements effectués à l'intérieur d'une structure homéostatique, peut être transposable aux efforts et aux luttes des domaines psychiques et spirituels.

De manière générale, l'énergie peut caractériser les variations tensorielles entre choses instaurées dans le cadre conceptuel. Ce qui est à considérer le potentialisé en tant que capacité de transformation dans la faculté de réalisation. Or, lorsqu'on dit qu'un système recevant un travail du milieu extérieur voit augmenter son énergie potentielle de la somme des travaux effectués, ou lorsqu'on pose que le système en lequel se produit un travail interne accomplit un changement d'état consistant en des variations instaurées entre les parties constitutives, on relie dans un même cadre conceptuel l'énergie et le potentialisé.

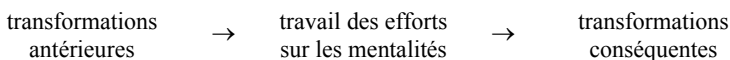
Ces définitions sont rappelées dans l'unique but d'ébaucher une applicabilité améliorée du concept d'énergie par extension aux domaines contractuels de réalisation performative. En physique, l'effet de masse concrétise le principe des forces qu'on distingue comme étant soit inertielles, soit gravitationnelles, et encore oppositives, cependant que ces cas expriment les tensions quantifiables des mouvements entre parties corporelles. Relativement au domaine des réalités psychiques est apparentable le rapport des efforts résultant des mouvements qualitatifs dans les liaisons entre significations. L'expression d'une **puissance qualificatrice** ressort des efforts dépensés à concevoir des significations depuis l'expérience d'être confronté aux informations à propos d'environnements compréhensibles. Conséquemment et en première approximation **des paramètres du travail mental qualificateur**, on peut dire que la richesse en signification dépend du rapport entre la durée de l'expérimentation idéitive, par un niveau d'intensité, et par un facteur d'efficacité.

En vue de fonder une phénoménie du domaine mental, examinons ce qui suit de l'implication causale en physique

comprise en tant que déterminatrice d'effets propriatifs. En science on fonde la réalité objective propre à appréhender les objets de la manifestation des transformations métamorphiques d'une nature physique sur les conséquences dénotées en tant que détermination d'effets, que représente la suite:



Transposons maintenant cette disposition au domaine psychique. Dans la réalité psychique, on trouve, de même, une implication causale à fonction déterminatrice d'effets, ce sont les effets qualificatifs. La réalité subjective propre à appréhender les sujets de la manifestation mentale se fonde de cela aussi sur des conséquences; les conséquences en tant que détermination d'effets depuis des précédents causaux de nature psychique. Ce qui forme la suite:



Pas plus qu'en physique vis-à-vis des corps il n'apparaît possible de nier en psychique une fonction de progression de la réalité mentale, ou son évolution, depuis un constant accroissement des réalisations qui sont spécifiques du domaine. Avec les dépenses mentales appréhendées entre deux états successifs de transformation des idées, la progression est déduite du travail qui a pour effet de réduire le désordre des morphèmes à l'origine des significations sur le lieu des mentalités.

Mais pour que le modèle soit probant, il faut encore identifier des gravités spécifiques accompagnant la maintenance de telles réalisations, c'est-à-dire reconnaître, en relation avec des strates de systémicité dans le domaine, ce qui retient les parties signifiantes organisées entre elles dans un épistème distingué. Il est évident que les "matériaux" de la concrétisation mentale proviennent du dehors, sous forme d'informants, avant de recevoir les empreintes qui s'y trouvent inscrites en tant que formes signifiantes résultant de l'arrangement

ordonné de ces matériaux dans l'interface psychique. On sait que des effets adviennent des forces de cohésion entre particules élémentaires, des forces électromagnétiques entre atomes et entre molécules, ou bien de la gravité newtonienne entre corps célestes. Des théoriciens tentent d'unifier ces forces de cohésion. Elles sont actuellement séparées pour se trouver issues de disciplines évoluant parallèlement entre elles. Il est possible d'entrevoir de façon semblable que des gravités spécifiques accompagnent les variations qu'on identifie avec les strates de systémation conscientielle depuis des efforts intellectuels. Sans doute partira-t-on d'une démarche inverse, en ce sens que pour être d'abord d'applicabilité générale, elle se trouvera particularisée à son application spécifique aux différentes strates conscientes. Mais la vue qu'on a du processus de réalisation de la réalité physique peut servir de levier dans la conception parallèle du processus de réalisation d'une réalité psychique qui s'effectue, par hypothèse, en une stratification sur le même site, si l'on substitue dans l'équation aux dimensions d'un espace-temps physique, le cadre topologique et séquentiel spécifique du travail des mentalités.

En ce qui concerne des réalisations spirituelles, les choses de ce domaine peuvent être ressenties immédiatement comme l'effet d'une aperception, ou nécessiter un surcroît d'examen pour d'autres penseurs. Je tenterais donc pour ces derniers une approche analogique depuis le prédicat du "vouloir" accompagnant des stades développés au travers une substantialisation variable d'idéaux. Pour cela, examinons les stades de la motivation qu'on donne ci-dessous en considération de la notion de règne :

- **depuis l'absence de volition, jusqu'au stade individualisateur du vouloir.** C'est le règne du vivant régi, par hypothèse, par des adjuvats mentaux au travers les régulateurs physico-chimiques de l'encéphale (les adjuvants du vouloir, passant par des conditionnements hormonaux, font que la formation de l'individualité tend à soumettre le subdéterminisme particulier d'un héritage

biologique —des espèces d'espèce— aux fins des caractères individualisés susceptibles de préformer la psyché);

- **depuis ce dernier seuil de volition individualisée, jusqu'à la personnalisation du vouloir.** On l'identifie avec le règne de l'hominisation à concrétiser des phases coordonnant et associant, en diverses expansions consciencielles, l'expérience d'un libre-arbitre personnel vécu dans l'alternative égocentricité / altruisme, ayant pour effet de soumettre le vouloir personnel à des incitations valorielles susceptibles de déboucher sur des sagesse de conduite de soi à l'altérité, libres de contraintes extérieures, via l'esprit;
- **volition suprapersonnelle.** On la conçoit comme subsumant le principe de personnalisation, en tant que réponse personnalisée aux préoccupations de la personne impliquée en au moins un niveau de réalité transcendante. Autrement dit, tel que la relation suprapersonnelle s'instaurant à ce niveau qui transcende la strate des relations interpersonnelles soit animée par des motifs spirituels qui surdéterminent et subordonnent l'alternative morale ou éthique des relations interpersonnelles. Ils sont alors à animer la personne via la présence endocosmique dont on reconnaît traditionnellement l'existence au travers de l'expérience religieuse.

De toutes ces considérations ressort que le rapport du fonctionnement de la réalité au travers les mobiles de nos implications à la progression cosmique forme de fait une succession d'étapes dans le principe de détermination. Ces étapes fixent alors des limites actantielles qu'on peut évoquer par l'échelonnement de quelques termes du degré de liberté de la façon que voici:

- Le libre parcours nul (aucun degré de liberté).
- le rayon du libre parcours moyen, lorsqu'il est seulement conditionné par des espèces propres aux genres, implique la participation passive des parties dans l'édification du phylum tenant aux métamorphoses d'ensemble;
- le champ de manœuvre individuel autorisant l'âne de Buridan d'aller vers le seau d'eau ou le picotin situés à égale distance logique du choix combinant besoins et désirs, base de l'édification qualificative des mentalisations du vivant sur des expériences rétroactives (liberté modale des moyens);

- la libre participation des personnes, contractuelle aux fins, dans l'expression personnalisée (liberté de destinalisation visant, non plus des moyens, mais les fins). Comme cette libre participation est motivée dans les seules limites des valeurs dont on a la clairvoyance introceptive, sans être en rien agie de l'extérieur, sa condition est posée en référence à l'anneau ayant la faculté de rendre invisible Gygès, roi de Lydie. Platon montra par ce moyen qu'il n'y a pas plus de morale à ne pas commettre le mal par crainte du châtement, qu'il y en a à s'y adonner en des circonstances nous mettant à l'abri d'éventuelles sanctions. L'édifice psychospirituel s'élaborant progressivement sur ce substrat, il convient d'entendre que ce ne sont pas des conditions extérieures à soi qui déterminent nos bonnes dispositions, alors même qu'une pseudomorale et les artefacts de l'éthique suffisent à mouvoir l'individu en l'absence de dispositions intérieures à l'esprit;
- Le rayon de libre parcours infini posant inconditionnellement le choix des fins.

On voit immédiatement que ces étapes sont à fonder la progression des déterminations dans les limites de l'appréhension conscientiel des incidences actales dans le temps. De ce schème sont donc concevables les contractualités particulières à chacun des aspects de la réalité. En discernant au minimum les particularités afférentes à l'animation humaine:

- **des choix fondés sur des causes exocosmiques.** Pour moteur, les échanges réglant par apprentissage l'économie des échanges tenant aux activités propriatives sous-jacentes du *quid-proprium* formant l'agent d'une qualification dans son rapport informant aux objets;
- **des choix fondés sur des causes mésocosmiques.** Pour moteur, l'apprentissage d'une efficacité à regrouper par affinités les mêmes agents depuis le jeu des concurrences, apprentissage auquel est sous-jacente la raison fonctionnelle des constructions subjectives entre sujets d'un milieu interindividuel;
- **des choix fondés sur des causes endocosmiques.** Pour moteur, l'apprentissage des valeurs au travers les activités virtualisatrices décidant de l'épuisement des potentialités de perfectionnement. Sont sous-jacents à cette disposition, les oblats en esprit,

qui semblent permettre le facteur ultérieur d'intégration à une ultime réalité unie.

Dans l'appareil des théories, il nous est possible de trouver les premiers éléments d'un principe de volition depuis la règle logique impliquant le rapport «il y a “x” et “y”, tel que “x” uni à “y” implique “z”», dans lequel:

- “x” et “y” représentent les antécédents métamorphiques de la réalité signifiée avec les objectivations de “z”;
- d'un point de vue phénoménique, l'union de “x” à “y” suppose un effort mental non nul, pour peu qu'on conçoive que les choses n'arrivent pas *ex nihilo nihil*, c'est-à-dire que, par similitude au principe des forces dans les structurations matérielles, nous impliquons des efforts pour qu'une suite de significations s'ordonne, et ces efforts, nous les localisons dans l'encours du travail à l'origine des idéations, en toute indépendance de la réalité des forces physiques, même à dire que chez l'humain la mentalité a pour origine le mixte psychosomatique depuis l'union ensembliste entre des éléments du domaine de la physique et des éléments du domaine de la psychique;
- l'implication “z” représente le conséquent tel que, considérant une cause, en l'occurrence, l'effort mental appliqué sur des antécédents “x” et “y”, le conséquent représente l'effet censé augmenter le contenu réalisé de l'Univers mental de la valeur d'une réalisation “z”, supportée par la réunion de “y” à “x” sur le site des significations. Depuis la différence entre les deux règnes, les effets qualificatifs surajoutent aux effets propriatifs.

Nous ne pouvons alors évacuer la notion de volition du propos, étant donné que l'acte qualificatif s'opère en raison d'un effet attendu: il est à la racine de toute instance décidant d'un “faire-faire en sorte” (prédicat de factitivité).²²

22. Il semble opportun de rappeler la différence résultant des opérations effectuées sur des groupements, de celles que l'on connaît avec les combinaisons. Quand on pose: “ $A \cdot B \rightarrow C$ ” (“A” combiné à “B” implique “C”), il n'y a pas réciprocity, c'est-à-dire que “B” étant encore combiné à “C” donne un autre résultat qui n'est pas “A”. L'expression: $(A \cdot B) \cdot C = A \cdot (B \cdot C)$, est vraie de l'assemblage dans la théorie des groupes, sans l'être dans la théorie des systèmes. C'est ainsi qu'il faut saisir que dans le domaine des significations, toute combinaison est susceptible de produire un signifié nouveau laissant intacte l'existence des significations servant au rapport du combiné.

On conviendra d'évidence que, comme en ce qui est des réalisations matérielles, les réalisations mentales répondent à des lois. De manière générale, les antécédents mentaux portant le signifié sont déjà tenus pour vrais, ou vraisemblables, tel que chaque conséquent résultant des relations entre les précédents obéit à des règles d'inférence en vue d'un surcroît véricitaire allant avec l'élargissement du champ des significations. Cette disposition entraîne une conséquence non négligeable, en ce sens que la mesure de vraisemblance s'obtient ainsi par rapport à ce qui est déjà tenu pour valide, et non pas par ce qui est d'autre nature comme le senti qui a, lui, une conséquence probatoire distincte, spécifique de l'augmentation d'expérience. L'inclination des mouvements qui sont propres à des singularités mentales, ou qui le sont à des particularités afférentes à des groupes de mentalités ressemblantes, fait que ces mesures ne peuvent qu'être relatives, même à tenir l'exhaustion de la réalité du domaine, donc sont à distinguer d'un référentiel absolu. Le critère de relativité convient ici dans le sens où la mesure s'effectue entre contenus inégaux des mentalités, ou entre deux époques d'une même mentalité, et cela seulement, même à pouvoir établir un étalon d'appréciation.

Afin de marquer la pertinence de cette conséquence entre facteur véricitaire en rapport à l'endocosme et l'accroissement d'expérience depuis des preuves probatoires à l'exocosme, considérons encore un parallèle analogique avec le domaine matériel. On convient que des mentalités sont **nucléaires** chez les individus, **moléculaires** avec les groupements d'individus, et **organiques** avec l'assemblage des cultures. Mais, dans ces cas de composition, il ne s'agit pas encore d'un système de mentalité pouvant être dit **planétaire** comme cela est allégué dans le teilhardisme.

Ce propos peut être développé de façon allégorique depuis un vocabulaire connu. Vocabulaire dans l'analogie aux interactions centrales tenant aux éléments atomiques, aux interactions attractives et oppositives agissant entre éléments chimi-

ques, ainsi qu'aux gravités agissant à grande distance entre systèmes astronomiques. Pour faire court, nous ne considérons qu'une homologie aux attractions à grande distance d'une mentalisation cosmique. Avec NEWTON, on admet que la gravité est proportionnelle aux masses en présence et inversement proportionnelle au carré des distances. Dans le principe de l'agrégation des éléments d'un savoir à l'univers des significations, on peut dire qu'une "masse" de savoir augmente à la manière des agrégats matériels, cependant que certaines mentalités s'avèrent trop éloignées les unes des autres pour pouvoir graviter de concert. Ou, encore, que le mentalisé ayant son mouvement propre, compte tenu d'inerties acquises, poursuit sa course, se maintenant sans augmenter le niveau d'ordre entre constituants séparés depuis des interactions susceptibles de produire l'harmonisation des mouvements relatifs entre mentalités. C'est une remarque d'importance, dans le sens où le mouvement d'ensemble engagé dans un référentiel local quelconque du savoir, ne prend pas obligatoirement pour apex la direction véricitaire centrée sur l'entièreté du domaine.

Si le domaine des propriétés représente le déterminé depuis des transformations métamorphiques, quand le domaine mental représente la faculté déterminative depuis le choix des moyens, alors il faut encore ajouter le domaine des déterminants de cette faculté déterminative. La moindre expérience introspective montre que ces déterminants appartiennent, non pas à la fonction mentale, mais à celle de l'esprit. En sorte que les déterminations suscitées au plan mental arrivent étant ordonnées à un pilote intérieur dont la fonction est, précisément, d'apprécier le cap vrai des potentialités de l'Univers en cours de réalisation depuis l'examen de son propre instrument. Instrument qui représente une manière de compas sensible aux valeurs de vérité se surimposant à la logique des raisons qualificatives, exactement comme la boussole répond au champ magnétique, ou le pendule à la gravité matérielle.

En dernier ressort, il semble bien qu'on ne peut trouver l'adéquation du mouvement qualificatif que dans les expressions d'une **véracité** interindividuelle des mentalités coordonnant l'**authentification** des propriétés exocosmiques senties à la **vérité** des vertus endocosmiques entendues.

Je rappellerai de nouveau afin de mieux éclairer ce propos la démonstration qui s'appuie sur les énoncés de HUME. HUME écrit, à la suite de sa démonstration sur la compréhension du principe de réaction de cause à effet dans le domaine matériel: «[...] nous pouvons définir une cause comme un objet suivi d'un autre objet, et tel que tous les objets semblables au premier sont suivis d'objets semblables au second. Ou en d'autres termes, tel que si le premier objet n'avait jamais existé, le second n'aurait jamais existé». Ceci étant des conditions réactives, on sait que l'instance de la reconduction des événements se trouve précédée par une instance active, cause des modes du reconduit. Aussi peut-on dire, à la suite de HUME, qu'on déduit qu'une action qualificante change le cours des propriétés matérielles, de ce qu'on a toujours vu celles-ci faire suite à un travail psychique. En conséquence, nous définissons une “causation”, comme un sujet suivi d'un objet, et tel que tous sujets semblables au premier, soient suivis d'objets semblables au second. Ou, en d'autres termes, tel que si le sujet qualificateur n'avait jamais existé, l'objet factitivement qualifié en ses propriétés nouvelles n'aurait, de même, jamais existé.

Nous pouvons en rendre compte de façon formelle dans l'appareil que voici. Soit une signification qualificante “ ζ ” appartenant au domaine psychique “ ψ ”, et une propriété “ π ” appartenant au domaine physique “ ϕ ”. Soit encore “ R ”, une relation de “ ψ ” vers “ ϕ ”, seulement si pour tout élément de “ ψ ” existe au moins un élément de “ ϕ ” tel que dans “ R ” on puisse associer chaque “ ζ ” à chaque “ π ”. La fonction “ f ” de ce rapport rend compte alors du présupposé véricitaire des aspects contractuels appartenant à la classe des relations “ R ”

qui sont à symboliser l'application qu'on fait aux éléments de la réalisation de la réalité.

Mais il est important de considérer que notre manière de penser n'est pas représentative du domaine de la psyché, et qu'il nous faut conséquemment en théoriser la réalité distincte, au même titre que la réalité physique du monde. En tant que théorisation hypothético-déductive, l'ordre biologique se définit en effet comme l'intersection de la classe des réalités psychiques à la classe des réalités physiques. Le règne biologique, pour autant qu'on puisse le comprendre, associe en effets l'organisation d'éléments matériels à des éléments psychiques en un **rapport psychosomatique** générant les événements spécifiques de la vie. Cette disposition basant le champ des proprioqualitatifs sur l'édification d'une science de l'organisation biologique, peut être considérée comme "nécessaire et suffisante" à établir la réalité du mixte composant deux réalités par ailleurs fondamentales. Mais c'est à tenir depuis la réalité de cette interface, l'existence contractuelle d'un domaine physique et d'un domaine psychique irréductibles entre eux, qu'il importe de concevoir indépendamment. Nous pouvons n'en pas rester là et poser, de surcroît, la disposition symétrique depuis laquelle il devient possible de découvrir les éléments métascientifiques d'une réalité censée conditionner ce qui surdétermine le biologique, à savoir le rapport psychospirituel complémentaires schématisé avec la figure 3.11.

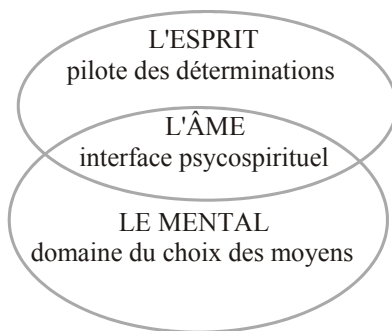


Fig. 3.11 L'interface psychospirituel

Ainsi que TEILHARD de CHARDIN écrivit sur son “sens et sentiment des liaisons organiques qui rattachent l'esprit à la matière”,²³ nous pouvons, à partir de cette nouvelle disposition, méditer sur la portée d'une organisation supramatérielle, dont le concept est propice à faire apparaître des moyens qui dépassent la simple phénoménologie psychosomatique du fait humain, autant qu'il est favorable à découvrir son propre domaine de réalité.

L'épanouissement de la nature humaine ne peut que passer par une progression continûment poursuivie en ces trois directions-là —celle des propriétés matérielles, celle des qualifications mentales et celle des vertus spirituelles— et tel que la condition de progression de la personne exige que savoirs, croyances et foi soient maintenus en état de mutabilité. **Le donné à acquérir primant ici sur l'acquis**, commande qu'on subordonne cette progression en la coordonnant progressivement au noyau de soi: il est porteur des archétypes pour cause d'être endocosmiquement relié aux potentialités de réalisation. Pour peu qu'une croyance, un savoir et la foi sont maintenus en vie, parce que vivifiés par la personnalité pour n'être pas alimentés depuis des idées reçues, alors, ce qu'on est à tenir pour vraisemblable, relativement à certains aspects actualisés, peut ne pas l'être en référence aux aspects complémentaires d'une autre sorte de réalité continûment réelle, celle de l'existence en soi indépendante de l'instance performative de l'Univers. Cette représentation est à montrer la direction d'un achèvement du monde tenu à son encours performatif épuisant des potentialités de réalisation. Elle représente une disposition crédible, tant il apparaît que notre vérité sur les états de l'Univers se fonde sur des apostériorités qui ont la possibilité d'être reconduites, quand la compréhension de sa potentialité se fonde sur les apriorismes d'une représentation anticipant la

23. *Lettre du 8 DEC. 1939* à Mademoiselle MORTIER.

transformation métamorphique poursuivie dans le sens des “à réaliser” de la réalité.

La situation entrevue ci-dessus ne fait pas référence à ce que l'avenir découle mécaniquement des états du passé, mais à ce mécanisme là, établi comme moyen, accordé à la compréhension de ce que les potentialités en réalisation du monde sont introceptivement visibles dans les manques, les lacunes et les imperfections de chacune des actualisations de l'Univers.

Il nous est possible de déduire de cause à effet le scénario du contenu réalisé, oui, mais aussi d'appréhender l'avenir depuis l'induction des manques, des lacunes et des imperfections montrant, on ne peut plus clairement, la dimension de ce qu'il reste à réaliser en direction d'un achèvement compétent devant succéder aux présentes instances performatives, même à ne pas pouvoir à notre échelle en évaluer le moment dans l'incommensurabilité du futur.

Pour cause d'objectivité à tenir pour tangible seulement les états *a posteriori* de la nature doit-on faire “comme si” le travail d'enfantement avait cessé en elle? La compréhension de l'événement cosmique est dans son entièreté réunissant le constat du perçu aux évidences conceptuelles relatives aux lacunes sur le chemin des progressions. Chaque actualisation prépare ce qui est susceptible de se surajouter au déjà élaboré au fur et à mesure des réalisations viables au passé. Donc ce sont de présentes actualisations qui préparent déjà, par exemple en ce qui est de l'humain, une vie supraconsciente qui, pour dépasser le simple niveau de la conscience vigile appliquée à juger des événements de l'environnement extra-ceptif depuis le senti corporel, pénètre introceptivement une réalité complémentaire depuis l'esprit.

À le mieux l'entrevoir, on aperçoit pourquoi l'émergence de l'hominien d'entre les primates —les primates supposés sensibles aux seules propriétés environnementales, par rapport à l'humanité sensible, de plus, à un environnement endoceptif des valeurs— ne s'accompagne que de modifications

extrêmement mineures en ce qui est du substrat biologique lui-même.²⁴ Ceci examiné dans le sens qu'il n'apparaît pas déraisonnable de croire qu'avec l'avènement de l'esprit s'opère un élargissement conscientiel simultané d'une participation active aux progressions de la nature, sans que cette conscience nouvelle n'entraîne une modification brusque des acquis somatiques qui continueront leurs propres évolutions (acuité sensorielle, développement de l'encéphale, santé, prolongement de la vie, etc.).

À le mieux saisir encore, notons que Ferdinand GONSETH introduisit le terme de “moment de conscience” comme propre à désigner tous les éléments présents à un instant déterminé dans la conscience.²⁵ C'est à établir le processus de variation, tant en contenu qu'en nature. Les états de la conscience apparaissent relatifs aux travaux d'une organisation encéphalique, puis mentale, et enfin spirituelle, qui sont à élargir les champs conscientiels d'ordre propriatif, qualificatif et vertuel. Depuis une dimension qualitative des événements, l'âme humaine, prise entre microcosme et macrocosme en arrive, au travers son vécu intermédiaire, à la conscience du Tout depuis l'expérience de l'infime. Autrement dit, depuis une expérience propriative sondant toujours plus loin notre altérité disparate, nous concevons l'universel fondé sur l'examen de vécus qualificativement particuliers, et c'est de ce palier, considéré comme levier, que commencent nos inductions cognitives des raisons d'agir au monde selon des vertus participatives.

Voici donc le travail des forces matérielles et, pour résultat, les propriétés des éléments réagissants de la réalité. Voici,

24. À l'appui de cette remarque, la très complexe structure d'ADN est quasi identique entre le primate et l'humain, avec une disparité s'élevant à seulement 2%. Notons à ce propos que la morphologie du chimpanzé nouveau-né, qui ressemble plus à celle de l'humain qu'à celle des chimpanzés, suppose que le nouveau-né humain préfigure déjà une morphologie du futur, bien que les espèces à venir par son support seront pour l'essentiel à viser les progressions de l'esprit, donc sans empreinte appréciable sur le corporel.

25. F. GONSETH, *Les mathématiques et la réalité*, (1936), édition Albert Blanchard 1974.

ensuite, la mise en jeu des efforts cognitifs et, pour résultat, les qualifications d'agents de la réalité accélérant le processus cosmique de réalisation depuis le choix conscient des moyens. Voici enfin le tout aussi laborieux et progressif travail de luttes en esprit d'agents spirituels avec, pour résultat escompté, de réduire les agitations dispendieuses au niveau local des qualifications non reliées à l'épuisement des potentialités de perfectionnement visant la finalité de l'Univers. La vectorialisation des activités qualificatives vise en effet l'économie des moyens réalisateurs. Elles communiquent aux agents qui contiennent des moyens réalisateurs les valeurs indiquant le plus court chemin réalisateur de perfectionnement depuis une clairvoyance des fins compétentes du tout.

Transitant par l'universel, cette clairvoyance est précisément ce que nous sondons comme étant le moins aisément communicable, pour cause qu'elle touche déjà à la nature de ce qui advient par communion. C'est que si entre le senti et le pensé, ou entre le subjectif et l'objectif, existe une zone de rencontre qui n'est déjà plus purement physique, sans être encore vraiment de nature psychique —zone où la communication est rendue possible—, de même, entre la conscience mentale des valeurs d'action et une supraconscience spirituelle, celle qui passe par l'esprit et qui est zone où la communion commence d'être possible, croît apparemment l'âme humaine comme nouveau moyen surajouté. La nature de cette âme qui semble prendre vie de communions via l'endocosme n'est, de même encore, ni purement du domaine psychique, ni du domaine spirituel, tout en associant les deux sortes. Car, de quoi peut-elle croître sinon d'expériences personnalisées dans les trois coordonnées contractuelles de la **réalisation** de la réalité? Certainement elle croît de ce que chacun apprend à toujours vouloir le meilleur, savoir le plus vraisemblable et pouvoir le plus bellement. Cela est à montrer que le beau, le vrai et le bien agissent sur les mentalités depuis des affinités, durant le temps des accomplissements performatifs, à la

façon des forces de gravité qui agissent sur l'organisation progressive des matérialisations structurant le cosmos.

C'est à ne pas faire l'amalgame entre moyens et fins que l'on conçoit ce qui surdétermine intemporellement un statut de compétence auquel sont étrangères les oppositions de forces, d'efforts et de luttes, et donc inutiles les gravités physiques, les affinités psychiques et les motivations spirituelles telles qu'on les connaît.

3.16 Entre oppositions complémentaires et contradictions contractuelles

Deux choses peuvent être individuées en particulier dans une même deixis (indifférenciation localisatrice), si elles manifestent des caractères les différenciant à leur altérité. Pour corollaire, plusieurs individuations peuvent manifester le même (être déclarées identiques dans les limites du pouvoir de résolution), à la condition d'occuper des deixis différentes (ici, ou là, à ce moment ou cet autre). C'est de cette façon que l'on peut saisir que des individuations spécifiques des trois aspects contractuels de la réalité, et leurs innombrables compositions possibles, peuvent constituer le même être depuis des manifestations composant plusieurs plans du réel. L'ainsi individué peut alors résulter d'une organisation depuis des substrats physiques (activités propriatives), psychiques (activités qualificatives), et spirituels (activités vertualisatrices) supposés coexister en un unique référentiel spatio-temporel d'individuation.

Cette disposition entraîne que des agents spécifiques des trois domaines contractuels de la réalisation progressive du monde puissent manifester des caractères contradictoires à leur environnement, dès lors que ces événements ressortent en tant que maintenance, ou comme performance. Dans ce cas, l'antithétie attributive au caractère manifesté existe bien dans la même individuation, mais elle est alors seulement virtuelle en référence au moment du manifesté. L'affirmation et la négation dont on parle concernent évidemment, en référence

au livre α d'Aristote, la distinction de «ce qui ne peut se trouver simultanément dans un même réceptacle». En sorte que si un caractère se manifeste en des aspects opposés relativement à des moments différents du même lieu, ou en des endroits différents relativement au même instant, c'est à montrer des aspects du même. D'où il advient que **contradictions** et **contractualités**, **oppositions** et **complémentarités**, sont des rapports opérant entre des aspects différenciateurs manifestés dans la pluralité d'être, d'avoir et de faire. Ils sont spécifiques de la distribution attributive dans les participants individués et ne subsistent qu'en référence aux cas particuliers des temporisations et des localisations de l'instance performative.

Pourquoi ces discriminants opérés sur ce qu'on emploie communément de façon synonyme? Parce que sans eux, impossible de faire ressortir certaines significations, dont une de taille que voici. L'esprit s'oppose à la matière, oui, mais comme le principe mâle s'oppose au principe femelle, ou le pôle négatif d'une dynamo à son pôle positif. Donc, tel que **si l'un des termes n'était pas, le contrat généré dans la relation serait irréalisable**. Sont aussi inséparables, par exemple, les caractères beau et laid, bien et mal, le grand et le petit, le chaud et le froid, la droite et la gauche. La condition pour qu'il y ait manifestation durant l'instance performative du monde reste tenue aux appréciations contradictives et contractuelles par lesquelles on estime ce qui arrive au travers des manifestations d'espèce relative, limitée et variable. À cela, **il y a incompatibilité, non pas de tenir simultanément les deux termes d'une contradiction antithétique dans l'enfermement de la même individuation, mais seulement incompatibilité de les trouver manifestés en référence à la même deixis. D'où l'impossibilité de ne tenir pour réel que l'un des termes seulement du relationnel: un aspect étant virtuel quand l'autre est manifesté à faire être et avoir.**

Contradictions et contractualités, en rapport aux oppositions et complémentarités, sont des genres qui distinguent assez le contenu déixique de son existat. La confusion usuelle dans le propos vient certainement de ce qu'on surajoute le concept d'existence au fait d'être et d'avoir phénoménologique. **Ces antagonismes manifestant les états être et d'avoir d'une existence sous-jacente ont au moins le rôle de nous permettre de distinguer ce qui arrive par, de ce qui arrive pour.** C'est en ce sens que la particularité abaléitique d'être et d'avoir, pour cause de relation en des caractères contradictoires, sont surdéterminables par leurs contractualités à l'aséité existentielle. Il apparaît évident qu'une chose de l'encours performantiel ne possède pas telle propriété, mais la manifeste contradictoirement à son environnement (de cause à effet), pour des raisons contractuelles (cause avec effet attendu). L'être ne peut aucunement être bon, beau et vrai, en soi, hors référentiels appropriés de relation; en sorte que toute attribution est distributive depuis des **apparences** manifestées, sans que cette disposition soit incompatible avec la déclaration d'être, ou de n'être pas, existentiellement en soi cela de manifestable.

L'implication universalisée de la gestion des caractères singuliers dans l'ensemblement du séqué est à cette condition poursuivable en direction de l'uni. Or l'uni, pour être soumis au processus d'intégration hors progression, n'en est pas moins subséquent du processus d'organisation, comme le principe d'organisation est à tenir son moyen d'un antécédent différenciateur avec l'individuation métamorphique. Rappelons que le principe d'hystérésis rend compte du rapport entre ce qui ressort d'une instance progressive et ce qui existe hors progression. L'insécabilité finale de l'Univers investissant l'expérience de l'existence en tant que plénitude indépassable fondée sur le polymorphisme cosmique instauré comme moyen réalisateur, surdétermine alors à terme les manifestations différentielles, élémentarisées dans les individuations

performatives en toutes les strates ordonnées au processus d'organisation.

Même en d'insondables confins astronomiques, l'existence de la lumière physique ne se manifeste pas avant de rencontrer un objet matériel. C'est à saisir que ce qui existe avant ce moment la manifestant est quelque chose de différent supposé tenir tout à la fois de la lumière et de l'ombre. Considérons maintenant ce caractère de luminescence depuis des mythologies religieuses par lesquelles on discrimine les anges de lumière, des anges de l'ombre. On y assure que le bien, le vrai et le beau sont de la nature de Dieu, quand les opposés sont de la nature du Diable. Mais à ce niveau des orbes de la conscience, on ne prend pas conscience que quelque chose d'unicitaire existe qui surdétermine de telles oppositions tenant au seul continuum des manifestations. Quelque chose d'**existant** en soi qui tient indistinctement, ou de manière insécable, la lumière et l'ombre spirituelle, mais qui, pour être spirituellement manifestable, s'actualise de façon séparée en ombre portée et en lumière projetée sur l'esprit depuis un rapport semblable à faire que la lumière physique n'est que dans la rencontre du matérialisé. Choses matérielles réagissantes entre elles, êtres agissants entre eux et esprits proagissants, manifestent respectivement en cela des propriétés opposées, des qualités antithétiques et des vertus contradictoires, témoignant, par le moyen de dichotomies, d'un plan d'existence unicitaire, au niveau duquel envers et revers du même n'ont pas de réalité, **étant contenu seul, sans besoin de conteneur**.

3.17 Le concept de l'interrelation entre contradictions et contractualités

En dernière analyse, ce qu'on distingue ici représente des aspects heuristiques nécessaires à la généralisation des moyens d'expansion de la réalité, quand son progrès intensif se fonde sur le principe de relation entre le distingué, l'individu et le personnalisé. Autrement dit, par le moyen des

contradictions caractérisatrices de l'individuation d'être et de l'élémentarisation des choses, la génération de choses et d'êtres passent par l'édification de rapports contradictoires à l'environnement opérés depuis des oppositions, alors que le progrès intensif du monde se fonde sur les événements contractuels d'organisation, coordonnant le précédemment hétérogénéisé. En effet, **ce qui est individué perdure dans son tout depuis les événements de la totalité de ses parties substratives le caractérisant en contradiction à l'altérité, mais advient de ses propres relations contractuelles instaurées en raison de ce qui surdétermine son individuation.**

La chose peut apparaître subtile à saisir. À la mieux comprendre, considérons que l'encours des transformations métamorphiques performatives du monde ne débouche pas sur un statut de compétence du seul fait de l'épuisement des potentialités des choses et des êtres. Pour que s'instaure ce statut de compétence dans le principe de fonction des parties au tout organisé, il faut encore la contracter cette dernière selon des raisons et en vue d'un dessein qui n'appartiennent pas aux parties contractuelles entre elles. Autrement dit, il faut que la condition participative soit externe aux participants, en sorte que la raison même de l'Univers ne peut être trouvée dans son fait, les seuls caractères acquis étant en eux-mêmes insuffisants à rendre compte de l'expression d'une puissance par un certain pouvoir d'agir. Entendons que la capacité contractée des rapports extensifs entrepris à l'exocosme (prédicat de puissance) et la faculté tenue aux contractualités d'une progression intensive à l'endocosme (prédicat de pouvoir), font que :

la compétence de l'individué ressort d'implications contractées à son altérité, quand ce sont **des raisons qui ne lui appartiennent pas en propre** qui promeuvent sa détermination. Et en vertu de ce que l'extension de la partie reste même en nature, l'Univers lui-même tient sa raison dans le face-à-face de ce qui existe en soi.

Ceci dit, une discrimination plus fine de ce qu'on catégorise devrait permettre de classer ces deux formes — la progression extensive (diversificatrice) et la progression intensive (associative)— relativement aux trois domaines distingués dans la réalisation de la réalité; à savoir, les contradictions et les contractualités spécifiques des domaines propriatifs, qualificatifs et vertuels manifestant les choses, les significations et les valeurs, dans les associations entre corps, mentalités et esprits.

Considérons les contradictions et les contractualités advenant des symétries à caractère topologique que représentent {intérieur / extérieur}, {haut / bas}, {droite / gauche}, ou qualitativement oppositifs avec les couleurs complémentaires {jaune / bleu}, {rouge / vert}. Toutes trouvent, ainsi que les grandeurs négatives et positives, leurs applications en un référentiel spatio-temporel d'actualisation ici, ou ailleurs, maintenant, ou en d'autres temps. Ces catégories se distinguent donc de celles qui, tout en étant d'un même genre oppositif, ressortent du seul rapport de progression, telles que sont les attributions distribuées en référence aux effets attendus depuis le principe de perfectionnement. Par exemple, sur l'axe paradigmatique posant le prédicat d'esthéticité, on affecte un sens positif à ce qui est prédicable comme étant beau, tandis que la laideur n'est que l'ombre nécessaire à l'avènement de la beauté. Mais le beau, qui est attendu, ne peut advenir que d'un antécédent qui soit à le différencier comme étant moins beau, en sorte que l'on conçoive le rapport, non plus manifesté de manière simultanée dans l'espace, mais en référence à la seule flèche du temps. C'est de la même façon que l'état de vraisemblance ou de fausseté relative est aussi contractuel d'un état véridictif attendu le long de la flèche du temps, même si l'opération devient possible en transposant dans une unique actualisation des représentations intellectives deux éléments abstraits du cours des progressions.

C'est par là qu'on peut apercevoir qu'avec le concept endocosmique d'intensivité réalisatrice nous impliquons une dynamique des luttes dans le temps, comme résistance au changement vertuel d'être (le bon et le mauvais), quand avec le concept exocosmique de réalisation expansive, on met en jeu une dynamique des forces d'inertie dans l'espace, comme changement appropriatif, et qu'avec le concept mésocosmique de réalisation médiane associant temps et espace, c'est une dynamique des changements qualitatifs qu'on met en jeu (faire que cela devienne bleu ou jaune).

Le jeu des tensions spécifiques est sanctionné par la distribution des potentialités à l'élémentarisé en espace, autant qu'à l'individué le long de la flèche du temps. Dans la responsabilité des variations d'état, il importe donc de distinguer **les luttes spirituelles agissant depuis des relations de réciprocité sur l'axe des temporisations**, des forces physiques qui concernent **des rapports distributifs dans l'espace**, et des efforts psychiques médians concernant **la spatio-temporalité associant qualitativement l'état du spatialement distribué à des raisons de varier dans le temps**.

Pour exemple, les variations d'état qu'on traduit entre agressivité et dilection, cupidité et générosité, vanité et humilité, futilité et dévouement, etc., constituent des distributions antagonistes sur l'axe temporel des raisons d'être. En effet, un comparatif effectué sur une distribution spatialisée de ces caractères ne peut renseigner que sur la différence performative ressortant de la mesure relative entre les actants d'une même actualisation, étant soumis à des inerties dans le temps, exactement comme les corps le sont dans l'espace. Notons que, depuis le principe de proaction, des valeurs aspectées en vue d'effets attendus au futur ressortent de la reconnaissance autorisant de comparer deux épisodes successifs d'un même agent spirituel, autant qu'apercevoir depuis une vue panoramique dans le temps, l'association entre plusieurs, pourtant disjoints, ou éloignés les uns des autres dans le temps.

Nous apercevons par là que les variations propriatives d'avoir ont des effets distributifs actualisés dans l'espace, quand les variations vertuelles d'être représentent des effets distributifs dans le temps. En référence à cette disposition, les possibilités de varier relativement aux acquisitions à l'exocosme visent la permanence d'avoir, quand les possibilités de varier à l'endocosme visent la permanence d'être. Cette remarque apparaît capitale pour relier les progressions propriatives aux progressions vertuelles sur le site d'un espace-temps, depuis des instances tenant aux activités qualificatives: elles coordonnent fonctionnellement la progression dans le temps des vertus d'être (intensivités à endocosme), aux progressions propriatives dans l'espace (extensivités à l'exocosme).

Par hypothèse, ce dispositif peut être confronté au relationnel que voici: la prédication quidditative d'un corps (ce qui fait qu'il est cette chose en particulier et aucune autre) est concernée par un certain nombre d'aspects propriatifs, modifiés par accident, relativement aux activités environnementales. La quiddité du vivant concerne ces aspects propriatifs, modulés des aspects qualitatifs, tel que cette qualitativité évolue en raison d'un environnement proprioqualitatif ajoutant l'action au processus exclusivement réactif, en tant que rétroactivité. Tandis que la personne module encore les aspects réactifs ainsi qu'actifs des règnes inanimés et animés par le moyen de proactions décidatrices des conditions au futur. Cela s'entrepren depuis l'expérience valorielle à l'esprit, dans le procès personnel confrontant le libre arbitre intérieur à des déterminations contractuelles au tout; c'est-à-dire que ces déterminations sont, au travers d'actualisations, bien déterminatrices de conditions futures, mais tel que ces déterminations ne sont pas induites depuis des conditionnements acquis de l'extérieur, l'étant de dispositions intérieures, et comme expression personnalisée intégrant extensivités et intensivités.

La question épistémologique suscitée par ces nouveaux concepts est de décider si quelque chose du monde peut avoir une réalité performative (posséder une fonction à son

altérité, en plus d'une hétérogénéité identitaire à son environnement), sans au moins une raison d'avenir en vue des finalités compétentes de l'Univers (rôle traditionnel de l'onction), surdéterminant les vertus, qualités et propriétés qui sont héritées, transmises, ou conquises.

Si l'on évoque que tout ce qui se trouve séparé en chacun des plans contractuels de la réalisation de l'Univers n'épuise pas les potentialités de perfectionnement, force nous est faite de répondre par la négative. Durant le temps de l'instance performative du monde, une proportion des événements arrive par accident et leur reconduction reste prévisible dans le seul cadre des lois probabilistes du hasard. Mais ce qui arrive ainsi d'imprévisible, sauf probabilisation, n'est que le revers du côté face représentant **l'effet attendu** en vue d'une finalité. Ce côté pile qu'on introduit comme fonction cosmique contrebalançant l'effet attendu à réaliser la prédestination archétypale stigmatisant le voulu dans la compréhension holiste du processus, fait toute la différence d'avec le hasard **sans effet attendu** du réductionnisme matérialiste.²⁶

Le scientifique tient sa foi dans les seules apparences manifestées. C'est pour cause de s'adonner au réductionnisme en refusant par doctrine le critère de tangibilité aux divers plans contractuels du réel autres que phénoménologiquement physiques. Se satisfaisant d'appliquer le préjugé physicaliste disant que si un événement se répète consécutivement un grand nombre de fois dans des conditions comparables de testabilité, il n'y a conséquemment aucune raison pour que cela ne se reproduise pas indéfiniment, c'est pour lui d'une complexité inutile que de considérer que les événements reconduits tiennent au processus de la maintenance du tissu de l'Univers, quand sa progression dans l'encours performa-

26. Que le concept d'indéterminisme fasse référence aux agitations réactives d'un milieu matériel, ou à des événements dans le libre-arbitre personnel depuis des actions, le hasard est de même sorte : on peut prédire statistiquement les réactions d'un nuage d'objets, comme les actions d'une foule d'individus, mais sans jamais savoir vraiment ce qu'il en est d'un objet, ou d'une personne en particulier.

teur implique une causalité avec effet attendu. Ce qui peut conforter notre position non réductrice est que même le néobéhaviorisme ne pourra jamais venir à bout des implications de l'acte humain depuis les seules réactions conditionnées. Par ailleurs, sans la disposition d'une complexité contractuelle de réalisation, il faudrait tenir que les évolutions de l'Univers relèvent de mythes, et revenir à la croyance, contre toute preuve d'expérience, que l'entropie n'a qu'un seul sens.

À défaut de preuve infirmant l'objectivité du principe de progression de la réalité de l'Univers, nous postulons que :

- si rien de l'Univers est strictement isolable, alors chaque séquence d'événements abstraite de l'événement univers, aussi petite qu'elle soit, ne s'est jamais produite et ne se reproduira jamais plus dans le même contexte, et pour conséquence, les conditions de chacune ne sont pas exactement identiques à toute autre;²⁷
- si des effets relèvent du hasard, alors d'autres, qui sont également causés, sont complémentaires attendus.

Le physicien invoque des analogues aux fins d'identifier les propriétés de la nature. En pratique il obtient ce résultat par le moyen de règles établissant des égalités algébriques appliquées aux mesures quantifiant forces, énergies et travaux, afin d'interpréter ses protocoles d'expérience. Procédure reconnue pour valide par ses résultats. Là où il y a surgénéralisation probatoire, c'est d'exclure du présupposé la possibilité que des événements qualificateurs interfèrent avec la simple reconduction de cause à effet. Car en agissant ainsi, non seulement on a pour opinion le statut fixé du monde (exactement comme jadis on concevait le ciel immuable, ou invariable la nature humaine) mais de plus, **le paradoxe d'une telle limite intellectuelle est à rendre compte des progressions**

27. Si deux particules de même nom sont reconnues pour être identiques entre elles, nous pouvons supposer que c'est en raison d'un manque de discriminants. Disposition semblable à ce qui fait que les visiteurs d'un zoo pourront ne trouver aucune différence entre deux singes, quand pour leur gardien qui les "connaît" mieux, cette différence ne fait aucun doute.

du monde en légiférant des lois basées sur la seule reconduction des événements; ce qui manque évidemment de cohérence sémiotique.

Paradoxe d'autant plus incroyable sur le plan de la cohésion épistémologique que, faisant cela, on considère les évolutions du monde fixées de cause à effet, quand sa connaissance, elle, reste soumise à progression en tant qu'effet attendu sur le savoir. Statuant que rien n'est phénoménologiquement séparable, on fait alors pour raison doctrinale comme si le connaissant se tenait hors le continuum de ce qui participe de sa connaissance en déléguant le critère de vérité à la preuve d'expérience, tout en déclarant dans les prémisses que l'observateur n'est pas isolable de l'observé. Cela vient, me semble-t-il en référence à l'exemple du chiffre "2" qu'on évoqua dans le précédent *Cahier* pour montrer que la raison de la chose continuera d'échapper à qui focalise dans son seul pathos l'intelligence du monde; donc sur la seule manifestation, sans tenir pour réelle aussi la réalité complémentaire du manifesté. Mais cette disposition est encore insuffisante à soutenir la possibilité de dépasser l'opposition antithétique par l'unité du sens dans l'existence à surdéterminer les manifestations d'être, d'avoir et de faire.²⁸

Relativement aux interfaces actives entre propriétés, qualifications et valeurs, ce qui se dit des faits et du sens se dit aussi des vertus. Bien évidemment la condition de choix est aussi affaire d'alternative dans la sphère des décisions de la personne, même si, à se mouvoir vers l'endocosme, la personne sait, avec Nicolas de CUES, que le divin est incommensurablement plus que la coïncidence de tous les contraires. On ne saurait tenir cette disposition sans évoquer la *Bhagavad-Gita*

28. Le Starets SILOUANE (1866-1938), qui fut moine orthodoxe du Mont-Athos (voir sa vie rapportée par Archimandrite SOPHRONY, 1973, éditions Présence), disait à ce propos que la contemplation n'est pas dans l'impassivité d'âme de celui qui échappe à l'expérience du monde, mais bien que la contemplation est à surmonter la passion susceptible de **résulter** des frictions du monde à soi (en tant que cette impassivité est seulement un moyen d'éviter des inclinations).

occupée d'une connaissance libératrice par le détachement, ou encore la démarche légendaire de LAO TSEU qui sut invoquer, pour surdéterminer l'alternative des choix une “voie du milieu” en vue d'une implication progressive de soi dans le Tao. La voie du milieu est en Chine, avec la connaissance libératrice en Inde, ainsi que le Zen au Japon, à cerner le principe d'économie dans les progressions humaines commençant au-dessus des conditionnements (le mental séquestré et cadenassé en des états intermédiaires de ceci relativement à cela). C'est à éviter de s'investir au travers de relations contradictoires depuis des inclinations passionnelles qu'on apprend à ne pas se laisser porter exclusivement dans le mode réactif du pâtir, et qu'on découvre l'émergence au mode actif de soi.²⁹

Les choix de conduite consistant à agir en vue des fins, tout en restant circonstancielle libre de ne pas réagir entre le pendu et le pendeur, les honnêtes et les malhonnêtes gens, est tout l'art des sages qui dépendent à établir l'émancipation de l'humanité depuis des rapports contractuels aux finalités du monde, plutôt que se coltiner aux contradictions des faiseurs de vagues se suffisant des seuls moyens. En sorte que, rien ne les retenant —aucune “gravité locale” ne les satellisant autour des juges et justiciers occupés de la nature du voleur qui peut être pendu, et de celle du pendeur qui peut être le volé— ils puissent plus librement dépenser à progresser plus avant.

29. Comprendre ce principe d'économie des activités personnalisées est à saisir que ces techniques des sages de tous les temps ne font pas référence au “**non-agir**”, ainsi qu'on en trouve si souvent la fausse interprétation, mais au “**non-réagir**”. Le mode du non-réagir n'étant aucunement une invite à l'**inaction** pour peu qu'on distingue entre **action** et **réaction**. Dans son expression moderne, en quoi se différencie l'agir du réagir? Essentiellement comme choix personnel de ne pas opposer les libres mouvements de soi à ceux des autres que soi. Mais, pragmatiquement, pourquoi ce respect de l'autre à ne pas intervenir dans les mouvements anarchiques interpersonnels? Ce sont précisément les lois de l'économie qui nous en montrent la raison: dans le respect du libre-arbitre de la personne, c'est pour ne pas dépenser inutilement en élevant le “niveau entropique” du milieu social depuis des mouvements contraires qui, durant l'instance performative de l'humanité, témoignent de nos humaines **agitations**.

Mais cela peut être dit à tenir qu'agir et réagir sont deux genres de l'action. Puisque ces genres procèdent à égalité de l'action, ils n'ont pas en soi de différence de valeur actorielle, l'actorialité discriminant le mouvement personnalisé de l'être personnel. Bien sûr, prôner l'ouverture d'esprit qui est à donner droit de cité au progrès endocosmique d'**être** n'implique nullement l'incitation au désengagement à l'égard des événements visant des expansions d'**avoir** à l'exocosme. Cependant que nous pouvons discerner, sous la substance de ce qui constitue l'union des opposés, le tissu même de la technique ayant en vue la diversification des vertus d'être à son altérité, par rapport aux raisons d'être à l'endocosme. Depuis la nuit des temps, il est remarquable que des préceptes de sagesse nous invitent toujours à ne pas nous perdre dans l'expression des moyens. Aujourd'hui comme hier, chacun est à élaborer son expérience personnelle dans l'art des conduites émancipatrices du carcan psychologique nous enfermant dans les **contradictions locales manifestées sans contractualité au tout**.

Dans le sens qu'un courant électrique ne peut se manifester sans polarisation négative et positive, de même la manifestation du juste comporte une inévitable relation à l'injuste, et réciproquement. En soi, le principe de justice est la justice, certes, mais le "juste" qui se manifeste sera jugé circonstanciellement juste ou l'injuste, en tant que sa relation manifestée est perçue **relativement à un environnement immédiat dès lors qu'il est détaché du contexte au tout**.

En posant ces conditions il apparaît important de rappeler encore, tant le manque de possibilité lexicale ne rend pas évidente cette distinction, que l'injuste qui s'oppose au juste, n'est pas le mode privatif du prédicament visé, et que l'opposition entre le juste et l'injuste ne représente pas l'accomplissement d'une plénitude ambothétique dans l'attribution. Pour mieux saisir cette insuffisance lexicale, il suffit de rappeler ce

mot de Maître ECKHART: “Comment, en effet, le non-juste verrait-il ou connaîtrait-il la justice?”³⁰ Le non-juste est bien évidemment à considérer ici, pour la bonne signification du dit, dans un sens privatif et non pas oppositif.

N'est-il pas remarquable que dans l'histoire des idées, le visible (la chose réalisée), renvoie à l'invisible (son modèle archétypal), bien que l'insuffisance du langage n'en permet la communication qu'à demi-mot. Ainsi furent arrêtées les sibylles dans leur don de prédire. Ainsi le concept encore si malencontreusement interprété de nos jours d'une lumière du regard, distincte de la lumière physique arrivant jusqu'à l'œil, et qui alimenta un thème hellénique. C'est à percevoir le regard en prolongement du vu, qu'on implique la proximité de l'intention d'une façon telle que l'intention aboutit sur **des occasions de conversion du regard**. Le non vu sera toujours tributaire de l'angle du regardé. La cécité du matérialiste n'est pas à chercher ailleurs! Le manque de clairvoyance du religieux pour cause de déléguer son libre-arbitre à une autorité extérieure, aussi. **Tant il est vrai que c'est le regard qui limite la signification du vu en projetant sa propre lumière à rendre lisible seulement les choses du monde qui sont en rapport aux convictions qu'on a de pouvoir agir depuis des déterminations intérieures ne devant rien aux perceptions du manifesté.**

30. Œuvre latine de Maître ECKHART, *Commentaire sur le Prologue de Jean*, 1,15,169, édition Cerf.

Unité holistique à inclure la phénoménologie des parties

3.18 La condition métaxique de l'Univers tenant à l'instance performative de réalisation

S'il fallait juger du monde en se limitant aux observations et aux expérimentations, donc à refuser d'appuyer le raisonnement sur l'imaginaire et l'intuition, nous resterions dans l'incapacité de dépasser la conceptualisation du senti. Le constat des états actualisés de la complexification du monde est une condition nécessaire mais non suffisante à son intelligence. Outre sa perception et l'information en résultant, il faut encore en concevoir le sens dans la médiation des raisons. Avant d'aborder le propos des transformations du monde, il est avantageux de situer le cadre que nous lui donnons avec la présente contribution. Nous y tenons que l'extraordinaire complexité physico-chimique sous-jacente à l'organisation psychosomatique du vivant apparaît le résultat d'un agencement voulu, donc en vue d'un effet attendu, tant l'alternative d'une constitution due au hasard devient chaque jour plus utopique. Le scénario des arrangements progressifs, continûment orientés sans régression, dans la succession des espèces vivantes, est même totalement étranger à ce qui pourrait résulter d'une succession livrée au hasard des circonstances. Alors comment rendre compte rationnellement de l'alternance entre croissances et dégénérescences, génération et corruption.

Les grecs formèrent le terme *metaxu* pour renvoyer au concept d'intervalle transitoire, d'où est qu'on applique en cosmogonie la métaxie à l'ensemble des phases métamorphiques transitoires entre l'origine du monde et sa finalisation. Par rapport aux extrémités réputées invariatives, cette interface contient donc l'ensemblement des *metaxutons*: **ce qui ne peut pas ne pas changer**, comme intermédiaire à exprimer le mixte des caractères extrêmes.

Les néoplatoniciens commencèrent de concevoir ces intervalles transitoires à former le concept des strates hiérarchisées qui sont à progressivement réaliser le monde. Elles sont multiformes. Par exemple, apprendre est une métaxie entre ignorance et savoir. Comme telle, elle participe des extrêmes en tant que mixte à n'être déjà plus ignorance et pas encore savoir, et aussi de moyens avec les intervalles transitoires. Mais le plus important à sérier la phénoménologie du monde depuis ce concept est qu'il implique le principe de cause avec effet attendu, depuis l'axiome disant que quelles que soient les durées et l'importance des avatars intermédiaires, le potentialisé ne peut que s'accomplir à terme. Axiome reposant sur le constat que ce qui reste soumis à accident pour être intermédiaire, fait que, par exemple, l'enfant qui grandit, puisqu'il grandit, ne peut que devenir adulte, tout comme une graine qui contient la potentialité de telle plante, ne peut que devenir cette plante-là.

Que doit contenir le monde à son origine pour répondre à cette disposition? Quelque substance primaire sans qualité propre, mais susceptible de recevoir l'empreinte des patterns et archétypes à la faire être et avoir, que différents métaphysiciens, depuis l'antiquité, aperçurent à l'origine du monde comme un mixte [être-non-être], que l'actuelle instance performative sépare entre le non-être, attiré par la nihilité de l'Infini, et ce qui est à être, venant à l'existence pour cause d'un Absolu existentiel. Entre les deux, donc, toute proportion dans les relativités d'être et de n'être pas, posées en des relations du même au non-même (l'autre).

La finalité des formations du monde se situe à l'opposé de l'origine qui est de cela sans forme, sans propriété, sans qualité, sans vertu, et même sans quantité, puisque pour quantifier il faut mesurer et que la chose est une impossibilité vis-à-vis d'un contenu privé à l'infini de la moindre hétérogénéité. Ce contenu originel ne peut pas être néantaire en raison de ce que l'omnipotentialité existentielle, qui est la complémentaire ensembliste à ne pas pouvoir ne pas être et avoir de l'ensemblement du limité en pouvoir d'être et d'avoir, ne laisse aucune place au néant, sinon comme artifice à introduire la notion de rien, comme le fut le zéro vis-à-vis des quantités limitées dans un rapport à l'infini. Dans le mixte être-non-être, la détermination à être est union aux existés, les existés (de l'existence *in extenso*) dont les êtres sont les épiphanies dans un rapport apparentable à ce que sont les choses acquises aux êtres. C'est là le flux de l'expérience de l'existence vers l'être, opposé au reflux des êtres vers le non existant, en tant que tout apparaît consommé à mi chemin du parcours entre [expérience \cup existence] et [existence \cap expérience]. Le préalable des archétypes \rightarrow intermédiaire des inter-mondes \rightarrow la finalité des finalitaires, débouchant sur l'unité pléromatique à surdéterminer ultérieurement l'unité du multiple.

C'est dans ce contexte cosmogonique que le concept de métaxie regarde donc le cosmos, en associant les principes de génération, de corruption, et de transformation métamorphique dans le sens des progressions, en interface active entre des extrêmes dont les surnatures existentielles, complémentairement invariatives, répondent à une séparation primordiale s'effectuant intemporellement entre les statuts d'existence non existante dans l'Infini et d'existence existante dans l'Absolu. À l'encontre d'une représentation physicaliste du monde, relier croyances et savoirs en une seule unité épistémologique entraîne de concevoir que les transformations métamorphiques de l'Univers n'arrivent pas depuis le néant, mais ont pour cadre l'entendement d'une représentation

symbolique à discriminer entre être et exister, progressant difficilement depuis l'antiquité avec l'ontologie en métaphysique.

Pour mieux saisir le concept de métaxie, le prédicat de corruption est à discriminer de celui d'altération dans le fait que si les deux sortes concourent au dépérissement naturel depuis un état du devenu, on entend que la première marque l'irréversible, ce qui n'est pas le cas de la seconde. Plus précisément, l'altération désigne généralement une cause externe à l'encontre de la maintenance de ce que l'on considère, quand la corruption implique une cause épigénétiquement interne entraînant une phase involutive du processus de progression tenant à des changements orientés. **De toute évidence et d'une manière générale, la corruption se pose moins comme opposition aux progressions du généré, que son moyen, relativement au réemploi des matériaux substratifs nécessaires aux métamorphies intermédiaires.**

La suite des variations arrivant dans les états métaboliques alternant entre des symphyses et des dégradations est à comprendre qu'on ne saurait fonder la respiration sur un seul des aspects complémentaires à en rendre compte: elle est ici comme l'alternance inspiratoire et expiratoire de la respiration du métabolisme des choses qui deviennent depuis des changements progressifs. Naître et périr, croître et décroître, sont des phases indissociables de la "métabolisation" subtractive de toute individuation passant par un devenir propre et dans une acquisition à la caractériser. L'élémentarisé nous apparaît dans son identité issue de principes, quand sa cause est à répondre à des raisons. Sont en cela homéomères des parties reposant sur un même substrat (que l'analyse ne distingue pas) mais dont les symphyses respectives différencient (ce sont les connexions organiques résultant de la formation contractuelle à son altérité, via le vécu environnemental).

Dans le vocabulaire de la métaphysique grecque, c'est à organiser sur le terrain du monadé mental, chaque *monimon* (ces éléments stables et solitaires) qui, en référence à la totalité ne le sont pas au tout depuis des valeurs conversives de quelque *épistreptikon* en vue des propriétés processives du *proodikon*).³¹ Le mentalement aperçu rejoint par cela la symphyse intellectuelle venant susciter des devenir particuliers en ce que, sans altérité, pas le distingué de plusieurs autres, et sans le même dans l'autre, pas d'union possible, donc pas d'unité finale. C'est à saisir une vaste amplitude des choses qui, arrivant par l'Univers, sont à se rejoindre progressivement dans l'expérience de l'Unifié, mais en tant que le distingué dans les multiples individuations ne se peut que par dissimilitude depuis la dissémination de l'Un. La nuit et le jour, qui sont ainsi à se nourrir simultanément dans l'Ouranos, constituent ce second ordre des intelligibles de l'intellection (*Cf. Cratyle*). Depuis cette disposition, nous avons le moyen de consocialiser le statut d'expérience tenant à l'Être suprême —l'Unifié—, depuis sa propre nature médiatrice entre l'Un, Être absolu, et la quasi inépuisable multiplicité des uns et des d'autres: les êtres relatifs entre eux par relation (*Cf. Parménide*). La totalité des pluralisations monadiques d'être et d'avoir singulièrement restant par là sous-jacente à la raison d'une symphyse dans le tout de l'Unifié, pour cause de l'Un.

Considérant l'horizon de la succession des états particuliers, aux temporalisations d'être et d'avoir, on en aperçoit le principe comme différence de nature à montrer la simultanéité du lieu en lequel la génération du divisible est poussée jusqu'à l'extrême, puis l'unifié, jusqu'à symphyse indépassable. Ce n'est qu'entre les deux que la progression métamorphique des mondes est faisable comme suite de concrétions du

31. Tant est que la cause de conversion (*επιστεπτικός*) du cheminant venant à ouvrir la voie (*προοδένω*) est à conduire l'individuation comme fait d'être unité (*πεπερασμένον*) en posant l'illimitation du multiple (*απειρον*) en interface à l'infinitude existentielle de l'Un.

nouvellement né, mais d'une façon inséparable du principe de corruption, ce retour aux élémentarités substratives à permettre la continuation du processus. Ainsi les successions métamorphiques peuvent apparaître au penseur comme les occasions choisies à être les meilleures, les plus vraies et les plus belles, par manence du même révélé en différence à ce qui est autre.

Entre l'insécabilité de l'absolument Un et celle, contraire, de l'absolue division dans l'Infinité inconditionnée, se situe l'indéfinie expansion des pluralités dans l'individué, en laquelle individuation se retrouve associée l'unité d'être par essence, et la composition substrative par strates jusqu'à l'infime depuis des substances à former l'avoir, autant que le mouvement inverse passant d'organisation en organisation complexifiant le cheminement vers l'Uni. L'Être suprême se conçoit de cela comme l'union concrète des êtres de l'expérience symphysaire d'avoir, ce mixte (*hénôma*) arrivant de l'absoluité de l'Un sur la succession complexificatrice des caractérisations, auquel est sous-jacente l'indéfinie expansion des singularisations du même à l'autre, pour cause d'existence de l'Infini, complémentairement à jamais sans attribution, et non composable par nature primordiale.

L'Un, qui est par lui-même unicitaire et absolu ne varie, ni n'évolue, implique contractuellement ce que fait à l'encontre le tout subabsolu³² de l'Unifié, bien que ce soit sans changer en lui-même, depuis la finalisation de la totalité des uns et des autres. Au parcours relationnel tient la faculté de relativité intermédiaire. L'Être suprême trouve ainsi son identité expérientielle de ce que la nature du limité épuise la potentialité de progression dans les êtres conséquents. Mais cela se peut parce que, la nature du limité étant intemporellement postérieure à l'illimitant dans l'infinitude du non-être de

32. Ce que je nomme subabsolu n'est pas à définir un abaissement de l'absolu, ou son atténuation, pas plus qu'une élévation du relatif, mais le mixte en interface pour cause de l'absolu et du relatif. Donc à n'être ni l'un, ni l'autre, tout en participant des deux natures.

l'Infinité inconditionnée, cet l'illimitant qui entraîne l'indéfinitude d'une relativité du même à l'autre.

Il paraît important de saisir que les oppositions entre choses d'ici-bas (du dehors) demeurent ainsi que des complémentations dans l'unifié en haut (du dedans). Pour DAMASCIUS,³³ l'union qui conjecture la nature des êtres est de cela tout à la fois d'être un (par le principe d'individualisation insécable de l'individu) et non-un (depuis la pluralité substrative du distingué dans l'individu). Contradistinction s'assortissant depuis Leibniz du concept pythagoricien de monade, lequel est issu de la distinction individuée à la totalité du plural et sa symphyse remontant jusqu'à l'unité, à l'image de ce duquel procède le distingué, c'est-à-dire entre l'infiniment divisé et l'Un, l'Un dont l'unicité reste absolue pour cause de se trouver fondée sur une essence absolument non composée —donc ne dépendant pas de la surnature de l'uni, comme résultat temporel / intemporel des unions du distingué dans l'individu. L'Unifié, en tant qu'issu temporellement de l'indéfinité du multiple (donc, dont l'illimitation est l'effet) soumis à l'épuisement des diversités relationnelles pour cause de l'absolue unicité de l'Un, pose l'Infini comme conteneur de l'illimitation des pluralisations d'être et d'avoir, dont la finitude est indéfiniment une nature propre. Seule une préparation à la distinction relative dans la multiplicité monadique, close sur elle-même dans sa relativité à l'altérité, jointe à la symphyse vers l'Unifié, est à relier en acte comme un substitut de l'unicité de l'indivisible dans le tout (le tout indivisible arrivant par-delà le coagrégal du totalement distingué).

Le principe de transformation métamorphique suppose englober l'ensemble de ce qui varie depuis des états en interface à des statuts distingués en des positions extrêmes (dont les surnaturalités sont invariantes et complémentaires). Autant de points de non équilibre, donc, qui participent de

33. DAMASCIUS, page 32 du *Traité des premiers principes*, tome II, Les Belles lettres, 1989.

réalisations intermédiaires, en proportion indéfiniment variable des contraires extrêmes.

3.19 Approche du concept de métaxie

Ce cadre posé, nous allons chercher sous le sens de métaxie³⁴ le fondement des transformations métamorphiques intermédiaires qui nécessitent un continuum en lequel le temps est succession d'instances, et l'espace, localisation séparatrice d'une multitude d'individuations interrelatives. Aucune transformation orientée n'apparaît possible, au sens effectif du terme, sans l'agencement de substrats remettant en cause le dernier état d'incomplétude du précédemment réalisé.

Ce qui peut être dit de la réalisation matérielle du monde, au sens d'un remaniement en substance depuis des substrats matériels, peut l'être à rendre compte de l'évolution biologique depuis une succession de progressions psychosomatiques, comme en ce qui est de l'ascension spirituelle depuis les transformations en esprit, compte tenu de substrats spécifiques. Cette successivité impliquant les principes de génération et de corruption est à entendre l'exclamation d'HÉRACLITE: «On meurt d'être vivant, et de mourir on trouve vie!». À établir le concept de métaxie, voici quelques axiomes:

34. Du grec *metaxy*, avec *μεταχχω*: traverser, au sens temporel évocateur d'un entre-deux mondes participant d'extrémités immanentes, et comme réalisation intermédiaire assurant le passage de l'un à l'autre. Donc nature du transitoire et du corruptible. Pour les lecteurs intéressés par l'histoire des représentations mentales, on peut rapprocher de ce concept le *metatron* hébraïque qui désigne le **monde animé** en tant que l'âme macrocosmique du monde, dont toutes les âmes, celles des esprits des humains et des bêtes sont les composants. On le connaît depuis le logos de l'Aleph lumineux, celui du Fils (lumière du monde), ainsi que le verbe des prophètes et des fondateurs de religion par l'esprit. Aussi, de même que l'intellect-agent est lumière sur l'âme d'incarnation, de même le *metatron*-agent (hébreux: *metron*) est lumière pour l'âme d'un monde supracéleste. Avec la notion platonicienne des états intermédiaires, puisque apprendre à pour métaxie ce qui s'inscrit entre un état indépassable d'ignorance et la complétude *in extenso* du savoir, alors chaque information depuis le senti est relativement délimitable entre une absence d'information et une incomplétude qui a pour signifié l'indépassable expérience de l'existence.

- les **intermédiaires** propres aux moyens se distinguent en raison du but visé (ce sera la confection des outils du sculpteur: ils représentent l'obtention du moyen de réaliser une sculpture);
- la **finalité** fait référence à ce qui, pour être, passe par un devenir dont les implications sont intensives (internes), qu'on distingue des acquisitions pour cause de transformations métamorphiques, en extension exocosmique;
- **les destinées des uns et des autres**, en passant par des investissements organisateurs des multiplicités d'être sur l'axe substrats-superstrats, sont transcendantes comme intégration à l'Unifié, en tant que suprématie d'être. Disposition nécessaire en raison d'une continuité **ultrafinalitaire**: ce qui est en soi antérieur et postérieur, autant aux moyens qu'aux fins, comme genre complémentairement hors toute temporalisation réalisatrice et toute spatialisation relationnelle.

Nous considérons ici l'inclusion d'une perpétuelle continuité transitive du milieu cosmique, à relier une indéfinité potentielle de constructions depuis le destructible, pour ce qui est des corps matériels; la descendance à la corruption substrative pour ce qui est des individuations dans les lignées de la vie; la chute à l'élévation spirituelle pour chacun des êtres générés. Mais ces choses ne sauraient être données en soi. Aussi, l'ensemblement des *continuums* sous-jacents aux processus d'évolution (transformations métamorphiques), de complexification progressive (structures et organisations), de finalisation (devenir des individuations), de tout ce qui devient et acquiert, tient, d'une façon extemporanée et non spatiale, à l'expérience parallèlement complémentaire d'une unicitaire existence-existante s'identifiant continûment à son endoconfinement (les confins intérieurs) de l'existence-non-existante.

3.20 Principes à la base du processus cosmique de complexification

Pourquoi le grain est-il, sinon pour permettre à la plante d'advenir? Pour venir après le constat de savoir en quoi est le grain, cette question n'est pas subsidiaire. On naît, on meurt. Qu'est-ce qui naît, qu'est-ce qui meurt? Comme le cadavre

demeure mort dans sa décomposition substrative, alors, en référence au principe de conservation, ce qu'on déclare vivant relève à jamais de la vie, même à ne l'apercevoir que depuis la phénoménologie des moyens biologiques.

D'une manière prolongeant directement nos acquisitions tenant à l'observation environnementale, nous subsumerons les conditions de faisabilité du monde par des principes autorisant d'en rendre compte depuis des raisons. Des notions régissent ces raisons, dont on va maintenant examiner certaines.

Une **hiérarchie, en termes de complexité organisatrice**. Il y a déjà 2400 ans, ARISTOTE écrivait que l'association d'éléments différents forme de nouvelles réalités. L'échelle des réalités commence de cela du plus simple (actuellement avec la physique subatomique), se continue depuis l'investissement des différents atomes dans la chimie minérale, puis organique avec les constituants moléculaires, eux-mêmes passant par la biologie des organismes végétaux et animaux, dont les organisations suscitent dans sa suite l'intelligence d'une nouvelle strate de complexité se continuant sur le plan des réalités spirituelles **pour l'unique raison que les potentialités du processus n'apparaissent pas épuisables au niveau de la biosphère**, processus à permettre des individuations de plus en plus complexes.

La **subordination, en termes de succession pour les choses et d'hérédité pour les êtres**. Tenant que le réalisé n'arrive pas depuis rien, on infère que toutes les choses s'inscrivent dans une chaîne des transformations entre une origine et une finalité, comme les naissances et morts, dans les générations successives, nous apparaissent entre une origine de non-être et un statut achevé d'être, par épuisement des potentialités de perfectionnement. On constate, en effet, que les descendants ressemblent aux parents, de la même manière que ce qui précède une transformation métamorphique se retrouve dans ce qui lui succède.

Nous concevons ainsi la suite des épigénies dans le processus général de progression devant épuiser les potentialités de perfectionnement. La finalité d'ensemble des transformations métamorphiques des choses du cosmos —dès à présent visible dans l'état actualisé du monde depuis son incomplétude—, est en cela apparentable à ce qui fait que les potentialités en devenir des êtres, au travers le développement des espèces, peuvent se lire en prolongement des phases du développement embryonnaire chez l'individu. Subsumant, on conçoit que l'état d'inachèvement de l'individu depuis ce qui le compose actualise la potentialité des métamorphies qui sont à permettre les individuations devant surdéterminer les premières. Ces caractères transmis dans l'individu le sont sur l'axe d'une progression générale faisant que l'astre du passé est différent dans le futur, tout en étant le même, comme les premiers individus dans l'espèce différent des derniers de ce qui est inscrit dans la phylogenèse spécifique à l'espèce. Ceci est à dire en dernier ressort que la phylogenèse de l'ensemble, pour substrater l'Être suprême, est parallèle à l'ontogenèse des individuations qui sont à l'intégrer.

Une tutelle archétypale, en termes de créationnisme. Même s'il passe depuis 5000 ans par des mythes, l'idée de création se fonde sur ce qu'au-delà des suites de la transformation métamorphique du monde (qui, elles, se constatent *a posteriori* par la mesure des différences entre états successivement actualisés) s'établit, par raison apriorique, que choses et êtres n'apparaissent pas en tant que des générations spontanées issues des transformations subséquentes. Il semble qu'il y ait une incohérence —pour ne pas dire une malhonnêteté intellectuelle— à soutenir que les transformations métamorphiques du cosmos sont depuis l'origine conditionnée de cause à effet à des moyens depuis des lois, sans tenir simultanément que leurs fins le sont en coïncidence à des archétypes intemporellement établis (c'est-à-dire qui le sont hors instance performative), pour gouverner les instances de réalisation en vue d'une fin attendue de compétences. Cela est à

poser que, quels que soient le nombre et la nature des formations intermédiaires, la coïncidence archétypale avec le finalisé à l'issue des transformations métamorphiques des choses et des générations intermédiaires des êtres, est réalité certaine et inévitable. C'est subsidiairement aux archétypes existants à l'endocosme, par rapport aux subsistences en des réalisations exocosmiques, que les instances réalisatrices d'une peinture en atelier, d'un morceau de musique avec son orchestration, d'une pièce jouée après qu'elle ait été écrite, succèdent d'une manière apparentable au mentalement représenté; les représentations mentales se tenant semblablement hors l'encours effectuant ces réalisations.

D'autonomie de ce qui est inconditionnel par rapport au conditionné. Par le moyen d'une image dépassant l'analyse, l'histoire rapporte que Thalès aurait dit que le plus beau est le cosmos en ce qu'il est œuvre divine, que le plus grand est l'espace puisqu'il peut indéfiniment contenir les expansions de cette œuvre divine, que le plus prompt est l'esprit à unir tout ce qui est individuellement séparé, et que le plus ancien est le divin, en tant que surnature autant inengendrée qu'in-crée, en ce qu'elle échappe à toute comparaison. Il est évident que sémiotiquement apercevoir les implications multi-ordinales des signifiés au travers des conditions de ce qui est transformé, engendré, ou bien créé, nécessite la modalité d'inconditionnalité définissant l'ordre de l'intransformé indirectement transformateur, de l'inengendré indirectement engendreur, et du non créé indirectement créateur.

Bien qu'il soit possible de tenir en principe évidentes ces choses depuis une pensée un peu expérimentée dans le domaine des sémasynthèses, elles peuvent rester confuses à les aborder dans le contexte du tiers exclu. Qu'avons-nous à opposer aux arguments d'exclusion des positivistes de ce siècle? Bien peu, sauf à dire que si les œillères d'un autoritarisme d'Église privèrent la raison de pragmatisme au Moyen Age, le processus d'exclusion contemporain enfume nos pensées au point de rejeter ce qui ne peut pas prendre place

dans le savoir pour cause d'une dogmatique technoscientifique. On s'attend par elle à trouver en extension du connu ce qui lui est identique, et non pas ce qui est à le compléter. Pour être bon plongeur de perles, il faut dès l'abord ne pas évincer le champ des prospections possibles. Et à l'exploration de ce champ, il y a au moins une bonne raison qu'on va examiner maintenant.

3.21 Les abus dans l'attribution du prédicat d'être, relativement à l'instance performative

En circonscrivant l'existence à l'accessible depuis des protocoles d'expérience, l'opinion du scientifique procède d'un principe réducteur correspondant au cursus d'une pensée occupée du seul examen des cas particuliers. donc balancée entre l'alternative [vrai / faux], non pas en raison, mais à sanctionner des preuves d'expérience dans l'axiologie du tiers exclu. Cette pensée n'a aucun fondement théorique garantissant l'impossibilité existentielle, ou la négation véridictive, de ce qui se trouve par là exclu. N'est-ce pas en raison du fonctionnement mental réducteur selon ce dispositif d'exclusion qu'un aussi grand savant que Lavoisier tombât dans le piège d'affirmer, à propos des météorites, que, puisqu'il n'y a pas de cailloux dans le ciel, il ne peut en tomber à la surface de la Terre?

En quoi cette logique binaire est-elle restrictive? Mais déjà en ce que son usage exclusif fait que la théorie sur le cercle n'inclut pas la possibilité existentielle du moindre carré! Autrement dit, un savoir progressivement complété depuis **l'analyse des cas particuliers donnés à généralisation**, une fois coupé **du sens de l'universel à conduire des synthèses —depuis le principe d'universaux rendant compte des singularités—**, ne laisse aucune place à la possibilité d'une glace chaude, aucune à celle d'un miel amer,³⁵ décrétant, par

35. Cf. page 102 et suivantes de *La lumière sans déclin*, Père Serge BOULGAKOV, édition l'Age d'Homme.

construction mentale, qu'un cafard ne peut se voir au sommet du mont blanc, qu'un athée n'a pas sa place à la messe, ou qu'une noix de coco dans les glaces du Groenland est contraire à l'ordre des choses établies.³⁶

Méditant sur cette limitation appropriée, plutôt que congrue, du pensé en chaque époque, il apparaît que c'est moins les lois régissant l'environnement qui s'imposent à la connaissance, que le travail désanthropocentrique de la pensée qui diminue continûment les incidences d'une logique anthropomorphe appliquée à la reconnaissance de son environnement. Si le raisonnement prend, certes, appui sur les informations depuis le senti, ce sont les contradictions antithétiques formées entre le cercle et le carré, le froid et le chaud, le sucré et l'amer, qui sont source de concepts à propos du monde. Dans une conception apriorique à être complémentaire du savoir empirique forcément limité à des considérations apostérieures, les éléments antinomiques ne sont plus contradictoires entre eux : ils sont significativement complémentaires depuis les effets d'une surlogique dont les règles reculent d'autant les bornes de l'inadéquation de la pensée confrontée aux effets paradoxaux du tiers exclu.

Ceci dit, en quoi plus précisément la logique d'exclusion chérie par l'ordinanthrope contemporain est-elle le plus évidemment limitante? Elle l'est, nous allons le montrer, depuis l'abus des attributions d'être tenant à l'instance performative du monde. Son formalisme manque crucialement des discriminants auxquels nous invita la pensée hellène. Le grec ancien distingue en effet par construction langagière entre la négation absolue (la déclinaison inconditionnelle en rapport à ce qui jamais n'existera, ni l'a pu, en quelque circonstance que ce fut), et la négation relative (ce qui n'a pas, n'est pas, ou ne se trouve pas fait, de l'application qu'on fait aux cas particuliers). L'alternative véridictive définie dans un

36. Cf. Charles FORT, déjà cité.

cas par absolu en référence à l'**existence**, et dans l'autre, restrictivement aux relativités en présence dans l'**actualisé**, s'aperçoit aisément, pour autant qu'on ne partage pas les œillères du positiviste. S'en munissant, impossible d'apercevoir que la restriction déclarative à la circonstance actualisée d'un ici et là, n'entraîne pas la négation existentielle de la chose en soi. En sorte que l'indéfinissable, l'inexpérimentable, et l'informalisable puissent consister en des déclarations circonstanciées dans les prédicats d'être, d'avoir et de faire, éminemment distinctes de la déclaration non circonstancielle d'existence, assortie respectivement des sens d'adéfinitude (α -Οριστος), du statut privatif d'expérience (α -πειρος), et privatif de formation (α -μορφος).

Cette disposition n'est pas à satisfaire une simple vue de l'esprit, puisqu'en affirmant qu'une chose n'est pas, relativement à telle circonstance, cela n'implique pas aussi de nier son existence. C'est en effet par ce moyen qu'on peut apercevoir que ce qui est conditionnellement nié, en relation à l'actualisé, n'implique pas qu'en soit niée aussi la subsistance occasionnelle, relativement à l'indéfini des circonstances futures, autant que son inconditionnelle existence, même à ne pouvoir jamais être actualisée sur l'axe des temporalisations d'être et d'avoir. Par ailleurs, en référence à l'étendue sémantique, la virtualité en existence se trouve relative à l'inconditionnellement nié, dans un rapport se situant entre le potentialisé et le réalisé. En effet, pour peu que l'existence soit intemporellement déclarable, alors ce qui existe peut être existé d'une manière potentialisée, donc, actualisable, ou bien indéfiniment virtuelle, ou encore être ni potentialisée et ni virtualisée dans l'examen d'un ensemblément complet du genre. Cette disposition est à montrer les insuffisances de la logique d'exclusion péchant par défaut d'universalité, sous couvert d'un appréhendemement généralisateur des cas particuliers en science. Insuffisances justifiant une connaissance spéculative. Mais tout d'abord examinons de ce que voici.

Tout événement de la transformation du monde arrive entre des antériorités et des postériorités, d'une façon susceptible de se prêter à conscientisation depuis le protocole d'une distribution d'attributs, et leurs mesures. La conscience qu'on en a peut alors se limiter au manifesté tenant aux variations phénoménologiques. Il est ainsi possible de clôturer le cadre épistémique du savoir sur plus ou moins d'étendue de ce qui forme l'instance performative, et de plus décider d'ignorer, ou d'inclure, ce qui est susceptible de résulter d'une suite compétente du monde. Mais le seul fait de poser la compétence à succéder normalement à la condition performative, a pour conséquence immédiate d'éclairer d'un jour nouveau ce qu'on tient avec la logique usuelle d'identité de "A" à "A". Elle est intrinsèquement le résultat d'une méprise, ou d'un abus, provenant, dans une certaine mesure, d'une insuffisance langagière à discriminer ce qui subsiste par reconduction durant l'encours d'un devenir, de ce qui est en soi et par soi-même, comme manière invariative, ou absolue, d'existence.

Par principe, durant l'instance performative de l'Univers, rien, strictement rien, ne saurait être donné pour définitivement invariant, donc recevoir une attribution manifestativement fixée. Ce qui a pour présupposé que le théorème d'identité est inapplicable à la chose "A" qui subit des transformations métamorphiques, même à être extrêmement lentes. Le théorème d'identité n'a, semble-t-il, que deux cas vrais d'application: l'un se pose en référence au contenu d'un continuum absolu, voire subabsolu, et l'autre en référence aux abstractions mentales liées à la faculté mnémotechnique de représentation. En d'autres termes, la construction nouménale à partir de la suite continue des transformations métamorphiques de l'instance performative du monde arrive dans la psyché en tant que représentation fixée, arrêtée, indépendante des transformations subséquentes de la réalité; en sorte que la qualité d'invariance de ce représenté là ne se trouve strictement applicable qu'à l'instant faisant référence à l'état apparent d'être dans un devenir, présenté à la conscience. D'où il

est patent que, dans la procédure d'authentification depuis des phénomènes, la déclaration d'identité s'applique entre référents cognitifs représentatifs d'événements abstraits des séquences d'événements, quand, entre la réalité de deux objets ayant entre eux une distance actuarielle non nulle, l'identité se limite aux aspects qui n'ont pas varié dans le laps de temps considéré.

3.22 Les attributions au bateau et la voiture sur le chantier de leur construction

Dans le respect de la disposition qui pose l'identité de "A" strictement au même instant actualisé de "A" apparaît un fait qui me semble capital. Du constat de ce qu'un devenir au monde avec un acquis, n'est possible que depuis une activité performative appropriée, il advient que les transformations métamorphiques, qu'on observe dans le sens d'une évolution progressive de la réalité, **consistent en des moyens**. Or la manifestation de ces moyens est censée comprendre des effets qui diffèrent de ce qu'on est susceptible d'entendre avec l'accompli. Comme aide analogique, il apparaît évident que l'activité du construit comporte des effets distincts de ceux qu'on pose avec l'activité constructive. Et dans ce cas, par extension licite des inférences logiques, autres sont les attributions applicables à l'instance compétente du monde, par rapport à l'expérience qu'on a de son instance performative.

Ce qu'on met en exergue ici a pour conséquence que le travail de la pensée appliquée à l'authentification des événements performatifs du monde reste légitime, mais **à la condition de l'appliquer au jugement des moyens d'être et d'avoir**. Sans cette disposition, il devient impossible de discriminer le prédiqué aux compétences, des attributions performatives. Un seul exemple suffira pour saisir la portée de ce que l'on considère ici.

Nous concevons aisément que c'est uniquement par manque de rigueur sémantique que l'on peut déclarer sur le chantier,

ou bien à l'atelier: «ceci est un bateau, cela est une voiture». Il s'agit en effet d'un abus de langage, puisqu'on désigne les caractères afférents aux fins depuis l'anticipation d'effets propres aux moyens; c'est-à-dire des objets transformés depuis des activités de meulage, de découpage, de soudage, etc., toutes opérations faites sur des carcasses, quand les fins concernent des attributs de locomotion, discriminables entre ceux du bateau et ceux de la voiture. On comprendra dès lors qu'en réalité, **l'activité en rapport à ce qui est en chantier ne reflète pas celle de la chose réalisée, mais l'activité contractuelle d'un faire-être et d'un faire-avoir.** Cette disposition est un exemple qui, par le principe des analogues, montre que le manifesté aux sens des activités métamorphiques de notre environnement ne concerne que des apparences soumises aux règles sur les prédicats de paraître être et de paraître avoir (être et avoir relativement), distinctes des attributions aux manifestations performatives. Si ces apparences détiennent la possibilité de nous édifier sur la compétence des fins devant résulter de telles suites de transformations, elles restent toutefois distinctes de ce qu'on peut apercevoir d'un résultat final d'être et d'avoir à constituer l'Univers achevé comme un tout.

C'est sur ce terrain que la règle des attributions contractuelles prendra sa pleine signification. En sémiotique, cette règle des attributions contractuelles implique que l'enfant qui grandit, pour ne pouvoir être considéré comme adulte puisqu'il grandit (puisque'il **devient** adulte), entraîne que, sauf accident en proportion du niveau d'entropie de son environnement, cet enfant sera adulte au terme de l'épuisement de ses potentialités à en réaliser l'état.

Ceci devient bateau, ou bien voiture. En conséquence ceci n'est déjà plus non-bateau, ou non-voiture, sans pour autant être déjà bateau, ou voiture. Cependant que, grâce aux moyens du faire-être et du faire-avoir d'une instance performative appropriée, c'est-à-dire grâce à une activité restant

contractuelle à des desseins instaurés depuis des mobiles, cela deviendra, sauf accident, voiture, ou bateau.

L'analogie à la procédure d'authentification en science des choses de l'Univers est facile à faire, en raison de ce que l'ainsi manifesté à nos sens représente l'encours phénoménologique d'une réalisation apparentée: l'enfant devenant adulte, la construction de la voiture et du bateau, comme toutes les transformations contractuelles se posant en tant que **suites d'effets abstraits de l'encours cosmique, et donc sous-jacentes aux événements performatifs de Univers**. Depuis le discours scientifique, on se limite en quelque sorte à reconnaître des moyens de réalisations. Ce savoir est, d'évidence, aussi étranger à la connaissance des fins compétentes de l'Univers, que la nuit du jour, même si, de voir la nuit, on peut augurer du jour.

Il apparaîtra à certains que le jugement sanctionnant nos attributions aux apparences d'être et d'avoir, dans l'application spécifique aux cas particuliers du contenu cosmique performatif, se doit de tenir, même implicitement, ce qui est susceptible de constituer notre sanctionnement relatif à une application aux compétences finales de l'Univers. Nos plus rationnelles cartographies de la réalité, scientifiquement dressées en répondant par "quoi" au questionnement "comment", ne peuvent se substituer par là au questionnement "pourquoi" dont les réponses impliquent le "qui" du propos métaphysique.

En définitive, en conservant l'objectif d'un rapport pragmatique de la nature humaine advenant au sein de l'Univers, ce qu'il est bon de saisir de nos relations aux états métamorphiques de notre environnement ne porte pas seulement sur le jugement de la distance aux fins (depuis la mesure entre le constat de l'état des moyens et le concept des potentialités en progression de l'Univers), mais bien ce jugement-là en vue de nos humaines déterminations à participer du progrès de la grandiose carcasse cosmique, en tant qu'elle est en cours de

réalisation sur le chantier d'un continuum complémentai-
ment absolu (intemporalisable) et infini (non spatialisable).

3.23 Monde, Cosmos, Univers

Nécessaire aux évolutions de l'épistémologie des sciences, le principe anthropique est généralement avancé sous deux formes: a) avec son énoncé faible depuis DICKE, 1961, par lequel l'homme faisant le constat existentiel de lui-même, stipule que sa propre nature est incluse dans l'observé; b) son énoncé fort depuis CARTER, 1973, qui dit que l'Univers tenant à des relations organisatrices de son hétérogénéité interne, ne peut manquer d'être aussi l'observateur de son fait, au terme de son instance performative.

Mais alors, du constat des transformations manufacturières par l'homme des choses de la nature, toute transformation métamorphique, par extension du principe anthropique, fait que la nature elle-même est d'espèce naturée par au moins un être ayant la qualification requise, et au plus une multitude disséminée dans le genre. C'est l'exacte contrepartie du principe anthropique, en ce sens que la condition d'observateur humain incluse dans l'observé, nécessite d'établir les prémices du processus formateur de la réalité observée, comme surdéterminant la possibilité manufacturière qu'a l'humanité. Depuis cette disposition, la question "quoi" n'en continue pas moins de bien s'expliquer par des possibilités tenant à "comment", mais sans exclure les raisons du "pourquoi" à impliquer nécessairement "qui". Exactement comme le mot est distinct de son sens, la phrase distincte de sa signification, l'Univers, considéré comme objet (critère d'objectivité), justifie pleinement le projet scientifique d'expliquer rationnellement le monde, au côté d'une métascience tentant de découvrir ses raisons depuis l'identification de ses promoteurs à le faire être. Une anthropogonie en découle, qui est à raisonner sur l'antique idée théologique d'un continuum

hyperphysique auteur du monde, ou ce par quoi il advient. C'est à distinguer entre monde, cosmos et Univers.

Un **monde** est par définition clos sur lui-même, avec une extériorité du même genre. La définition cartésienne considère le monde comme objet dans une opposition au sujet témoin de son état. Elle n'a pas lieu d'être soutenue ici, compte tenu du mixte associant réalité objective et réalité subjective dans une inséparable constitution du sujet à son objet. Autrement dit un monde, et par extension l'ensemble des mondes, forment le rapport entre les faits d'être et les faits d'avoir, en tant qu'activité, avec effet attendu, de propriétés répondant à des qualifications.

Le **Cosmos** fait référence dès son étymologie à la notion d'ordre. Ce qui en implique l'instance dans le présupposé de réalisation organisée du tout. Le passage épistémique d'une strate phénoménique basée sur la *substantia*, de l'époque classique, à son émergence dans la suivante d'une nature complémentaire, l'*essentia*, rend compte qu'on puisse tenter aujourd'hui d'en avoir la compréhension en soumettant la subsistance des êtres et des choses au principe de *relatio*. Principe susceptible de rendre compte, en situation au travers des transformations métamorphiques performatives, du moyen donné au processus d'acquisition et de devenir du contenu cosmique. D'où le flux des ségrégations et des dissolutions en interface d'une originelle séparation entre essences (le déterminateur non soumis à phénoménologie) et substances (ce qui se prête à détermination au travers des phénomènes).

L'**Univers** peut se définir comme la somme des mondes, autant simultanés (ils sont parallèles depuis des localisations spatiales), que dans l'indéfinité de l'écoulement temporel (ils sont en série depuis des localisations dans le temps), auquel est sous-jacent le cosmos phénoménologique. L'Univers des univers se conçoit comme l'existence des différents *continuum*s non contractuels entre eux, étant chacun pour cause

d'eux-mêmes. En raison d'une complémentaire extranéité omnipotentielle du pouvoir limité en temps et en espace, le concept est à surdéterminer l'ensemblement des partitions dans lesquelles l'araignée est cause de sa toile, et celle en laquelle elle est simultanément (à la fois) cause de sa toile et causée par celle-ci. Pour faire court, ce sera l'unicité originelle surdéterminant le statut séparé entre un auteur absolu, l'Univers sans dimension et intemporel des créateurs, et cet autre qui est indéfiniment créé dans le temps et dans l'espace. Comme somme des sommes, rien n'est à exister hors l'Univers des univers. À définir ce tout, on le pose en tant qu'il est complémentaiement indépendant de toutes formes d'espace, comme de toutes celles du temps, ainsi que soumis à aucune loi; d'où l'on est à en concevoir le statut comme se surimposant même à l'infinitude, l'absoluité et l'immanence. Pour le mieux entendre, montrons ceci :

- la loi de l'attraction dite universelle n'est pas applicable à l'entité Univers du fait qu'étant seul à être Un, cette loi qui n'a d'application qu'entre au moins deux réalités distinctes, ne saurait s'y appliquer *de facto*;
- idem en ce qui est du principe d'entropie, puisque par construction l'Univers n'a pas un environnement dans lequel puisse se dissiper l'énergie;
- idem en ce qui est des lois concernant l'espace pénétré, puisque les relations géométriques, topologiques et physiques pouvant s'appliquer entre éléments contenus dans l'Univers, ne le peuvent l'étant à l'Univers;
- idem des rapports systémiques entre microcosme et macrocosme, ils ne peuvent vraisemblablement pas s'appliquer à la nature unicitaire de l'entité Univers sans falsifier les significations du propos.

3.24 La différence entre devenir et acquérir, à distinguer le personnalisé de l'impersonnel

Dans cette introduction à un parcours du propos métaxique, peut-être n'est-il pas non plus vain de consacrer quelques efforts à distinguer entre devenir et acquisition. Relativement

aux activités personnalisables, si un artiste entreprend de transformer un bloc de pierre en statue, ce n'est semble-t-il pas cette activité-là qui nous autorise de juger de la nature et du devenir du sculpteur. Cette activité ne permet de juger que des **faits d'acquisition**, en ce qu'elle peut encore accroître la compétence relative déjà acquise au sculpteur. Aussi, la connaissance d'un **faire-qualificatif** n'étant à nous édifier que sur les conséquences d'un investissement propriatif dans le réalisé, le devenir d'une personne reste censément redevable d'une catégorie différente d'investissement actantiel. Il semble qu'on l'aperçoive mieux avec une participation actorielle personnalisée dans le libre-arbitre. Donc en rapport avec la **détermination des raisons qu'elle a d'agir**, c'est-à-dire depuis la structure et la nature des valeurs que la personne investit actoriellement dans son faire-qualificatif.

L'investissement actoriel de la personne, en induisant sa participation personnalisée fondée sur un libre-arbitre interprétatif, pose son devenir en raison du formalisme vertuel, en toute indépendance des choix qualificativement modaux de réalisation depuis le potentialisé en raison des occasions visant la fin compétente du monde, tout en étant le moteur de cette activité qualificative. S'agissant des déterminations à être depuis un devenir, il apparaît alors important de n'en point faire l'amalgame au processus d'acquisition en appliquant aux deux sortes le principe de cause à effet. C'est plutôt à se compléter qu'il nous faut apercevoir ce qui distingue le devenir de l'acquisition. À régir un devenir, les intentions reflètent le travail intérieur d'une libre détermination, dont la conséquence directe est de faire être, via l'endocosme; exactement comme le travail effectué à l'extérieur a pour conséquence l'acquisition: le fait d'avoir à l'exocosme.

Cette différence peut aisément s'entendre si l'on avance le constat de ce qu'à un même projet de qualification de soi au monde (les effets de la qualification étant seuls sensibles), chacun peut, au plus intime de lui-même, octroyer un grand nombre de raisons différentes **à l'avènement de la même chose, ou depuis des moyens de réalisation identiques**. Il

devient dès lors probant que les raisons de faire subsument, antécédent et gouvernent les moyens de réalisation, ainsi que la nature de l'effectué, si, dans le libre-arbitre intérieur, plusieurs personnes ont la capacité de réaliser des mêmes choses depuis des moyens différents, quand ces mêmes choses sont à investir des raisons différentes. C'est même là une possibilité de preuve de dichotomie entre le déterminisme causal des choses, et la liberté déterminative complémentaire des êtres. En effet, pour se trouver à mi-parcours des choses et des êtres, l'individu humain répond à des conditionnements. Mais c'est à rester personnalisable depuis une configuration superstratique, par l'intermédiaire de ses propres déterminations participatives, et non pas depuis les choses qui restent indéfiniment impersonnalisables depuis la complexification des stratifications de leurs substrats. D'où l'on aperçoit que le devenir vers l'être s'accompagne de la transformation des **déterminations** personnelles, quand son acquisition en vue d'un avoir croît de son activité extérieure, sous l'impulsion de telles déterminations.

C'est à définir clairement les significations distinguant ces deux domaines de la contractualité à régir le processus de réalisation de la réalité. Il éclaire encore, relativement au principe de personnalisation des êtres, ce qui distingue l'appartenance aux moyens de l'appartenance aux fins, dans les transformations spécifiques aux devenirs depuis un superstrat et des essences, par rapport aux acquisitions depuis un substrat et des substances. Dans l'expérience personnelle qui est pour chacun à nulle autre interchangeable sur l'axe reliant le champ d'une intensivité à celui d'une extensivité, chacun de nous est conséquemment connecté à deux pôles depuis une position médiane entre :

1. La production modale des qualifications selon des occasions et depuis des mobiles personnels consécutifs d'un libre-arbitre intérieur appliqué à des moyens, avec pour formule brute individualisée d'un [vouloir•savoir•pouvoir] faire-avoir. Depuis cette connexion établie au plan physique de la réalité, nous nous

assurons d'un parcours réalisateur par le canal des propriétés (le somatique investissant la modalité de pouvoir-faire des actants, pouvoir croissant au prorata des progrès performatifs d'une expérience exocosmique, comme fonction factitive surdéterminant les **réactions** du milieu matériel);

2. avec le principe de connexion au plan spirituel, nous participons de l'instance de l'auteur de notre propre actorialité qualificatrice, via le canal des suggestions valorielles. L'âme investit progressivement la modalité d'un vouloir-faire entre proactants spirituels (proaction: ce qui vient avant l'instance réalisatrice, à prendre soin d'elle). L'expérience ainsi acquise depuis des **pro-actions** spirituelles passe par le progrès des vertus d'être au monde endocosmique;
3. mais c'est du principe de connexion conscientielle, par le canal psychique des interindividualités, qu'on réalise, chacun, l'instance d'un parcours actoriel, en ce qu'il est caractérisé par des transitions qualitatives. Les fonctions mentales investissent ici la modalité du savoir-faire dans une implication organisatrice entre actants mentaux visant des **activités** réalisatrices soumises à des valeurs. Les synergies résultantes passent par le progrès d'une expérience mésocosmique, celle du monde des intellections. D'où une progression médiane entre extensivités et intensivités, comme interface active entre l'exocosme et l'endocosme.

Nous pouvons concevoir que chacune de ces fonctions, pour être contractuelles entre elles et ainsi participer de l'Univers qui devient et acquiert, sont assurées depuis des instances bien spécifiques qu'il importe de réaliser également, ou dont on ne saurait escamoter impunément en partie. Ce sont, avec des coordonnées exocosmiques, les activités corporelles, extraceptives et extraverties. Avec les coordonnées à l'endocosme depuis l'âme humaine, les proactivités spirituelles d'introversión et d'introception. Et depuis le milieu qui relie ces sortes se complétant l'une l'autre en l'interface de leur mixte, les activités psychiques, conceptuelles et conversationnelles, auxquelles correspondent les coordonnées mésocosmiques de nos interindividuations. Cependant que la personne, depuis l'exercice de son libre-arbitre personnel, en décidant de l'expression personnalisée de tels moyens de

perfectionnement en coïncidence à son entendement des archétypes est, en quelque sorte, cocréatrice en participant librement d'une existence suprapersonnelle. Cela arrive un peu comme l'acteur qui est, du fait de son interprétation, aussi cocréateur à l'auteur, ou comme le maître ouvrier l'est de même à l'architecte, depuis son libre choix des modalités de réalisation de l'ouvrage correspondant aux plans qui lui sont confiés.

Avec le présupposé des preuves suffisantes et des raisons tenues pour incontradictaires aux interrogations à propos du pourquoi et qui appliquées aux raisons du monde, la pensée échappe au concept de la génération spontanée des choses et des êtres. Le postulat disant que quelque chose ne saurait émaner de rien trouve une réponse dans le concept d'une combinaison tripartite d'aspects assurant contractuellement la formation des réalités. En sorte qu'à *l'a priori* et jusqu'à plus ample connaissance, nos qualifications, nos vertus, comme notre volonté propre en ce qui est de nos libres choix déterminatifs, sont censés advenir, non seulement d'antériorités dans les genres qui sont par nature immatériels, mais encore comme produits d'organes spécifiques susceptibles d'assurer des fonctions en des organisations individuées ayant pour centre et moteur la "personnalité".

3.25 Le corrélationnisme du contractualisé, à rendre compte des événements de l'Univers

Ce retournement conceptuel à propos d'une phénoménologie environnementale, et la réalité en résultant à portée opératoire, est particulièrement importante à bien entendre. Il fonde en effet les événements de l'Univers sur les interrelations d'une hiérarchie d'êtres qui sont chacun individuellement entre leur exocosme et leur endocosme. L'ensemble des relations relatives et bornées en possibilités de réalisation entre les êtres représente de cela une tension constante entre l'absolu omnipotentiel, nécessairement existant de la Déité et du déifié, et ce qui existe par contingence d'infiniment sans

attribution, comme inépuisable puits du donné à réalisation. Cette tension est alors posée première, et le constat phénoménologique des choses, second. En sorte que le corrélationalisme rend compte des choses de l'Univers (les avoirs) en tant que produits, dans les relations qui sont une espèce du faire entre les êtres. C'est évidemment en contradiction avec le paradigme contemporain par lequel on considère, sous tutelle des scientifiques, l'être comme produit résultant des choses de l'Univers, et plus particulièrement l'homme comme issu du hasard des rencontres entre molécules. Certes, il est évident que c'est une facette par la substance qu'il faut pleinement considérer, mais à la condition de ne pas raisonner dans le tiers exclu, et nier des générations d'efforts dans l'entendement d'une contrepartie métaphysique.

D'un point de vue historique du propos, notamment nier l'importante thèse métaphysique d'AMOR RUIBAL Angel³⁷ tenant à cette notion de corrélation. Car si Octave HAMELIN avait déjà abordé une nouvelle manière de considérer le fonds de la réalité dans son essai sur les éléments de la représentation (1907), —une réalité non plus basée sur le jeu des substances, mais sur ce qui est à donner forme au contenu par soumission au principe de relation— il semble que ce soit Amor Ruibal qui sut en développer la signification, en ce que, quittant le terrain des contradictions catégorielles sur lequel s'affrontent encore philosophes et scientifiques en basant la réalité du cosmos sur des substances, il en vint à proposer le renversement des concepts depuis les bases du “corrélationalisme” fondant la primauté des relations d'être, sur le réalisé depuis des substances.

Bien entendu, ce concept n'est pas sorti tout armé d'un seul. Dans la pensée occidentale, il repose encore sur des préoccupations de penseurs remontant à l'antiquité grecque, par

37. Cf. les quatre derniers tomes de *Los problemas fundamentales de la filosofía y del dogma*, 1914-1936.

lesquels les ennéades des êtres (l'ensemblement de cela dont la nature est de réunir: Cf. PLOTIN) est à considérer dans le cadre conceptuel dont PROCLUS développa l'idée, à savoir les deux hénades servant à dépeindre le limitant, en tant que donnant les limites (comme clôture à permettre la pluralité) et l'illimité (le contenu de l'infini existant passivement en un état privé d'attribution). Ils dérivent ensemble de l'Un, originel, unicitaire ou non mêlé, comme source commune **des essences et des substances venant à réaliser tout autre du même** avec l'indéfinie multiplicité des êtres (les individualisations d'être avec un avoir, pour cause des substances sous-jacentes à la formation des choses).

3.26 Où les mensurations du visage sont à ne rien dire des expressions de la personne

L'humanité possède certainement une aptitude à discerner ce qui existe vraiment à dépasser l'information sur ce qui est actualisé le long des actualisations de son environnement, même si elle n'a aucune capacité de connaître, jamais, l'intégralité de la diversité constitutive d'une entièresité existentielle. Rejeter cette proposition équivaut à prononcer l'inutilité de toute tentative intellectuelle de dépasser l'horizon du sensible. A minima, l'imaginaire personnel, en association idéative et sur fonds de mémoire collective, enrichit continûment la conscience qu'on acquiert du monde. Mais à bien considérer cet imaginaire, il s'agit de plus que cela. Par son lien au domaine des réalités spirituelles, via l'esprit, l'être humain a potentiellement la capacité d'apercevoir, au prorata de ses dépenses en travail efficace d'introspection, bien au-delà le champ des informations venant à la suite de ses perceptions somatiques, et aussi très en avant des réponses inventives qui représentent son investissement d'un phylum animal.

Cependant, combien d'individus, en chaque génération, osent regarder par-delà les possibilités qu'ils ont de dépasser une conception du monde limitée à leurs seules préoccupations? Combien peu, aux pays des intelligibles et des horizons

intérieurs du vouloir, trouvent le courage d'un Ulysse pour affronter l'âme de Circé, ou le chant des sirènes à l'approche des rivages qui lui sont inconnus?

Certes, il peut être des plus risqué de s'embarquer, s'éloigner, et ainsi perdre de vue les frontières du déjà pensé, sans quelque boussole adéquate à diriger des recherches vraiment nouvelles; tant il est vrai que l'envers ne ressemble que bien rarement à l'endroit, et que les aspects extérieurs ne sont pas à régir ceux de l'intérieur. Si ARISTOTE, comme précurseur de l'avènement des sciences, fermait son école aux ignorants en géométrie, Plotin, lui, eut un enseignement de lui-même sélectif en ce qu'il ne saurait s'aborder de l'extérieur: par l'écorce. Il ouvrit en effet la voie d'une connaissance introceptive à dire, en quelque sorte, que **la perception du monde sensible est aussi distincte de son intellection, que les mensurations d'un visage le sont de ce qui l'exprime.**

L'accès à une rationalité métascientifique est limité de ce que la connaissance de l'expression du visage n'a que faire des mesures et des règles de géométrie! Une forme est éminemment dimensionnable en proportion, donc ouverte aux savoirs scientifiques, mais une expression, miroir de l'âme et signe de vie, échappe à toute mesure objective dans le sensible. Oui, PLOTIN qui sut discriminer entre la forme du visage et son sens, nous permet d'apercevoir le propos métaphysique de la réalité, comme contenu d'essence spirituelle, donc au niveau de l'exprimé, par-delà le formé depuis des substrats physiques, c'est-à-dire le conteneur qui, seul, se prête à la mesure.

Dès lors que la personnalité est suffisamment mature pour s'émanciper des idées reçues, et pour peu que les heurts de son parcours personnel ne provoquent pas d'infirmités touchant l'entendement, qui se risquerait de prétendre que la vie qu'aperçoit l'âme est une réalité moins tangible devant la perception de son enveloppe charnelle? Mais voilà, en attendant, tout comme le ver est à "savoir" la forme de la charpente qu'il ronge, sans pour autant, jamais, prendre connais-

sance de la réalité de la charpente en tant que telle, l'astro-
nome peut bien mesurer le cosmos au travers ses instruments,
sans que lui soit jamais donné par ce moyen de contempler
son macroprosope, ou grand visage.³⁸ Pour reconnaître quel il
est, ce n'est pas au travers du télescope qu'il lui faut regarder,
mais directement en lui-même, en tant qu'émanation d'une
vitalité divine interne.

Prenant cette distance par rapport au triomphe des sciences,
nous pouvons mieux apprécier le drastique dilemme de
l'acteur scientifique espérant découvrir la vie en disséquant
des structures corporelles, alors que la vie se conçoit comme
réalité surajoutée aux propriétés matérielles. En cela, ce n'est
pas le fait de fonder la biologie sur la chimie du carbone qui
apparaît apte à distinguer la vie, même si cette chimie repré-
sente sur Terre un facteur commun au règne de l'animé. La
manifestation la plus évidente à distinguer la vie, ou l'inanimé
de l'animé, est, du virus à l'humain, voire au-delà, cette
faculté d'action dirigée au profit de soi, du groupe et de
l'espèce. Comment mieux apercevoir le tragique de la situa-
tion du scientifique procédant au seul inventaire du cosmos et
le déclarant répondre à des lois physiques en continuité de
celles qui gouvernent, sur la table de dissection, le corps du
cobaye substraté par une semblable atomicité? De même que
l'expression d'un visage n'apparaît pas lors de sa mensuration,
de même le savoir anatomique et physiologique, au micro-
cosme comme au macrocosme, ne révèle rien d'une âme issue
des vies dont la nature reste l'expression de vitalités, même à
reposer sur les moyens que sont des structures et des métabo-
lismes matériels.

La suprématie des mathématiques et des disciplines connexes
est évidente dans l'accompagnement spéculatif d'une repré-
sentation à propos de la réalité physique du monde. Le but y
est de tendre à l'objectivité des déductions qui consiste à ne

38. Cf. Hayyim Vital, *Traité des révolutions des âmes*, Archè, Milano, 1987.

considérer que les propriétés événementielles et, donc, seulement interpréter le senti. De dérives en dérives consistant en des complaisances doctrinales du scientifique pour son objet, on en est arrivé à déconsidérer le travail de subjection à propos d'une contrepartie qualificative de la réalité, autant que celui qui est suggestif à propos d'un *quid-proprium* rendant compte des raisons, jusqu'à déclarer que ces domaines sont sans tangibilité et de pures constructions intellectuelles.

Aussi ce manquement est de nos jours à reconsidérer. Mais cela il serait dommage que de nouvelles idées reçues s'imposent à remplacer les anciennes, car elles s'établiraient alors ainsi qu'une distorsion, cette fois à déprécier l'aspect propriatif des événements du monde. Le lecteur voudra bien comprendre que la mise en avant qu'on fait d'un domaine intérieur de réalité est seulement compensatoire de la propension contemporaine à ne considérer pour réel que le monde extérieur. À côté le vu à permettre une mensuration objective de ce qui en constitue le théâtre, les loges d'artistes, le magasin des accessoires, le hall d'entrée, les coulisses et la boîte du souffleur... il y a le regard porté sur la scène du monde. La contemplation de l'expression actorielle de l'effectué au monde ne peut être reliée qu'à l'induction intellectuelle de la pièce cosmique qui s'y joue. C'est elle la source d'une sophia humaine³⁹ prenant, en quelque sorte, le relais du savoir obtenu depuis la seule intelligence déductive à propos de l'observation sensible du monde. Et avec elle se surajoute de nouvelles perspectives pour l'humanité.

39. La Sophia est prise ici dans son sens traditionnel, c'est-à-dire en tant que connaissance faisant la synthèse entre le savoir à propos d'une nature naturée et la préconnaissance d'une surnature naturante. La sagesse des conduites humaines, en reliant une réalisation exocosmique à une existence endocosmique aphénoménique, s'y appuie. Notons que PHILON d'Alexandrie considérait la Sophia comme une hypostase féminine, connue comme fille de l'Esprit communiquant à l'infini par communion. Plus tard, le concept à son propos investit la troisième personne divine, après le Père absolu, sans lequel les relations relatives d'être seraient impossibles, et le Fils, par qui le temps d'être accède à sa propre éternité.

Donc, on a pour habitude de considérer l'activité comme tangible grâce à la matière. Cette impression résulterait-elle de ce que le substrat de nous-mêmes est quasi matériel? À y réfléchir, comme la psyché humaine pèse juste le poids de son activité qualificative dans un environnement proche, et que nous réduisons la réalité de l'esprit aux seules valeurs qui servent à guider nos conduites, est-ce que le regard qu'on porte sur notre altérité ne serait-il pas à délimiter nos propres insuffisances?

Tentons d'apercevoir quelques méandres de cette disposition. Le sanctionnement véridictif d'une proposition qualificative visant le matériel et celui d'une proposition spirituelle visant la qualification mentale est à rendre compte, *de facto*, d'une contratfactualité descendante en application extensive à l'exocosme. Mais le faire performatif peut être également interne, en tant qu'acte *de jure*. Nous le savons et en usons couramment. Les locutions telles que: «je vous marie...», ou «la séance est ouverte», sont exécutoires; il ne s'agit pas là d'un constat sur l'énoncé descriptif à permettre la qualification, ni de qualification elle-même en tant que faire factitif s'imposant à ordonner de cause à effet des propriétés matérielles, mais bien d'actes formels réalisateurs, au mésocosme, d'accomplissements volitifs à rendre compte, au moins implicitement, d'un endocosme. De même il faut apercevoir que l'injonction qui est, par exemple: «vous ne pouvez pas faire cela!» a une incidence vectorielle au mésocosme, dans une application exocosmique, qui n'est pas transitive comme dans le cas du spirituel vers la qualification mentale.

Pour saisir ces différences, il suffit d'apercevoir l'aboutissement de l'acte à ce qu'on en dit par relation réflexive entre l'effet exécutif et la performance du dit. On distingue en effet plusieurs sortes d'énoncés: ceux qui sont à effet locutoire, doués de sens descriptif, ceux à effet élocutoire (il m'a dit que...), et encore à effet illocutoire (protestation), ainsi que

perlocutoire («vous ne pouvez pas faire cela» s'interposant comme effet dissuasif sur le lieu du résultat actuel), etc. Sans omettre les compositions à rendre présentes, dans une même phrase, plusieurs des formes précédentes en des niveaux de dépendance. Par exemple la forme: «je crois qu'il va pleuvoir», peut être un déclaratif seulement pertinent, comme contenir de surcroît une incitation à prendre son parapluie.

Ce sont là des cas d'expérience théorisables susceptibles d'éclairer une activologie. On peut montrer que ces sortes d'élocution tiennent implicitement compte du processus associant forces, efforts, et luttes, dans le principe de dépenses en des énergies spécifiques pour sustenter les états actualisés entre le réalisé et le à réaliser, et conséquemment en permettre la progression depuis l'existence surdéterminatrice des états intermédiaires. D'où les deux aspects: l'aspect mécaniste par lequel on considère les réactions causales à sustenter la maintenance des états actualisés intermédiaires, que complète l'aspect finaliste sous-jacent au principe de progression par lequel on considère l'effet téléologique des proactivités qui sont à assurer le passage entre des états de moindre réalité vers des états supérieurs de réalisation.

Nécessairement, l'organisation temporalisée en substance des corps matériels du cosmos est complétable par un double intemporel en essence des incorporelles spiritualités. L'âme, comme transsubstantiation intermédiaire, témoigne alors de cette bivalence complémentaire entre le spirituel et le matériel. Dans le processus de réalisation progressive des réalités de l'Univers, incorporations matérielles et métamorphoses spirituelles apparaissent ainsi contractuelles à réunir dans l'être des essences et dans les choses des substances

C'est par là que LEIBNIZ, autant que KANT, ne confondent, ni n'excluent, les présupposés respectifs de la physique et de la métaphysique —les physiciens s'occupant de découvrir les causes rendant compte du monde depuis des antériorités, et ce, jusqu'à sonder l'origine des transformations métamorphiques

du monde; le métaphysicien se préoccupant de connaître les causes finalisatrices susceptibles de rendre compte des progressions du même monde. C'est toute la différence entre savoir comment les choses adviennent et subsistent, suite à l'expérience du senti, et connaître en quoi elles progressent jusqu'à épuisement des potentialités de perfectionnement, de façon à ce que la vérité de l'un à l'autre est à situer au-delà des fonctions gérant la réalisation performative de l'Univers, dans un entendement postfinalitaire d'une expérience de l'existence à la dimension de l'infini.

Fondement théorique d'un domaine métaxique

3.28 Vers un fondement métasystémique

Si la dimension de la planète Terre limita le nombre des aventuriers qui, tel Christophe COLOMB, en découvrirent les continents, la grandeur du champ dans lequel s'épanouit l'aventure intellectuelle fait que celle-ci a encore de beaux jours. La créativité scientifique, philosophique, religieuse ne peut manquer de devenir, du fait de sa quasi inépuisabilité, singulièrement de plus en plus enthousiasmante au cours des époques à venir.

Les péripéties de cette aventure-là sont différentes de celles qui concernent les découvertes du monde. Tout véritable chercheur en l'un de ces domaines sait qu'à vouloir que la pensée bouge, ruses et compromis sont chaque fois à réinventer pour surmonter l'inertie des diverses collectivités communiquant dans les limites de leur prêt-à-porter mental. Quant au chercheur "parvenu" pour cause d'être sûr de lui, inutile de lui rapporter qu'untel, médium, va faire tourner une table dans l'intention de changer les frontières de son intellection opérant dans la logique du tiers exclu. Tant de simulateurs cherchent à tromper pour faire l'actualité, et la crainte du ridicule à se trouver prit en flagrant délit de crédulité annihile chez lui tout crédit d'intellection. Même l'invocation par ce médium de Louis JOUVET lui disant «Tout savant qui s'ignore est un ignorant en puissance» écho de «tout patient

en bonne santé est un malade qui s'ignore», ne lui communiquera pas une nouvelle impulsion. Or s'il est si mal aisé pour un créatif de faire bouger les penseurs dans le prêt-à-porter restreint à sa communauté, combien cela l'est plus à tenter de rapprocher les possibilités de savoir en science, de cela qui est introspectivement concevable de croire depuis les religions. Ruses et compromis susceptibles de viser ce but passent assurément par le concept de métaxie.

On donne à EINSTEIN d'avoir dit: «L'Univers est ordonné, donc il est compréhensible». C'est présenter à la raison que rien de ce dont nous pouvons savoir d'expérience ne saurait être autre que tenu à des structures et des organisations considérées ainsi qu'une grandiose entreprise à joindre l'unicitaire depuis le principe de communication, puis de “communion”, entre toutes parties interrelatives bornées par des différences. Du déploiement de la réalité à ce jour inventoriée, on ne connaît en effet aucune rupture dans la composition arborescente, structurelle et organisatrice, caractérisant l'imbrication complexificatrice sous-jacente à la réalisation de l'Univers. C'est une évidence, jamais mise en défaut par l'expérience, que l'individuation de chaque chose résulte de relations organisées entre un certain nombre d'individuations substratives, et cela tel que la dernière strate réalisée, si elle est composée, reste redevable d'une identique disposition vis-à-vis du superstrat depuis des fonctions à celui-ci.

Avec les trois aspects contractuels de la réalisation de la réalité, qu'on évoque depuis la métamorphie des corps, des idées et des idéaux, nous apparaissent les formations de substrats systémisés spécifiques. Elles détiennent les rôles à régir les événements au travers la suite des actualisations, depuis des relations singulières.

Le cosmos implique déjà, en raison de l'étymologie du terme, la notion d'ordre. Mais l'idée qui sous-tend ainsi ce mot ne fait que refléter l'expérience qu'on acquiert de la réalité. Considérons seulement le cosmos physique, celui des corps et

leurs structures dans l'espace. Portant son regard vers les frontières d'une expansion déjà réalisée, on ne saurait contourner le concept de proximité locale des galaxies dans la notion d'amas galactiques. Ceci n'est aujourd'hui pas plus évitable que le constat de ce que l'objet concrétisant la réalité d'une galaxie repose, elle-même, sur le rapport des mouvements relatifs entre systèmes d'astres, dont l'actualisation est encore fondée sur la satellisation de corps astronomiques entre eux. Or nous ne pouvons pas concevoir la réalité de tels corps sans le concept de concentration spatiale entre une autre sorte d'éléments matériels qu'on nomme molécules. Et cela peut se poursuivre de manière ininterrompue jusqu'à l'actuel niveau infinitésimal de structuration reconnu avec le cortège des infraparticules, que des physiciens tentent aujourd'hui de séparer en éléments moindres; tandis qu'à l'opposé, des astronomes commencent de soupçonner la formation de structures au-delà les amas galactiques.

Quittons ce donné des physiciens dans l'infinitésimal, ainsi que celui des astronomes scrutant quelque formation cosmique susceptible de surdéterminer les amas galactiques, pour cet autre domaine de réalité qu'est la pensée. Lorsque nous discouons, seules les vibrations acoustiques de l'air sont objectivables. Elles n'en sont pas moins à permettre de communiquer le pensé qui a sa propre réalité. Il est en effet évident que ces événements acoustiques n'ajoutent rien par eux-mêmes qui soit signifiant. Des significations plus universelles ne peuvent provenir que de la rencontre ordonnée de signifiés qui, constitués eux-mêmes des individualisations signifiantes substratives, sont de moindre signifiante. Sauf à donner dans l'illusion que la connaissance est formée d'une accumulation d'informations sur des événements physiques, elle ne peut que résulter de relations coordinatrices entre signifiants, dont sont, comme partie, les signifiés susceptibles de ressortir de telles informations. On peut donc concevoir, autour du principe de consciencialisation, un accroissement par sphères de savoir délimitant le champ des sémantisations.

Et il est tout à fait crédible qu'en ce qui est des valeurs instaurées comme produits spécifiques des agents du vouloir, les significations jouent un rôle semblable à celui que jouent les propriétés dans l'information des agents qualificateurs se situant entre savoir-faire et savoir-être-fait; mais dans un sens à dire que les substrats respectifs sont encore d'une nature inconfondable. Pas plus qu'il n'est possible de confondre les propriétés acoustiques avec les qualifications qu'entraîne la connaissance du signifié dans le discours, de même apparaissent tout à fait distinctes, bien que non isolables, même à n'être pas reliées, (parce que susceptibles de répondre à des contractualités), les réalités valorielles au travers des qualifications. Les significations ne sont alors que conteneurs, ou véhicules appropriés, d'une applicabilité particulière du domaine des réalités spirituelles, par laquelle arrive le concept assorti d'une systémation des valeurs directrices d'effets vertuels, attendus pour gouverner l'acte qualificateur.

Ceci dit, on peut ne pas adhérer à la tangibilité des réalités spirituelles depuis le seul constat des éthiques, ni confiner la progression d'une expérience individuelle aux seuls conditionnements matériels, à ne tenir compte que des propriétés actales. Mais depuis cette attitude réductionniste qui alimenta la doctrine du monisme, est-on en mesure de prouver, ou même de démontrer, que la stratification systémisée de la réalité de l'Univers ne se fonde pas contractuellement sur des réalités complémentaires entre-elles? Depuis l'activité scientifique, nous pouvons ériger en proposition universelle le principe de stratification hiérarchisée appliqué à la formation des réalités matérielles du cosmos, c'est-à-dire tenir, jusqu'à preuve du contraire, l'énoncé disant qu'aucun élément de la réalité cosmique n'apparaît sans structuration répondant à des potentiels coordinateurs depuis une unité des lois à en régir le libre mouvement. En sorte qu'on doive rien concevoir d'une réalité matérielle sans éléments substratifs et sans ensembles superstratifs dans le genre, de ce que chaque strate de systémicité intermédiaire est composée et elle-même élément

de composition effectif, ou potentiel. De cette disposition, il ressort que les limites aux extrémités microcosmiques et macrocosmiques d'un état de réalisation du cosmos, dans l'expérience qu'on en peut avoir, font référence à des limites polaires invariatives, interfaçant les potentialités d'expansion réalisatrice. Mais c'est épistémologiquement à se suffire du constat d'existence du domaine physique de réalité.

3.29 Approche théorique d'une divisibilité au microcosme

À l'encontre du concept d'expansion de l'Univers, on trouve dans les concepts à propos du constat d'extension au microcosme exocosmique une opposition formelle. Or au sens de la division correspond la discrimination entre inidentités enrichissant la réalité des différences individuées, quand, dans le sens complémentaire de la coordination advient le surcroît de réalité, comme produit de la coordination entre des différences préalablement individuées. C'est conséquemment cette organisation actualisée entre les bornes de l'élémentarisé le plus divisé et l'ensemblement le plus complexe, qu'on suppose potentiellement illimitée en extension dans les deux sens de progression. Nous allons montrer que le concept métascientifique de systémicité peut trouver, semble-t-il, son fondement dans une conception claire de la réalité indéfiniment sécable en deçà l'extrémité de l'actualisé le plus simple, et indéfiniment associable par-delà l'extrémité opposée la plus complexe.

Dès lors qu'on a dans l'idée le principe que cette disposition trouve son levier conceptuel, on peut en faire la démonstration mathématique. D'évidence, nulle chose n'est à la fois plus grande et plus petite qu'elle-même. L'expression qui corrobore le corollaire est à définir que "le même" peut être plus petit, ou plus grand qu'un "non même". Et l'agrandissement, comme la diminution indéfiniment poursuivable des constituants du cosmos trouvent leur point d'appui avec le concept de coïncidence entre nombrants et nombrés: chaque

chose abstraite du cosmos en a une autre qui lui est actuellement, ou bien potentiellement, plus petite, ou plus grande.

Soit $y < x < z$, dans les limites de $\emptyset < y$ et $z < \infty$ —quand la grandeur de “y” n'est pas nulle et la grandeur de “z” n'est pas la limite en extension (à la fois ni entièreté *in extenso*, et ni nullité *ex nihilo*)—, nous pouvons entreprendre de raisonner sur le principe des intervalles constitués d'une suite ininterrompue de strates systémiques, tel que “pS”, exprime le potentiel de l'ensemble des strates systémiques à prolonger un médiastrat quelconque. Sa réalisation est ordonnée par des relations substratives et superstratives limitées, fonction du travail accompli dans le laps de temps écoulé depuis une origine isomorphe. Soit donc “a” et “b”, deux strates systémiques, tel que “a” participe strictement de “b”. On a de cela pour source de complexification l'origine “a” et pour but l'achèvement “b”, noté comme intervalle ouvert:] a, b [. Nous pouvons toujours définir une strate qui soit extérieure à cet intervalle, c'est-à-dire une chose “x” quelconque qui n'appartient pas à l'intervalle systémique:] a, b [et qui peut être plus petite que “a”, ou plus grande que “b”, car la relation:

$$x \in] a, b [\leftrightarrow a < x < b$$

impose la relation complémentaire:

$$x \notin] a, b [\leftrightarrow a > x > b, \text{ ou bien } a < x < b.$$

Les semi-intervalles ayant “x” pour objet se formulent depuis deux cas:

$$x \in] -\infty, b] \leftrightarrow x \leq b, \text{ et } x \in [a, \infty[\leftrightarrow x \geq a$$

ce qui montre l'ensemble des intervalles de la stratification systémique avec:

$$pS =] -\infty, +\infty [\rightarrow x \in] -\infty, +\infty [\leftrightarrow x \in S$$

Sans cette disposition, on ne pourrait pas faire que tout ensemble des “x”, représentatif d'une strate systémique bornable, soit minorable par les éléments du continuum

chaotique, tout autant que majorable par le contenu du continuum subabsolu. En effet, dans l'ensemble “pS”, tout intervalle pris en des niveaux de “- ∞” jusqu'à “a” reste minoré par “∅” (rien) depuis la relation:

$$pS_{-x} = \{ x \in S / \emptyset < x \leq a \} : \quad \emptyset \leftarrow] - \infty \text{ ——— } a] \text{ ——— } <$$

tandis que tout intervalle des niveaux de “+ ∞” à “b” reste majoré par “⊙” (complet) depuis la relation:

$$pS_{\infty} = \{ x \in S / a \leq x < \infty \} : \quad > \text{ ——— } [a \text{ ——— } + \infty [\rightarrow \odot$$

En sorte que tout intervalle actualisé, ou actualisable, d'un ensemble borné composé non vide d'un certain nombre de strates de systémation est majorable (admet une strate majorante supérieure depuis la relation: $AS \subset \mathbb{E}$). De même l'intervalle systémique réalisé (nécessairement non vide) est minorable: il admet une strate minorante qui lui est inférieure. D'où il advient que pour chaque strate systémique actualisée existe une strate minorante et une majorante qui, par rapport à l'actualisation considérée, sont réalisées, ou bien potentielles.

3.30 Structure et contenu métamorphique du cosmos

Cette notion d'extension des deux extrémités d'une échelle théoriquement indéfiniment poursuivable des strates de la systémation de la réalité peut apporter un peu d'éclairage sur le concept qu'on a des transformations métamorphiques de l'Univers. Mais il semble que pour une meilleure compréhension d'un unique avènement de la suite ininterrompue des événements qui sont à réaliser la réalité, il nous faille distinguer deux choses qu'on suppose reliées.

1. **le concept qu'on a de la structuration en strates.** Le meilleur exemple de cela est la représentation du cosmos matériel connu, allant du niveau des infraparticules, jusqu'au niveau des amas galactiques, c'est-à-dire le cosmos physique considéré comme une structure géométrique mathématisable et non pas en tant qu'organisation prédicable d'attributions diversifiées;

2. le concept à relier la propriété d'extension diversificatrice à la discrimination des caractères particuliers, et leur synergie dans le processus de complexification réalisatrice. On le trouve afférent à la délimitation individuée dans le tout, depuis des attributions relatives. En tant que ce qu'on distingue l'est de son altérité, les attributions faites à la partie sont relatives à sa contrepartie. Mais cette disposition, d'une façon conjointe à la propriété d'extension complexificatrice depuis le rapport des parties entre elles. On conçoit alors l'Univers en tant qu'organisation à laquelle reste attribuable une suite sans fin de complexifications attributives au macrocosme, qu'entretient la possibilité d'une diversification indéfiniment distributive au microcosme, sous-jacente de la relativité du distingué à son altérité.

Vu sous cet angle, un état actualisé de l'Univers se caractérise depuis une double disposition qui relie quantitativement des stratifications entre le plus petit composant et le plus grand composé, à la notion qualitative des mêmes stratifications entre une borne inférieure de caractères diversificateurs et une borne supérieure de leur complexification relationnelle. C'est en rapport à l'accroissement dans le sens des quantités qu'on assimile le principe d'une augmentation en puissance investie dans l'Univers, tandis que, depuis l'accroissement des caractères qualitatifs de relation, s'assortit celui de l'augmentation en pouvoir (figure 3.12).

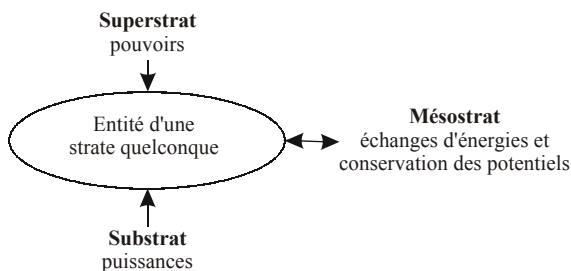


Fig. 3.12 Rapport pouvoir / puissance

Quand on dit que les deux sortes semblent contractuellement reliées, c'est parce que, quelles que puissent les directions prises dans des domaines les plus divers, on en rapporte toujours l'expérience de propriétés, de qualités et de valeurs

actales, sous forme d'implications arborescentes tenant des effets de puissance à des causes de pouvoir. Cette disposition paraît corroborée en ce que plus nous investissons les strates du microcosme, et moins nous pouvons y porter d'attributs, mais plus l'énergie libre y prend d'importance, quand, à l'encontre, plus nous investissons les strates d'une surnature, autant s'accroît la possibilité attributive, tandis que diminue la dynamique **relative** entre parties depuis des forces, des efforts et des luttes.

De cette disposition, on tire deux schémas. Le premier (figure 3.13) concerne le contrat apparaissant entre les aspects représentant les notions de mobilité et d'attribution. Le second schéma (figure 3.14) a trait à la notion de structuration de la réalité s'épanouissant entre deux limites, en référence à une quelconque actualisation de l'instance temporelle.

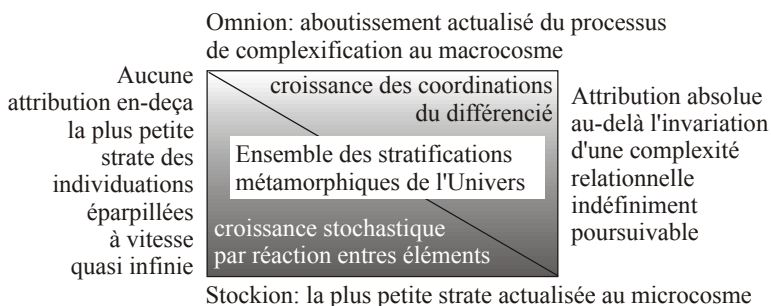


Fig. 3.13 rapport entre les notions de mobilité et d'attribution

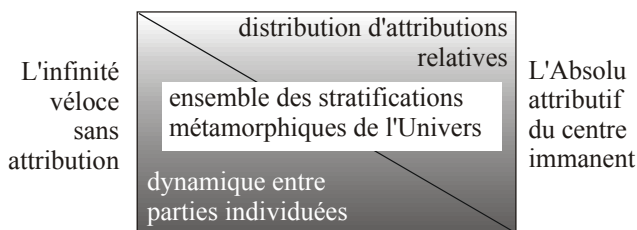


Fig. 3.14 structure et bornes de la composition réalisée de la réalité

Dans ces tableaux, on introduit deux couples de repères, avec :

- i. la borne des **stockions**. Elle est représentative de l'ensemble des parties les plus élémentarisées en interface d'un subunivers,

posé à définir, en un état privé de substratisation, une existence non existante. C'est le niveau de l'ultime division dans le substrat de la réalité réalisée, formé d'**omicrons**. Rappelons que la **stockiotique** fait référence la science des élémentarisations du réel.

2. le bornage d'un **omnion** qui est à représenter l'individuation la plus composée à toucher au subabsolu. C'est l'unique **omégon** posé en tant qu'il est, à l'opposé de tout omicron, privé de superstrat réalisé.

Depuis le niveau de notre propre individuation, nous avons l'expérience tangible des réalités médianes, stratifiées en systèmes de plus en plus simples jusqu'à une strate subatomique en cours d'inventaire. Cependant, on ne saurait concevoir, sans incohérence, seulement la moitié du principe de cette structuration de la réalité. Et la présente réalité la plus complexe accessible de façon tangible à notre expérience, doit être comprise comme substrat virtuel, potentiel, ou effectivement réalisé, d'une surnature s'épanouissant en direction de la réalité la plus composée à inclure et surdéterminer les attributions spécifiquement anthropiques.

Cela doit être, même en l'absence de toute expérience vécue le confirmant, car, de même que ce qui fait la réalité de nos facultés mentales d'information du monde n'appartient pas en propre aux cellules nerveuses (alors même qu'elles en sont le substrat et que ces facultés intellectives reposent précisément sur les activités synergiques de telles cellules), de même des attributions sont censées appartenir en propre aux niveaux réalisés et en cours de réalisation d'une réalité superstrative. Attributions qui subsument les réalités humaines, et dont l'expérience nous est, par analogie aux neurones vis-à-vis de la pensée humaine, directement impossible.

On peut appuyer la vérité de cette proposition sur une démonstration ensablée qui est habituellement validée depuis l'argument logique que voici. On conçoit aisément que les habitants de la capitale d'un pays sont les habitants de ce pays, alors que tous les habitants dudit pays ne sont pas,

aussi, habitants de la capitale. C'est à établir un parallèle en ce que des états ainsi que des statuts d'être, d'avoir et de faire, peuvent être distingués relativement aux niveaux des intégrations de la réalité. Avec “x”, une attribution appartenant au niveau de complexité “ Ω ”, “x” peut appartenir au niveau de complexité “ Ω ”, sans appartenir aussi à l'univers des personnes noté “ \mathbb{U} ”, depuis l'expression:

$$\forall_x [\Omega_{(x)} \rightarrow \mathbb{U}_{(x)}] \wedge \exists_{(x)} [\mathbb{U}_{(x)} \wedge \neg \Omega_{(x)}]$$

3.31 Les ramifications diversificatrices dans la composition de la réalité

Le constat d'expérience de la diversification des choses et des êtres de la réalité est à concevoir que cette diversité repose sur “l'être-là” depuis des caractères singuliers: les faits singuliers d'être en rapport plural à son altérité depuis des moyens.

Au principe de diversité ainsi défini s'appliquent plusieurs axiomes. L'un de ceux-ci dit que deux choses se manifestant identiquement ne se peuvent que depuis des deixis inidentiques. Mais cela peut arriver, soit subjectivement par manque de discrimination des différences dans les caractères composant leur nature, soit objectivement parce que de telles différences caractérisatrices ne sont pas encore accomplies (actualisées). Cependant, force nous est faite de remarquer qu'à l'opposé faisant que l'on considère deux choses comme étant étrangères l'une à l'autre depuis des caractères distinctifs, les attributions qui les particularisent sont encore des caractères universels, puisque le concept qu'on a des attributs est relatif aux significations depuis des singularités. Ces caractères sont universels, mais également relatifs, non seulement en ce que les attributions qu'on octroie aux choses individuées sont possédées en communauté avec d'autres qui les possèdent également comme particularités, mais encore parce que la possibilité de les manifester relativement tient au fait relationnel d'une l'altérité.

Ce qui frappe est l'enrichissement croissant des données diversificatrices, au fur et à mesure qu'on remonte l'échelle des réalités passant par l'accroissement de la complexité organisée depuis le plus grand nombre d'éléments en synergie. Mais il y a plus à considérer avec la possibilité de diversification des individuations d'une même strate. Et cette complexité est quasi exponentielle dès lors que les entités sont à composer plusieurs ordres de réalité. On observe en effet que la diversité des propriétés physiques entre corps matériels à caractériser des genres d'objets augmente au fur et à mesure des incorporations complexificatrices. Mais on remarque aussi que l'ensemble des propriétés dans un agrégat d'entités minérales est moindre que celui d'un matériel biologique. Par exemple, depuis la formation de l'ADN, la reproduction sexuée est déjà source d'une diversification sans commune mesure avec les possibilités en diversification du règne dit "inanimé", dont les rapports sont fondés sur seulement une centaine d'éléments. C'est à augurer que la potentialité de variation afférente au domaine du biologique est semblablement inférieure au moyen de diversification dans le règne d'un domaine spirituel. La classe des choix valoriels incorporables dans les expériences personnalisées depuis des fonctions à l'esprit dans le libre-arbitre, conduit au concept d'une diversification quasi indéfinie de personnalisation, pour peu qu'on en juge par l'axiome: «Sèmes un acte, tu récoltes une habitude. Sèmes une habitude, tu récoltes un caractère.» Il est en effet aisé d'apercevoir de cela que la diversification du personnalisé, pour être fondée sur l'expérience personnalisée, est quasi infinie, sachant qu'un même produit de la qualification peut avoir pour cause des intentions diversifiées.

On en tire une conclusion. La personne, douée d'un libre-arbitre conjuguant des conséquences exocosmiques à des dispositions novatrices introceptives, répond, assurément, à des lois qui, si elles sont différentes de celles qui ont cours dans le domaine matériel, n'en sont certainement pas moins spécifiques de l'instance performative du monde. C'est à

subodorer que sa nature concrétise alors le principe de destinée de la personne, comme potentialité d'accomplissement par-delà des acquisitions et des devenirs. Depuis son apprentissage d'un libre-arbitre arrivant au fur et à mesure d'une émancipation des conditionnements de l'individu, la personne humaine accède à la responsabilité actorielle susceptible de promouvoir son propre destin. En ce sens que c'est par l'usage du libre-arbitre qu'on en arrive à ordonner les conditions réactives des interactions entre les corps depuis des forces physiques, aux efforts psychologiques qui affèrent aux interactions entre mentalités depuis le degré cohérence et en vertu d'agir, qu'on acquiert des luttes d'esprit, relativement aux proactivités dans le principe des valeurs. En cette disposition, la justice médiante, et la justice différée dans ses effets, forment un ensemble se substituant progressivement de droit au principe causal (ce qui arrive de fait), relativement à la possibilité impartie à chacun de diriger sa destinée par volonté personnelle, en raison du monde des personnes, et sa continuité suprapersonnelle.

Notons de nouveau qu'au regard des prêts-à-porter intellectuels contemporains (ces idées reçues qui vont de pair avec des conditionnements), revendiquer *de jure* le droit de voter allant avec l'exercice du principe de libre opinion (Droit de la personne humaine) tout en propageant scientifiquement *de facto* l'idée que seul est tangible le conditionnement humain depuis son milieu, entraîne l'usage d'incohérences sémantiques desquelles résultent les fictions de certaines entreprises humaines. Ces prêts-à-porter intellectuels sont à ne pas tenir pour véridique que les propriétés matérielles répondent à l'interrogation "comment" d'un rapport à "quoi", quand les conséquences des délibérations intérieures concernent l'interrogation "pourquoi" d'une relation à "qui".

Composition sous-jacente à la formation fonctionnelle d'une unité holistique du Cosmos

3.32 Éléments de métasystémique

Nous allons montrer quelques arrangements supportant la théorie métaxique de l'encours performatif. Du point de vue du cybernéticien, un système reste le reflet des états dont on rend compte avec des attributions “A” entre “n” éléments distingués depuis les relations “ \mathcal{R} ”, en répondant au rapport:

$$A=(n, \mathcal{R}).$$

Le nombre de combinaisons fonctionnelles d'une organisation quelconque apparaît proportionnelle à la quantité d'attributions distinguées dans les parties. Soit “n” le nombre des attribués distincts, la quantité de *combinaisons fonctionnelles* représente: $C=(2^n)-1$. En sorte que, par cohérence, toute suite étant du même genre, cette disposition s'inscrit dans le contexte holo-ensembliste du rapport:

Surensemble (ce qui subsume la notion d'ensemblement des parties bornées)

↑ Vers une organisation unique et complète (*in extenso*)

Ensemble: collection d'éléments et leur réunion fonctionnelle

Éléments composants: parties constitutives individuées et caractérisées

↓ Vers l'infiniment divisé

Sub-élémentaire (environnement non composé, posé en tant qu'état isomorphe, source d'hétérogénéité cosmique)

On peut chercher à corroborer cette disposition dans le principe d'ontologie. À cette fin distinguons dans un surensemble "H" (unicitairement absolu, infini, invariatif), un ensemble "A", pouvant être quelconque, mais non-nul et toujours borné, ainsi que relatif et différentiellement variable (voir la figure 3.15).

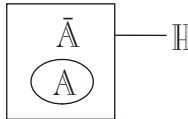


Fig. 3.15 La complémentaire à un ensemble borné d'existence

Le contenu existentiel de cet ensemble "A" subsiste seulement pour être isolé d'un secteur quelconque de son fondement *in extenso* d'ensemblement le surdéterminant dans "H". Le continuum de ce fondement ne comporte, quant à lui, aucune limite, comme aucune localisation d'un caractère de relation, et se trouve conséquemment privé de la faculté de varier. C'est à considérer que "A" appartient à n'importe quelle situation dans l'infinité et l'absoluité du référentiel "H". Car ce que l'on conçoit vis-à-vis du discriminant finitude / infinitude, on doit encore en poursuivre l'énonciation en ce qui est des discriminants relativité / absolu, c'est-à-dire en sorte que le contenu attributif, qui peut être borné en "A", appartient à n'importe quelle pseudo partie absolue de "H", dont on le distingue (il ne se trouve aucune localisation possible dans "H" d'un caractère appartenant à "A"). En effet, dès le moment où l'on distingue "A", alors "A" se **trouve distingué, non pas par rapport à "H", mais par rapport à sa complémentaire "non-A"**, ce qui a une toute autre signification. Cela est tel que dans le surensemble "H" nous pouvons choisir n'importe quelle fonction "f" associant à toute partie non vide distinguée dans "A" de "H" un caractère considéré comme élémentarité $a=f_{(A)}$. Or, ce **caractère distingué possède son complément, qui est complémentaiement non élémentarisé, dans "non-A"**.

Si maintenant on distingue un ensemble “B”, tel que $B \not\subset A$, alors “B” vient de “non-A” de “H”, en tant que domaine transfini, autant que subabsolu, de ce qui est différencié étant fini et relatif dans une relation de “B” à “A”. **Il est évident que le procédé n'a aucune limite: on peut toujours discriminer un ensemble qui soit fini, relatif et variant, dans l'entièreté *in extenso* de “H”.**

C'est à établir le concept métasystémique en ce que, depuis le principe de ségrégation, apparaît la possibilité de caractériser fondant des relations entre parties différenciées. En effet, si, par exemple, l'ensemble $\{a, b, c\}$ représente un niveau particulier d'élémentarisation, alors la relation $aRbRc$ est représentative d'un degré d'universalité réalisée depuis la mise en relation entre les *ex-sistentialisations* de “a”, “b” et “c”.

Mais alors, comment rendre compte au mieux du principe de relation en deçà du simple constat qu'on en a? Sachant que le caractère d'isométrie concerne le fait qui différencie des propriétés entre composés ayant même formule brute des substrats, c'est du principe de relation qu'apparaît le remarquable effet de complexification des attributions spécifiques aux individuations d'un même superstrat. Autrement dit, les attributions aux éléments d'une strate “n” sont incluses dans celles du niveau de complexification relationnelle “n+1” y surajoutant. L'enchaînement du procédé représente la capacité d'accroissement indéfiniment poursuivable, en ce qu'il advient en parallèle à la possibilité illimitée de génération dans “H”, depuis les relations entre générés. Ces notions apparaissent dans le schéma que voici.

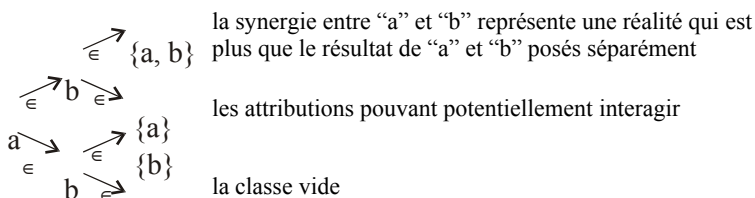


Fig. 3.16 Principe d'inclusion indéfiniment poursuivable des attributions

Dans les pages qui suivent, nous regardons un **système** dans le sens d'une entité fonctionnelle dont la réalité repose sur les activités coordonnées des parties composantes. Les relations d'un tel système concernent au moins le maintien en subsistance de son individuation depuis des activités à son altérité, et au mieux la participation existentielle à une ou plusieurs strates d'une réalité superstrative, depuis des raisons d'être au tout.

On peut apprécier l'activité systémique par une grandeur **contre-entropique** (comme notion positive à compléter l'accroissement d'entropie), dont la mesure identifie des effets **tropiques**, la **tropicité** étant à distinguer la maintenance des états acquis. En référence à un état d'acquisition tropique, l'entropie renvoie donc à un degré de dégradation impliquant le retour à des conditions antérieures de moindre organisation. L'augmentation d'entropie coïncidant à une perte de réalité réalisée, l'augmentation tropique se pose en référence à l'effet inverse. Aussi, est contre-entropique le mouvement d'une activité dirigée, en sorte qu'on mesure ici l'opposé d'un effet entropique, c'est-à-dire un degré de structuration et d'organisation, corollaires d'un surcroît de réalité réalisée.

Rappelons que la structure représente une incorporation ordonnée présentant des **propriétés** à son environnement, et que c'est portée par des effets structurants que l'organisation répond aux moyens d'un système par l'entremise des **qualifications**. On mesure avec ces dernières la maintenance ou le gain d'un pouvoir organisateur, si la disqualification caractérise le mouvement opposé qui concerne la mesure d'une perte de fonction dans l'organisé ainsi soumis à **désorganisation**.

Dans le sens où l'effet organisateur n'est pas concerné par des activités d'incorporation, mais par un **niveau de coordination à effet fonctionnel** établi entre des éléments préalablement structurés et diversifiés en attributs, un **degré de réticulation** du structuré participe des effets d'une dépense coordinatrice, tout en s'en distinguant depuis la nature de

cette dépense. Mais l'organisation n'arrive pas de soi, elle se pose en référence à des vertus actantes. On peut apprécier la proactivité d'un système par la grandeur dont la mesure concerne le gain en **unification** dont le mouvement opposé distingue la mesure d'un degré qui est au contraire diviseur. Le principe d'unicité, constaté comme effet à son altérité d'un niveau d'union interne, n'apparaît pas plus concerné par des effets coordinateurs, que le principe d'organisation ne l'est par des effets structuratifs.

Entendons bien par là que l'unification fondée sur l'union dans la diversité est un concept inconfondable avec le caractère d'uniformité spécifique du divisé depuis le même. Il régit, non pas la réduction des inidentités entre parties, mais le concept d'unité de ce qui ressort du rapport. Ce sera par exemple l'unité entre des personnes, forcément différentes entre elles par nature, mais dont le vouloir converge. Pour ne pas plus m'étendre ici dans la définition du propos, ce qui arrive par là est comme la fonction du chef d'orchestre qui **fait** l'unisson (ou un seul son) ressortant des harmoniques au sein d'un ensemble orchestral. En cela, les personnes sont différentes depuis des personnalités uniques, c'est-à-dire non interchangeables, comme le sont les différents instruments dans un orchestre. L'action entreprise à l'unisson, dans la diversité, implique une volonté "communifiée" à suivre des idéaux communs en vue d'un tout uni, surajoutée à la totalité "communiquée" du divisé sous-jacent.

Nous distinguerons jusqu'à sept classes de réalités s'organisant avec le processus de réalisation de l'Univers. Ce qui établit le principe des règnes statuant ces types d'organisations distinctes ressort des considérations que voici. Un système peut être substraté par le domaine des seules réalités physiques en intégrant les strates qui vont de l'énergie ondulatoire aux structures aperçues aux confins des amas galactiques. Les attributions à ces différentes stratifications restent propriatives. Ce qui constitue les applications qualifiantes et vertuelles de telles activités propriatives requièrent des

déterminants qui sont étrangers aux systèmes matériels. D'autres types de systémation sont parallèlement substratés dans les domaines des réalités psychiques, puis spirituelles, accueillant l'édifice des complexifications qualificatives et vertuelles depuis des agents spécifiques, tel que dans le cas des réalisations psychiques, on fasse référence à une fonction contractuelle d'effets qualificatifs, et d'effets vertuels en ce qui est des réalités spirituelles. Et c'est d'une façon dont on a déjà largement usé, que ressort jusqu'à 7 classes de réalités issues de la composition des fondamentales, à permettre une indéfinité d'individuations dans les proportions intermédiaires.

À caractériser celle que nous connaissons le mieux —le domaine du biologique—, son niveau de complexification est à coordonner des éléments pris sur le règne minéral, à des éléments fondés sur des réalités psychiques. Le niveau fonctionnel d'une telle organisation, conséquemment, coordonne des effets propriatifs à des effets qualificatifs, cependant que les vertus des effets proprioqualificatifs lui sont communiquées: ils ne sont pas déterminables *in situ*, au contraire des réactions de cause à effet, à n'être pas sans raison au tout.

Cela est à dire que nous pouvons en rester au constat déductif de ce niveau psychosomatique, mais que nous pouvons aussi induire les concepts d'agents en d'autres types d'organisations substratées dans le domaine des réalités psychiques, et d'autres dans celui des réalités spirituelles. En ce sens qu'on peut assortir, par exemple pour ce dernier cas de figure, le déterminant valoriel de l'action, mais dans un état privatif de puissances réalisatrices. D'où les états complémentaires qui s'ajoutent encore en deux classes d'organisation, celle qui intègre le spirituel au domaine psychique, et celle qui intègre les trois domaines contractuels de la réalité, c'est-à-dire à la fois les domaines physique, psychique, et spirituel. Seul ce règne est susceptible de posséder des fonctions internes coordonnant des effets propriatifs, qualificatifs et vertuels d'action, d'une manière d'être qui soit autonome à son altérité,

quand cette autonomie peut encore n'altérer en rien la raison d'être au tout.

Pour mieux saisir ces différences, examinons ce que voici. Un chimiste discrimine immédiatement la différence entre mélange et combinaison. Il constate qu'un mélange peut se combiner, et qu'une combinaison peut revenir à l'état de mélange, avec possibilité de se recombinaison différemment. Son efficacité ne s'en ressent pour autant pas s'il établit, ou n'établit pas entre les deux sortes la succession ontologique comme processus d'apparition à subordonner le principe de combinaison au principe de mélange (les atomes O et H, pour être combinés en une molécule H₂O formant une nouvelle entité, ont un préalable qui rapproche les deux sortes depuis des conditions favorables de combinaison). C'est depuis cette disposition qu'il nous est possible d'apercevoir, même indépendamment de l'expérience, que **la phase de concrétion individuée de réalités physiques, psychiques et spirituelles depuis des complexifications en organisation, est à rendre possible une instance à établir des “fiançailles” en vue d'une intégration ultérieure depuis l'intermédiaire de différentes compositions individuées en interface.**

C'est la possibilité d'arrangement, tout d'abord associatif et ensuite susceptible d'intégration, dont disposent les individualités dans la diversité des rapports se réalisant continûment dans les domaines distingués ci-dessus depuis des effets spécifiques, qui autorise la conception unitive de sept *continuums* d'être avec un avoir. Mais lorsque l'on parle de systèmes au premier degré d'appréhension, il n'est pas entendu autre chose que ce qui ressort comme unité de **relations synergiques** entre des éléments distingués. Ou encore, ce qui ressort en tant que relations fonctionnelles composant l'organisé, à permettre de distinguer entre systèmes et structures, si par structure on entend la seule disposition solidaire des parties constitutives du “squelette” sous-jacent à l'**activité organisée.**

Du processus de structuration émergent les formes. Le formé est soit spatialisé, soit topologique. Ce qui fait qu'une structure peut se satisfaire des seuls rapports topologiques de position, auxquels peuvent s'ajouter les variations des distances relatives entre les positions des déixiques élémentaires. Il s'agit en quelque sorte du squelette des choses de la réalité.

Mais pour être complet, il faut encore assortir cette disposition à une constitution apparentable dans le temps. Dans le relationnel organisateur, c'est le sens d'une dynamique qualitative qui prévaut. Le temps surajoute ici aux notions de structure, en sorte qu'à l'idée d'arrangement des parties entre elles, s'ajoute celle de fonction interactive entre éléments auxquels sont conférées des attributions à les caractériser en vue d'effets attendus.

De ce fait, si une structure se suffit du seul rapprochement entre des éléments pouvant être identiques entre eux (il s'agit des effets d'un rapport de proximité), à l'encontre, une organisation ne se forme que de la coordination actantielle de parties inidentiques entre elles: il s'agit d'effets synergiques.

On peut encore montrer qu'une organisation est scalaire en ce que ses caractères appartiennent à toutes les strates qui sont à la superstrater. À ceci près, que ces caractères concernent des niveaux différents de complexité relationnelle, qu'on aperçoit depuis la logique multi-ordinale des sens.

Le constat, puis le concept des transformations métamorphiques, dans des classes formées des réalités contractuelles entre elles, pose le principe des spécificités énergétiques. Assurément, il viendra une époque par laquelle il deviendra possible de distinguer un **trophotropisme** spécifique à chacun des domaines, en sorte qu'à une certaine catégorie de "nutriments" s'assortissent des dépenses en directions d'une croissance particulière à chacun des domaines contractuels de la réalisation de la réalité.

Rappelons à ce propos les règles essentielles des activités synergiques ajoutant du **pouvoir** à des **puissances** mises en

jeu. Le pouvoir peut désigner ce que l'on aperçoit d'un rapport synergétique appliqué à l'hétérogénéité attributive des parties (propriétés, qualités, vertus). Ceci en tant que les singularités tenues dans les éléments qui sont en interaction synergique décident de la richesse en pouvoir d'action de l'ensemble, quand la puissance fait référence à la quantité de parties qui sont impliquées dans une activité identique et de même sens dans l'ensemble, c'est-à-dire comme addition des puissances individuées exprimées dans un même attributif.

On comprend aisément que dix individus peuvent augmenter la puissance d'action dans l'accomplissement d'une tâche à laquelle chacun ajoute son travail identique par les effets à celui de son voisin. En dernière analyse du principe de puissance, il faut que tous mobilisent, même à n'être pas animés des mêmes idéaux et des mêmes idées, des compétences identiques cumulées dans leurs effets. Autrement dit, que tous participent au même effet attendu, a minima propriatif (mais ces effets pouvant aussi être qualificatifs et valoriels), tirant alors ensemble dans un seul sens, même dans la disparité des buts et des paradigmes. On comprendra encore que le résultat peut être tout différent si, à partir d'expériences individuelles inidentiques, dix personnes **coordonnent leurs moyens respectifs** en vue de l'obtention d'un résultat commun. Dans ce cas, la puissance restant conservée au niveau de chacun des individus de l'ensemble, c'est alors le pouvoir d'action qui augmente, semble-t-il, comme le carré des puissances individuelles. On conçoit que ce pouvoir d'action augmente avec la diminution des énergies internes, dans la mesure où les transformations à l'intérieur d'un milieu clos, c'est-à-dire sans échange avec l'extérieur, sont caractérisées par le quantum des énergies élémentaires s'associant en des mouvements de même sens. Alors disparaissent les rapports de forces, d'efforts et de luttes qui y correspondent. Il est de cela plausible que le pouvoir soit potentialisé dans la structure susceptible de synergie organisatrice, dans un même sens

à faire que la puissance est potentielle dans l'élément manifestant des propriétés à son environnement.

Aucune individuation de l'Univers ne nous apparaît comme étant isolable, fondée sur elle-même et en vue d'elle-même. Pour corollaire, l'axiome disant que ce qui devient et acquiert comme partie métamorphique dans l'encours performatif de l'Univers tient sa raison contractuelle du tout autre, se pose tel que l'intelligence de cette raison d'être de la partie ait pour référentiel son rapport à l'ensemble. Le constat d'isolement actualisé entre choses causalement parallèles constitue justement la condition de possibilité d'apparition du nouveau au travers des modalités structurantes, coordinatrices et intégratives des parties au sein des différentes strates qui sustentent la progression des transformations métamorphiques de l'Univers. Cette unité métamorphique apparaît reliée au processus de réalisation depuis trois axes de relation, qu'on schématise avec la figure 3.17 suivante.

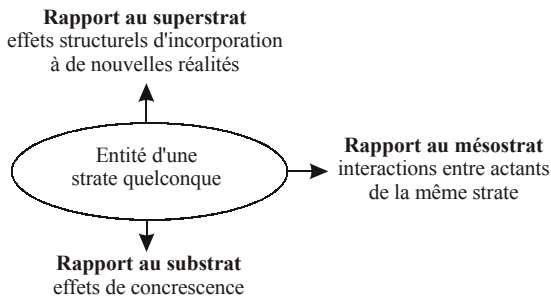


Fig.3.17 Les trois axes de relations intériorité / extériorité

Ces axes répondent aux raisons que voici :

- l'axe des relations substratives entre éléments internes au structuré et externes depuis le libre parcours particulier au non lié (instructuré). Pour exemple, le cas de l'oxygène qui est même, qu'il soit libre dans l'atmosphère respirée, ou lié à la substance edificatrice des cellules d'un l'organisme animal ;
- celui des relations superstratives symétriques aux précédentes, autrement dit les relations d'un niveau d'organisation donné, aux strates le surdéterminant. Ici également elles peuvent être de

deux ordres si l'on considère la partie libre du superstratum, par rapport à celle intégrée à une organisation superstratique;

- entre les deux termes complémentaires qui viennent d'être posés, se place le relationnel isostratique d'un mésostrat. Le mésostrat se définissant par les interrelations effectives et potentielles entre systèmes appartenant à la même strate de systémicité. En sorte que les relations isostratiques peuvent prendre tout état intermédiaire entre le statut anomique (absence de lois internes coïncidant à l'état indépassable de désordre entre parties individuelles) et le statut opposé d'un achèvement indépassable en organisation.

3.33 L'utilité du principe de corruption dans le processus d'individualisation

On suppose que ces trois classes irréductibles des relations visent ensemble un processus de complexification parallèle dans chacun des aspects contractuels fondamentaux que représentent les domaines physique, psychique et spirituel. Au second ordre de complexification, donc, nous avons à rendre compte de réalités suscitées par les réunions des fonctionnalités partielles entre le matérialisé, le mentalisé et le spiritualisé, et ce jusqu'à intégralité d'une réalité finalitaire.

Abordons, pour le monter, la complexification continue des trois domaines fondamentaux en leurs interfaces respectives. Nous avons l'expérience de notre propre nature comme interface psychosomatique. On peut en dire qu'il commence au niveau des réalités prépsychotiques des formations cristallines que sont les ultravirus. Pour faire court, viennent ensuite les strates des unicellulaires, des organismes multicellulaires puis, avec pour prémices les effets de la socialisation, la strate d'une psyché planétaire: la noosphère. Rien ne nous empêche de concevoir, pour un lointain futur et parallèlement à la structuration matérielle du cosmos, l'organisation administrative englobant la totalité du contenu de l'Univers pour épuiser les potentialités d'une compétence proprioqualificative.

À grossir le nombre des plus belles imprudences intellectuelles susceptibles de fécondité, certains physiciens font l'hypothèse d'une conscience au niveau de l'électron (*Cf.* Jean E. CHARON). La chose est possible si la complexification des réalités psychiques est à suivre strictement la structure des réalités physiques. Mais nous observons que la progression continue entre les individuations actualisées de même espèce se fonde sur le processus de déstructuration, pour ce qui est du plan matériel, ou de corruption du substrat somatique, pour ce qui est de la vie. Nous formons donc corrélativement une autre hypothèse, celle imposant la nécessité d'un certain niveau réalisé de complexification substrative pour que devienne possible, selon des occasions, l'apparition de réalités connexes nouvelles. Chaque échelon de la chaîne de complexification réalisée au travers des métamorphoses intègre bien dans la nature l'ensemble des propriétés spécifiques des niveaux substratifs, donc antérieurs. Aussi est-ce à entendre que les réalités réalisées qui sont actualisées par les individuations d'un niveau considéré portent les potentialités du niveau ultérieur de complexification à permettre un surcroît de réalité.

Par exemple, aucune des strates de matérialisation allant jusqu'à la chimie organique ne manque à substrater l'individu humain. Mais la génération de cette réalité-là part seulement d'une unique cellule organiquement multipliée jusqu'à la maturité somatique permettant la vie psychique individuelle. C'est consécutivement cette organisation somatique qui permet le développement d'une entité psychique nouvelle capable de survie. À l'examen d'un inconscient collectif à le symboliser dans les traditions, nous pouvons faire apparaître, à l'image de la plante dépérissant après fructification, que le substrat somatique donne par ce moyen comme une seconde naissance supramentale, libre de substrats somatiques, en gestation au cours d'une vie individuée d'espèce psychosomatique, quand cette dernière forme se désagrège jusqu'au niveau des éléments de la chimie minérale au moment de la

mort. Vu sous l'angle de la restitution des éléments au processus de substratisation, le principe de corruption trouve là sa raison écologique d'être à viser l'économie des moyens.

Supposons l'interface des réalités biologiques commençant au niveau des ultravirus. On conçoit parallèlement qu'une déstructuration minérale, issue de formes cristallines des minéraux —en tant que dernier stade planétaire de complexification matérielle—, puisse libérer des ressources “vitalistes” qui sont à commencer le règne de l'animé. Exactement comme la mort physique, au terme du développement biologique individuel peut, avec le règne animal, libérer les entités substratant le premier niveau de complexification du domaine des réalités psychiques.⁴⁰ C'est par suite d'un niveau ultérieur de complexification des mentalités, que ressort une interface qualificative et vertuelle, dont un niveau d'intégration ultérieur est à permettre de concevoir des réalités purement spirituelles.

Tout comme la satellisation des corps astraux en des associations de plus en plus complexes, une macromolécule ADN commence avec un seul atome, et finit avec quelques millions d'atomes ordonnés entre eux. Un individu éléphant commence de même par une unique cellule, comme aussi tout autre individu issu d'organismes pluricellulaires. Nous le verrons plus loin, l'évolution des espèces n'a qu'un seul sens, certaines s'éteignant sans suite, mais aucune ne régressant

40. C.-G. JUNG, *l'Énergétique psychique*, écrit à ce propos: «La trajectoire du projectile se termine au but; de même la vie se termine à la mort qui est le but final où elle tend. Sa montée même et son apogée ne sont que des degrés, des moyens en vue d'arriver à ce but: la mort.» Pour contempler les vingt premières années de la vie consacrées à préparer les acquis de la personne adulte et son épanouissement, JUNG déduit l'utilité de consacrer au terme d'une vie à donner du sens à la mort depuis l'agencement, en une «couche psychique profonde», celle de l'âme, de symboles «marqués de “révélation”», pour cause de ne se prêter que difficilement à l'activité intellectuelle. Depuis ce point de vue, il semble que le refus de vieillir est pathologiquement apparentable à l'enfant refusant d'entrer dans l'âge adulte. Regardant la mort comme dénuée de sens, on cherche à demeurer en l'état par crainte de passer la porte de l'Hadès donnant sur des mondes invisibles: les craintes de l'inconnu. La question est, risque-t-on de cesser d'exister à refuser pathologiquement les métamorphoses de notre propre individualité?

dans ses moyens, au sens d'une involution de la vie. La croissance d'un organisme repose sur la division cellulaire dans chaque génotype, mais c'est à saisir tel que chaque individu viable apporte son être à la noosphère terrestre. De la survie unipersonnelle, conceptuellement pendante à l'unicellulaire vis-à-vis de l'organisme, nous concevons de même au moins un nouveau domaine de réalité se prêtant à complexification.

Il est ici essentiel de distinguer en cela ce qui différencie la trame de la chaîne dans le tissu cosmique. La progression complexificatrice dans une morphogenèse vise des moyens, quand la multiplicité individuée d'être associable et intégrable dans une ontogenèse, vise ce qui est fin. On peut dire que de la première cellule germinale à la dernière ne se trouve que la promesse d'un être, tel que l'être reste achevable en passant par le processus de complexification, tout comme les myriades de personnalités survivantes qui font croître la réalisation d'un codomaine spirituel, sont, quant à elles, distinctes de l'Être suprême, cette ultime individuation détenant la finalité universelle d'être.

Sur base des trois constituants contractuels de réalisation, se réalise progressivement comme moyen un ensemble d'interrelations entre des structures matérielles propriatives soumises à gravités physiques, des organisations cosmiques d'une psyché qualificative soumise à des affinités, et les élévations spirituelles surindividuelles soumises à motivation. Mais la fin semble concerner l'intégration d'une multiplicité incommensurable d'êtres de toute nature: esprits mentaux, personnalités survivantes, anges, chérubins, archanges, ainsi que quantité d'autres catégories hiérarchisées d'êtres méconnus qui sont jusqu'au marche pieds du divin, bien que par croyance et non pas savoir, le substrat ontologique finalitaire de l'Être suprême. Mais tant est que le croyable est au savoir ce que le devenir est à l'être, connaître cela passe d'abord par les croyances d'un "Dieu existant depuis toujours" créant continûment et indirectement le monde comme étant la

meilleure matrice à enfanter le “Dieu qui attend d’être” (δεντερος Θεος: ce second Dieu du temps, Cf. *Timée*, PLATON).

Si Dieu, à être le maître d’œuvre du cosmos, est le père spirituel des êtres qui entreprennent individuellement l’ascension passant par un perfectionnement à son image, sans en être le créateur, c’est ainsi que, comme le rapporta Diogène Laërce, l’oiseau n’est pas la mère de l’œuf, mais de l’oisillon sortant de l’œuf qu’elle pond. Trames et chaînes du tissu cosmique sont là entre le généré et le processus métamorphique tenant aux transformations épuisant des potentialités de réalisation. Il semble que là se tient l’essentiel d’un inconscient collectif relié au non dit qui traverse les générations, porté par des présupposés iconiques. Cela jusqu’à l’indicible de l’Un primordial qui, éternellement engendre pour cause d’exister hors temporalisation de l’engendré.

Ces choses restent à ne pas se fermer à ce qui se tient sous-jacent aux croyances. Dans toutes les cultures et depuis l’Âge de pierre, la croyance en l’invisible —âmes des morts, esprits, êtres divinisés—, même à se trouver pragmatiquement refoulée dans la phase formatrice d’un rationalisme moderne, reste prégnante. Comme aliment d’une surconscientiaité en cours, cet inconscient collectif est séparable des superstitions qui en représentent l’ombre. C’est en tout cas l’opinion de vrais scientifiques qui ne sont à rien exclure; les forcenés du réductionnisme, même à faire majorité, ne représentant au mieux que des convertis par l’intermédiaire d’idées reçues. À se suffire d’exclure, ces derniers n’adhèrent à la science qu’en renonçant à leur faculté d’en juger depuis des raisons suffisantes. Car, comme pour les religions d’autorité, et pour citer de nouveau C.-G. JUNG, «le fanatisme ne se rencontre que chez ceux qui ont à étouffer des doutes secrets». Apercevoir l’en-soi des autres ne peut que succéder au travail de représentation qu’on acquiert dans l’ouverture d’esprit sur des différences à pénétrer la conscience.

HERMES aurait jadis enseigné avec les mots d'antan que le haut est comme le bas, le macrocosme supporté par le microcosme, ce dernier, réalisé sur le modèle du premier, l'intérieur et l'extérieur étant formés ensemble. L'hypostase de l'uni passant par l'ensemble des essences et des substances distribuées en d'innombrables individuations relatives d'être avec un avoir, il nous faut poser l'existence unicitaire de l'Un éternel comme seule nécessaire, devant la possibilité d'être assignable au tout uni attendant dans la totalité en cours de composition.

Examinons le présupposé d'apparemment entre macrocosme et microcosme, lorsqu'on saute d'échelle dans l'ordre des complexifications. Schématiquement, on peut établir une homologie entre:

- au plus haut, l'individuation d'être ↔ l'uni dans l'Être suprême;
- organes et cellules ↔ superstructures galactiques;
- molécules ↔ amas galactiques;
- atomes ↔ galaxies;⁴¹
- protons, neutrons ↔ le disque des galaxies;
- électrons ↔ amas globulaires hors disque des galaxies;
- ultimats (interface d'échange entre le corpusculaire et l'ondulatoire) ↔ le cycle de densification des corps astraux, jusqu'à la phase de leur explosion, à donner de nouvelles concentrations.

De l'infime à l'ultime, il nous faut articuler la brièveté de l'histoire de l'humanité depuis son inclusion dans les événements instaurant les métamorphies cosmiques qui s'étendent sur des milliards d'années au passé, et d'autres milliards d'années au futur.

La métabolisation du règne de la vie, vue comme interface entre les domaines du matériel et du psychique, repose sur

41. L'image qu'on a de l'atome en physique est par simplification celle d'un système planétaire. En fait, on regarde moins caricaturalement en physique les noyaux, non pas sphériques, mais ellipsoïdes et formés de nébulosités, en tant que nuages des sous constituants physiques.

une nutrition spécifique qu'on peut étudier dans le cadre d'une trophologie générale. C'est ainsi que végétaux et animaux prennent sur le milieu minéral les constituants des organisations supportant les métamorphies à générer des organisations mentales qui reposent, elles, sur l'immatérialité des informations ressortant de relations psychiques. Le règne d'une interface entre le psychique et le spirituel établit semblablement le concept d'un métabolisme spécifique aux êtres mixtes correspondant à l'animation de la vie depuis des relations, dans un sens où nous considérerons encore ici la suite du processus trophique consistant à prendre au dehors le substrat d'une constitution substrative, articulant le précédemment développé, au nouvellement formé à permettre l'émergence d'une réalité subséquente.

Dans ce rapport, il apparaît que l'identité entre la molécule libre, et celle passant comme constituant organique à substrater une vie, est strictement conservée. C'est dans un même sens que l'on conçoit que la personnalité est conservée entre les individus d'une population *Homo sapiens* (dont la sagesse est libre) et *animabilis spiraculum* (spirituellement animée pour cause de tenir son animation de l'esprit). Et si nous voyons une identité propriative entre les molécules libres et celles qui sont constitutives d'organismes vivants, c'est à préfigurer une semblable identité qualificative de nos humaines dynamiques vues au niveau valoriel d'un superstrat spirituel, dont on suppose que le premier stade débute avec la noosphère planétaire.

3.34 *Sur la vie*

La complexification croissante de la réalité s'appuie sur des compositions substratives en des lignées évolutives, dont s'occupe la taxonomie phylogénétique. On y distingue les formes analogues dans une convergence évolutive des formes, homologues par divergence, et des formes homéomorphiques d'une ressemblance pour cause des limites réalisées

d'une variation disponible, comme possibilité d'effectuation. C'est dans le formalisme étendu de ce cadre que l'on peut saisir que le fait que l'Amibe n'ait ni système nerveux, ni cerveau pour l'animer est une preuve que le cerveau n'est pas la source de l'animique, bien que la capacité d'animation psychique s'interprète ainsi qu'une spécialisation fonctionnelle supportée par ces organisations.⁴² C'est à échapper par ce moyen au réductionnisme physicaliste qu'on situera le règne physico-matériel de l'inanimé depuis des propriétés distribuées en un certain nombre de produits chimiques et de constituants minéralogiques, comme substratant la vie. La vie, règne de l'animé, (anima, âme) ainsi constituée sur base psychosomatique d'effets qualificatifs, se distribue sur Terre au travers un grand nombre d'espèces. C'est alors de la même façon constitutivement sous-jacente que des réalités spirituelles susceptibles opérer dans l'endocosme des organismes vivants. Entités, individus, personnes, sont de cela, et par eux-mêmes, uniques et irremplaçables dans la formation basale d'un règne psychospirituel.

Un cristal s'agrandit d'une façon ordonnée depuis des germes "parentaux". Pasteur observa qu'une croissance cristalline, lorsqu'elle est brisée, s'agrandit plus activement à l'endroit de la brisure, et jusqu'à rétablir l'équilibre des formes spécifiques du pattern cristallin. L'organisme d'un individu vivant tend de même à réparer ce qui est mutilé. C'est à répondre au morphisme archétypal dans l'espèce. La nutrition renouvelle le substrat organique et l'organisme obéit dans sa maintenance à des impératifs morphologiques. Mais au fur et à mesure de l'écoulement du temps de vie de l'individu, comme pour celui de l'espèce, ce pouvoir vital de régénération tissulaire et de

42. Qu'il me suffise de citer Pierre-Paul GRASSÉ: « Psychisme et matière vivante sont intimement, indissolublement liés. L'Amibe, apparemment si simple, manifeste un comportement où s'esquissent et parfois s'affirment les linéaments de la conduite des animaux supérieurs. Toute matière vivante constituant une unité définie, un individu, possède son psychisme propre. Il faut accepter cette évidence, quelles qu'en soient les conséquences philosophiques.» Cf. la préface du tome 1, fascicule premier du *Traité de zoologie*, 1952, Masson.

maintenance organique tend à s'épuiser. Ce processus s'inscrit dans la suite des progressions comme un signe annonçant la fin d'une gestation sous-jacente, dans l'évidence qu'on ne saurait considérer en soi et pour soi, dans l'organisé, la vie de chaque élément de transformation physico-chimique. Pour la plus grande part de l'humanité, la vie représente un courant se manifestant dans l'ensemblement synergique de phénomènes basiques à l'organisé. Tout comme les notes de musique ne peuvent se substituer à la mélodie, même à en être le principal constituant, il faut comprendre que, la vie étant semblablement surajoutée au règne de l'inanimé, son transfert passe par la mort du substrat de l'individué. La mort n'a alors en soi pas d'existence dans le bilan des gains et des pertes vitales: elle est passage, ainsi que le conçoivent nombre de gnosés.

Aussi loin qu'on remonte dans l'intelligence du propos, selon que le penseur s'assujettit librement, ou bien culturellement, dans tel des systèmes paradigmatiques mettant en avant des considérations aux aspects géocentriques, ou héliocentriques du pensé, des divergences d'opinion continuent de focaliser le perçu en opposition à l'aperçu, et réciproquement. On regardera conséquemment les phénomènes vitaux d'après l'une des écoles matérialistes dont les premiers maîtres sont DÉMOCRITE et ÉPICURE, ou selon l'une des écoles animistes et vitalistes, puis spirituelles avec PYTHAGORE, PLATON, ARISTOTE, HIPPOCRATE, PLOTIN et DAMASCIUS. En sorte que chacun peut dire vrai relativement aux aspects regardés depuis le système de coordonnées relatives dans lesquelles sa pensée évolue. Déjà LEIBNIZ et DESCARTES, analysant alternativement ces oppositions, reconnaissent implicitement la relativité intellectuelle.

Sans mélodie, les notes de la musique ne sont que bruit. C'est de cela que l'effet d'un pouvoir vital sans l'énergie matérielle apparaît même inconséquence que le processus de métabolisation biologique sans vitalité. La vitalité est dans les métamorphoses, dont les individuations représentent des cas d'épèce reliés aux archétypes contrôlant ce qui est à coordonner

les réalisations continues passant au travers les associations des domaines physiques, psychique et spirituel contractuels entre eux. Bien qu'à ne pas confondre entre ontologie (la fin) et morphogenèse (le moyen) qui, pour le vivant passe par une phylogenèse, la brièveté d'une incarnation peut être regardée comme phase individuelle d'individuation qui, à permettre d'acquérir suffisamment de caractères individuels, émancipe l'individu de son substrat par la mort. Cela afin de continuer de venir à être en investissant des substrats adéquats aux métamorphies futures.

Approche globale du processus de réalisation de l'Univers

3.35 Le concept d'holicité, contrepoids du réductionnisme

Avec le concept d'**holicité**, on entend une démarche de la pensée visant la connaissance de réalités superstratives, comme un parcours complémentaire à celui qu'on acquiert depuis le **réductionnisme** assorti des seuls substrats du réalisé (donc, à portée opératoire de l'observation et de l'expérimentation depuis la méthodologie scientifique). Le **postulat proholiste** fonde le discours métaphysique sur la production d'effets vectoriels depuis des causes médiates. La notion d'accomplissement requiert ici la priorité du statut finalisé au tout sur les états intermédiaires des parties. Cette disposition entend la priorité des conditions finales sur les conditions intermédiaires. Une activité d'accomplissement est par conséquent caractérisée à orienter les effets dans le sens d'un épuisement des potentialités d'accomplissement dans la priorité, sur les états maintenus, des états nouveaux susceptibles d'approcher le but visé avec le potentialisé.

L'**épiholicité** qui fait entendre l'investissement induisant un état de moindre organisation vers un état mieux organisé, coïncide à l'expérience de faire converger le préalablement séparé et différencié vers un surcroît de réalité. L'**épigénèse**, du grec *epignesthai* (dans le sens de naître après, ou naître par surcroît), évoque l'émergence du nouveau, en tant que résultat

d'actions **épiholitiques**. L'épiholité se surajoute alors à la simple régénération posée comme moyen de pallier le défaut de subsistance en milieu corruptible.

Notons encore que l'**eschatologie** désigne, dans un sens classique, la factitivité générale d'une surnature invisible agissant en vue de la finalisation des états intermédiaires du monde. On différencie cette action ainsi qu'une intemporelle compétence, dont la synarchie agit depuis l'intérieur et progresse jusqu'au centre d'un **gouvernement endocosmique**, dont les effets passent par les suggests d'esprit et l'entendement des valeurs. Dans l'ensemblement des signifiés, nous avons là ce qui complète le principe d'**autorité exocosmique**: ce qui agit dans l'organisation de l'Univers par contrainte extérieure, par séduction, ou encore par raison, depuis des activités extrareceptives. Elles vont, à titre d'exemple non limitatif, ou restrictivement au niveau humain d'appréhension du processus, des lois naturelles agissant *de facto*, aux jurisprudences du fait social agissant *de jure*.

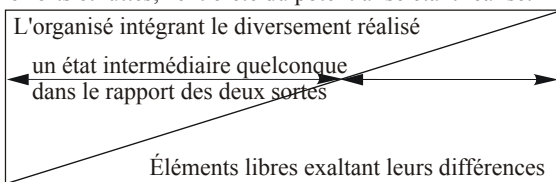
3.36 Le concept de ce que toute force, tout effort et toute lutte, sont infinis dans un milieu à entropie infinie et nuls dans une intégration absolument unicitaire

J'ai déjà évoqué cette disposition. On y conçoit que le principe des forces, relativement aux interactions propriatives entre corps matériels, joint au principe de l'effort, relativement aux interactions d'idées qualificatrices entre mentalités, et le principe des luttes en ce qui est des interactions entre idéaux virtualisateurs dans la réalisation des déterminants valoriels, **sont spécifiques des seules instances de réalisation de la réalité, en ce que ces trois domaines participent étant diversement associables et coordonnables entre eux.**

En n'importe quel moment intermédiaire concrétisant la réalisation de la réalité entre une origine privative et une fin réalisée, existe constamment une proportion d'éléments de même espèce, dont certains sont liés en un superstrat consti-

tué, tandis que d'autres interagissent encore librement. Par exemple, relativement au règne du substrat des choses matérialisées, certains atomes peuvent être indifféremment liés en des formes moléculaires, ou libres, en référence aux systèmes de molécules. On rapporte en annexe du présent Cahier l'état de la science qui est à montrer la généralisation du rapport dans tous les niveaux d'une complexification réalisée. La figure 3.18 schématise cette disposition de la mesure générale des possibilités d'état, relativement à un même contenu local de l'Univers donné à variation:

État d'achèvement: réactions inertielles et contradictoires nulles entre forces, efforts et luttes, l'entièreté du potentialisé étant réalisé.



État originel: forces, efforts et luttes infinies, mais dont les interactions résultantes sont nulles (sans effet)

Fig. 3.18 échelle complète des états d'organisation de l'Univers

L'état d'achèvement d'un secteur cosmique peut alors être mesuré comme l'estimation de ce qui est relié, par rapport à ce qui ne l'est pas. Ce qui est relié, nul à l'origine de l'instance organisatrice, total en fin du processus de concrétisation, est ainsi rendu inséparable du potentialisé en réalisation.

Dans les états intermédiaires du monde, la partie potentialisée dans l'individu marque ce qui n'est pas réalisé, et ce qui est réalisé en lui passe par un substrat organisé dont l'interface à l'environnement interagit tensoriellement encore au hasard des rencontres avec des constituants de même sorte non reliés. De cette disposition découle ce qui ne manquera par conséquent pas d'apparaître comme une évidence, à savoir que les réactions soumises à des degrés de liberté hors interfaces du systémisé sont, tout comme les interactions intérieurement reliées, les événements d'une morphogenèse représentant pour l'essentiel des moyens phénoménologiques

promouvant synergies, gravités, affinités et motivations, en vue de l'obtention de résultats finalisateurs qui sont, quant à eux, ontologiques.

L'approche de ce concept considère qu'en réalité **un unique événement a lieu** entre une origine et un achèvement passant par une quantité localement dénombrable de transformations métamorphiques avec progression; même si, vis-à-vis de l'entièreté de l'Univers des univers, ces transformations peuvent être réputées indénombrables.

J'évoque ici la possibilité de considérer la situation passée, actuelle et future dans le cadre d'une vue ensembliste portant sur "l'événement univers". L'Univers nous apparaît d'une grande complexité étant considéré par le détail des multiples aspects entre antécédents et succédants qu'on trouve dispersés au niveau des parties spatio-temporellement séparées. Mais ce n'est pas le cas d'une vue d'ensemble qui, ne passant pas par l'analyse d'une multitude de cas d'espèce des fonctions intermédiaires dispersées en d'innombrables entités et choses possibles, permet d'apercevoir l'unité ontologique hors spatio-temporalisation. C'est de façon semblable qu'il ne nous vient pas à l'idée de mesurer la température d'un endroit quelconque depuis le dénombrement des molécules et l'intensité de leurs agitations, tout en sachant bien que la température qu'on mesure au macrocosme est effectivement le produit d'une multitude d'agitations au microcosme. Sachant que l'avènement d'un "événement univers" repose sur la réalisation d'une multitude de transformations métamorphiques intermédiaires, on en aura de même une représentation réaliste depuis le dispositif prospectif opérant sur l'ensemble, et non pas de l'analyse des événements sous-jacents.

Entre l'état de liberté des parties individuées se trouvant en équilibre interactif depuis des caractères diversifiés d'une distribution réalisatrice d'attributs, et l'état synergique des mêmes individuations diversifiées, on peut dire que le "poids" du contenu reste le même: c'est l'état qui change.

Mais par là, nous discriminons le gain en substance, du gain parallèle effectué en essence dans le réalisé. Les prédicats à la réalisation de la réalité sont de cela à considérer les conséquences de ce qui advient vis-à-vis d'un superstrat, en plus du fait des interactions substratives.

Par logique, le manifesté au niveau des interactions médianes ne saurait pas plus être détaché d'un superstrat, qu'il ne l'est du rapport à son substrat. La manifestation d'un état d'organisation au niveau des choses environnementales (toutes choses qui appartiennent par conséquent à la même strate de systémicité), **semble dépendre autant des réactivités substratives, que des proactivités superstratives.** Ce n'est donc que dans ce contexte, me semble-t-il, que l'on peut considérer un état métamorphique de réalisation comme résultant d'un rapport entre la richesse en éléments caractérisés, et le degré de réticulation organiciste des relations entre de tels éléments qu'on distingue depuis des cas particuliers. En toute chose individuée, il me semble fondamental de considérer dans le même temps, d'une part la substance depuis une substrativité réalisée, d'autre part l'essence depuis une superstrativité en cours de réalisation tenant à des potentialités internes.

On sait que les forces physiques, les efforts psychiques et les luttes spirituelles, ne sont manifestes que dans leur environnement isostratique, c'est-à-dire tel qu'aucun des travaux résultants ne sont mesurables entre isostrat et superstrat, ou entre isostrat et substrat (ce qui l'est sont leurs conséquences). On sait de plus que de tels travaux sont encore limités aux rapports entre parties libres en interaction, c'est-à-dire celles qui sont anomiques. Car dans les actions entre parties reliées d'une organisation, l'expression de l'effectué est cinétique, non pas dynamique, l'instance réalisatrice s'y trouvant accomplie.

Qu'on me permette de vouloir encore discriminer les oppositions d'état entre association et dissociation, depuis toute forme d'effets oppositifs de répulsion et d'attraction, etc., des statuts d'être, que j'exprimerai, par défaut de vocabulaire mieux approprié à disposition, entre inclusions et exclusions, sous-jacentes d'un processus opposant intégrations et désintégrations. La disposition relationnelle de cela semble trouver un début de signification étant configurée de la manière que voici:

association / dissociation		intégration / désintégration
Attractions / répulsions physiques	→	Inclusion / exclusion
Affinités / antipathies psychiques	→	Multiple / unicitaire
Motivations / démotivations spirituelles	→	Singularisation / universalisation

En science, on a les théories de plusieurs forces de cohésion qui sont spécifiques des rapports manifestés au niveau des différentes strates de la systémation matérielle. Cela va des interactions faibles dans le noyau des atomes, jusqu'aux forces de gravitation entre corps astronomiques. Par hypothèse, un aspect de l'anima est à jouer un rôle semblable en ce qui est de la cohésion de l'entité somatique. Plaisirs et souffrances représentent les deux sens opposés des tensions qui, au travers les stimuli, indiquent ce qui favorise ou contrarie l'organisation somatique. Mais nous avons également l'idée de plusieurs types de cohésions faibles et fortes, observables au niveau des sociétés humaines, avec l'attrait, l'amour, l'amitié, passant par la dynamique des sentiments, tendresses, penchants, affections, attachements, inclinations, etc.

Entre la subsistance individuée et l'existence unicitaire, on aperçoit deux degrés représentés par les notions distinguant **l'association**, comme moyen, de **l'intégration**, comme fin. Des dispositifs de la nature semblent rendre compte des deux sortes en chacun des domaines contractuels de la réalité.

On entendra le principe d'association chaque fois que l'individu arrive pour cause d'organisation substrative. Le substrat reste lui-même inchangé qu'il participe ou ne participe pas d'un superstrat: **les atomes, les molécules, ainsi que des cellules organiques, sont identiques libres ou bien organiquement liés, états indifféremment sans préjudice pour leur subsistance propre.**

On entendra le principe d'intégration lorsque l'individuation qu'on distingue est reliée par l'essence de son être propre au superstrat. **Un organe n'a de réalité que depuis une fonction dans un ensemble qui le surdétermine, tout comme une fleur, une branche, un bras, subsistent en tant qu'ils sont discriminables depuis des rapports d'identité et d'inidentité. La subsistance de l'ensemble est alors cause pendante à l'instance performative.** Si l'on examine le parallèle du rapprochement que voici ci-dessous entre fonctions dans l'organisme et dans le "corps social", on peut apercevoir qu'un organe sans sa fonction est sans raison étant détaché de la réalité qui l'inclut dans une instance formative.

système nerveux et ganglionnaire	corps directorial et administratif
nourriture et organes d'assimilation	matières premières et industries de transformation
répartition, dépenses métaboliques	transports des biens et commerce

Après la période de leur gestation, aucune de ces formations n'apparaissent viables se trouvant détachées du contexte des effets synergiques à l'ensemble. À l'encontre, la plante, l'arbre et l'animal ont leur subsistance individuée qui perdure, même à la perte des parties (fleur, branche et bras). Ces individuations ne se posent pas en raison de la phylogenèse de l'espèce, mais l'inverse, celle-ci étant en rapport aux moyens de progression en individuations particulières. Si l'on conçoit donc différentes réalités, autre est celle des choses qui subsistent depuis un substrat approprié, et **autre l'existence individuelle, par nature insécable, à pouvoir être par intégration indivis à l'Un.**

Le concept n'est pas nouveau. On en trouve trace jusque dans les paraboles des Évangiles qui sont évocatrices, par exemple avec l'analogie au cep de vigne élagué, de cette différence entre la subsistance individuée depuis des substances matérielles, et son existence par essence depuis le continuum spirituel. Dans ce degré qui interface l'organisation et l'intégration, chaque chose, comme chacun, est censé exister pour cause de sa propre essence ainsi qu'un organisme réfléchi complexe agissant *per modum unius* (comme un seul sujet). Cf. TEILHARD de CHARDIN.

Tout comme le stade d'association succède au stade de structuration qui est à en permettre la réalisation, l'état d'intégration se substitue à celui d'association, lorsque l'actuation (passage de la puissance à l'acte) de ce qui est devenu adessaire (ce fait d'être là par rapport à l'altérité), dépasse le stade fonctionnel de relation (ce qui arrive et subsiste pour cause d'autre chose), en accédant au fait d'être en soi cause de relation à son altérité (la relation qui est pour cause de la propre existence de soi). Autrement dit, tant que la réalité de la chose considérée s'actualise sans raison à son altérité, se trouvant détachée de la réalité qui l'inclue, elle reste potentiellement associable en raison d'autre chose. Et lorsque l'ainsi individué comme moyen, le devient aussi comme fin, cette individuation est intégrable à dépasser son fait d'advenir en raison de, pour être en raison de soi et comme fin dans le tout.

3.38 Une ontogenèse sous-jacente aux transformations métamorphiques

Pour mieux saisir le principe de relation synergique entre éléments d'un même niveau de systémicité, et les incidences que ces relations ont au niveau superstratif, considérons le cas d'une incorporation de substrats matériels examinés au niveau du biologique. La formation des individus vivants s'effectue par croissance et association organique, depuis l'embryogenèse et à partir d'une première cellule. Après leur

rôle qui est de sustenter une vie amenée à être dans les circonstances de son individuation particulière, les éléments substratifs sont à l'inverse dissociés par la mort arrivant au terme d'une phase opposée de sénescence. Pour autant qu'on en connaisse le fonctionnement, cette alternance entre associations et dissociations substratives intéresse trois niveaux de concrescence caractérisant les seuils de réalisation du biologique que sont les cellules, les organes, ainsi que celui de l'ensemble organique. Cela arrive entre les niveaux moléculaire et atomique, celui des particules, et celui des énergies électromagnétiques, dont les états restent apparemment inchangés en substratant les instances d'individuation au niveau biologique, comme aux instances de socialisation qui apparaissent surdéterminer le processus d'individuation biologique en vue d'un autre ordre de complexification. Mais alors, qu'est-ce qui se surimpose à ces instances corruptibles par lesquelles le substrat minéral reste invariant en quantité comme en qualité?

Au niveau de la réalité individuelle, les états métamorphiques sous-jacents ne semblent pas concerner la matière, puisque la masse matérielle, qu'elle soit organisée ou éparpillée, se mesure quantitativement, autant que qualitativement, comme strictement identique dans les deux états. Jusqu'à présent, aucune expérience ne réfute cette absence de différence matérielle. De plus, c'est un consensus de dire que le substrat est conservé: le poids d'un organisme ne change pas sensiblement en passant de l'état vivant à celui de mort, seul ce qui était à l'animer s'en trouve être absent. **En sorte que les fractions nucléaires de toute organisation biologique restent concernées par leurs événements spécifiques, sur lesquels se surimpose la réalité individuée qui est actualisable du fait de l'organisation adéquate d'un substrat.**

Des penseurs qui n'en restent pas aux faits de l'analyse notèrent à ce propos que Aristote mit à l'imparfait son expression à rendre compte de la quiddité du fait d'être l'humain

(τι ην ειναι ανθρωπω). Il est remarquable en effet que le questionnement, par là, appuie à ne pas porter sur ce qui distingue présentement l'humain par accident depuis sa substance, mais cela qui le destine à être selon telle essence, d'une manière permanente en puissance, avant toute limitation en acte. Cette circonstance est dépendante d'une autre que voici. À ne pas dépasser le phénoménisme de ce qui se manifeste depuis une substance ordonnée, impossible d'apercevoir le noumène qui, comme essence particulière de la chose en soi, permet la formation de l'idée qui est à l'exprimer. C'est conséquemment le **statut d'être** qui diffère intemporellement par son existence propre, des **états d'être** actualisés depuis l'entité substantiellement distincte. Mais alors, la morphogenèse qui fait passer par des états d'organisation intermédiaires l'Univers depuis l'infime jusqu'au plus immense est à se doubler d'une ontogenèse allant jusqu'à l'Être suprême, en toute indépendance de la concrétion substrative du devenu à lui être sous-jacent.

3.39 Arguments pour une métasystémique

Le terme de transcendance peut ne pas prendre la même signification en épistémologie d'une physique de la nature, et celle, métaphysique, d'une surnature. Deux registres sont donc à considérer dans l'usage de ce terme commun à des propos distincts. Si en science nous discriminons préférentiellement avec ce terme la réalité se situant par-delà le champ de l'expérience sensible (ce qui n'est pas actualisable à l'expérience pour cause d'une distribution spatio-temporelle d'être et d'avoir hors l'horizon du manifestable), on visera en métascience l'existence surdéterminant, par des caractères propres, ceux des réalités spécifiques à notre strate. Donc en référence à l'endocosme et non pas au macrocosme. Nous tenons ici pour évident que ne pas avoir la possibilité d'une expérience sensible de ce qui constitue la réalité d'un niveau d'intégration subsumant les activités actuelles et potentielles

afférentes au niveau des réalités exocosmiques, n'est pas rédhibitoire de la considération de son existence par la raison.

Un regard succinct porté sur les choses de la nature humaine —que ce soit à considérer son insuffisance en attributions prises parmi celles qui s'avèrent possibles, ou par rapport à leur inclusion dans un environnement cosmique immensément plus important—, suffit à montrer sans équivoque que le degré de complexification des réalités humaines ne saurait représenter le terme du processus de complexification progressive de la réalité. Par conséquent, l'épicentre des réalités de l'Univers ne peut coïncider avec la nature humaine. En ce sens, l'humanité ne peut, à terme, que partager ce qui se trouve réalisable depuis l'ultime transformation métamorphique censée coïncider avec l'achèvement du système “événement univers”. À le dire autrement, **ce ne sont nullement les réalités de cette suprématie du finalisé sur ses moyens de réalisation qui tournent autour des réalités humaines, mais celles-ci qui restent satellisables aux fins du cosmos.**

J'ai quant à moi le sentiment que ce n'est que depuis cette disposition d'esprit qu'on peut tenter de sonder au-delà les manifestations phénoméniques des actuels événements spécifiques des transformations métamorphiques en cours.

Un simple caillou possède des attributs en propre, par rapport à son relationnel substratif. Mais cette possession ne représente qu'une expression incomplète: pour être entièrement, il lui faut, outre son actualisation substrative, épuiser les possibilités événementielles à son isostrat, en raison d'un superstrat.

Être et avoir sont des modes qui prennent leur sens en des relations organisationnelles. Par principe, c'est au seuil d'un absolu d'être, seuil au-delà duquel ne subsiste aucune relation relativable possible, qu'apparaît l'unicitaire source d'être; quand, du seuil de l'infinité inconditionnée, en deçà duquel aucune relation n'apparaît effectuable, se conçoit l'infinie et illimitée source de tout avoir. En sorte que chacune des positions intermédiaires se trouve en situation de composer

les deux sortes d'une manière relative, et incomplète, entre quantité d'assujettissements à maîtriser des réalités substratives, et quantité d'obédiences participatives envers des réalités superstratives. Par le moyen de cette progressive fusion dans l'achevé, la nature ectypale du contenu du monde se transforme progressivement sous l'effet des tensions mesurant, au cours de toute actualisation spatio-temporelle, l'écart du métamorphiquement réalisé à son moule archétypal. Cela est déjà implicite dans les concepts d'une métaphysique classique entre:

essences dont la source est dans l'originelle existence divine active

l'**eidos**, domaine créatif de formes avec le superstratif engendrement

le **fiat lux** avec les niveaux de la complexité relationnelle

l'**ulé**, domaine malléable, le réalisé depuis le métamorphiquement formé

substances dont la source est dans la primordiale existence passive: la *materia prima*

On y conçoit cette *materia prima*, infiniment éloignée par-delà la désintégration la plus infinitésimale, indéfiniment passive, et comme telle privée de toute faculté propre, mais dont l'existence-non-existante représente en soi une capacité inconditionnelle: **l'omnipissance des possibles**. À l'opposé, tout aussi infiniment éloigné de l'intégration la plus achevée pour cause de son intemporalisation, se conçoit l'existence qui, par faculté propre immanente et inconditionnelle, représente **l'omnipouvoir d'être par absolu**. Entre ces deux pôles invariables et complémentaires, le **fiat lux** des différents plans contractuels de relation relatives et bornables représente tout degré possible de complexification entre le totalement passif et l'entièrement actif.

Un échelonnement universel des strates d'une systémation métamorphique de la réalité, construite en interface à ces extrêmes indépassables, montre la médianité du niveau des réalités humaines. Ou, ce qui équivaut au même: le niveau des réalités humaines est dépassable par le potentialisé. On doit trouver conséquemment dans l'humanité les signes d'une

participation de la nature humaine à la réalisation substrative de ce qui surdétermine ce niveau-là d'être. Et comment ne pas reconnaître, dans les libres choix d'agir par l'esprit selon des valeurs actales, ce mode nouveau dont la force de cohésion vient de déterminations intérieures à compléter le regard porté sur l'extérieur en vue d'un **pour soi**. Processus de réalisation donc qui se poursuit certainement au travers les multiples combinaisons des activités psychiques assujetties aux libres déterminations personnelles se surimposant, dans l'individu, aux interactions entre joies et souffrances, émotions et sentiments, qui sont à former le système des préférences: le *preferendum* humain à viabiliser des associations interindividuelles.

Du fait de la fixation doctrinale sur le seul aspect matérialiste (alors que le principe requiert inévitablement son complément, ainsi que le côté pile et le côté face d'une même chose), on rend compte d'une possibilité de réalisation advenant *ex nihilo nihil*. Mais pour qui ne se trouve pas coupé de ses moyens spéculatifs à tenter de comprendre le fonctionnement de la réalité, une telle disposition tronquée apparaît insuffisante: il faut alors compléter la connaissance des déterminismes exocosmiques, par la clairvoyance des déterminants endocosmiques.

Nous pouvons concevoir de cela un double courant réalisant progressivement l'Univers: celui qui passe par les intégrations successives entre la plus simple des substances et sa composition la plus élaborée, et celui de l'investissement archétypal au travers des essences existentiellement disséminées depuis l'unicité originelle jusqu'à la dernière singularité existentielle.

Ce n'est pas seulement une organisation corporelle, mentale, ainsi que spirituelle, qui est à faire la personne humaine. C'est apparemment plutôt celle-ci qui permet à un existant central —noyau des chairs temporalisées d'être et d'avoir—, d'exister au travers l'âme individuée, dans une personnalisation unique. La réalité de l'endocosme trouve son expression dans les

diverses cohésions réalisées. Mais elle est autre. À l'apercevoir, il faut toutefois opposer à la vue qu'on porte de l'extérieur sur les choses, le regard porté de l'intérieur des choses, à dépasser la réalité réalisée. Chaque "être-là" participe de tous les êtres qui sont là depuis des relations d'être. Cependant que l'étant dans la multiplicité d'être de cet être-là reste l'être-en-soi sous-jacent de l'unifié avec l'Être suprême, exactement comme le propre noyau existentiel de soi, à être présence intérieure de Dieu, prend sa source d'un Existant originel se disséminant.

Ceci n'a rien d'abstrait et des moyens peuvent en rehausser la conception. Ainsi l'enfant, dans un face-à-face avec sa mère, la voit depuis une perception exocosmique: le lien qui le relie à elle participe de ce qui est **au monde**. Mais face à cet environnement extracorporel du monde tenant à son activité propre, et depuis ce pseudo cordon ombilical le réunissant à sa mère comme au reste du monde (n'étant que par relation) c'est un autre rapport qui s'impose complémentaiement à lui de ce qu'il aperçoit progressivement **comme étant vu de l'intérieur**: il se trouve par là relié depuis l'endocosme à sa mère. Non dicible, cette réalité intérieure complémentaiement lui permet d'entrevoir la confluence de son propre vouloir à celui de sa mère, dans un face-à-face l'impliquant par la suite personnellement au monde. Pour autant que les mobiles des personnes ne confluent pas entièrement jusqu'à ne former qu'une unique direction d'ensemble visant le tout depuis une liaison ombilicale semblable à l'originel, chacun peut rencontrer l'autre, au grès des mouvements épars du vécu. **Mais c'est encore sans participer d'une surnature en intégrant la présence divine intérieure, ni être à l'Univers en raison d'un devenir de soi à l'Être suprême.**

Saisir l'impermanence et la corruption sous-jacentes aux transformations métamorphiques du monde passe par le concept des **états d'être et d'avoir**.

L'être, dans son rapport aux choses depuis son essence est source de signification au cœur du propos métaphysique. Mais pour le saisir, il peut être plus aisé de l'apercevoir à faire le chemin inverse, allant de la chose à l'être, en ce que l'essence d'être vu depuis un rapport complémentaire des substantialisations d'avoir passe par des concepts soutenus depuis le pâtre. Pour tenter de rationaliser l'incontournable concept allant avec l'essence d'être, dans un même rapport tangible qu'on a de la substance des choses, il y a peut-être une méthode, que je qualifierai de "chirurgicale". Elle consiste à dépouiller successivement par la pensée, les différentes enveloppes substantielles, pour ne plus considérer que ce qui reste au terme de cette opération. Ce moyen a pour rôle, en dissociant le jugement de toute subjectivité, d'apercevoir la formation du sentiment sur la réalité d'une essence surdéterminant la formation des choses en substance, tout en se cantonnant aux rigueurs des critères de l'objectivité.

Pour exemple, considérons un homme et tentons de séparer ce par quoi sa nature personnelle est substantivée, de ce qui fait l'essence de cet homme là en particulier. Imaginons qu'on lui greffe un foie, un rein, ou un cœur; nous savons qu'au sortir de telles interventions, il conservera encore l'identité de lui-même. On en déduit, de fait, que ces organes ne constituent pas les éléments identifiant son existence comme individu inconfondable avec tout autre. Poursuivons donc. Admettons que demain soit marqué par un nouveau record dans les greffes d'organes, et qu'on en vienne à savoir rendre interchangeable même le cerveau entre deux individus. De prime abord, nous pouvons être tenté de déclarer que l'identité de la personne se trouve transférée avec la greffe du

cerveau. En fait, cette conclusion arrive parce qu'on a dans l'idée, non pas ce qui constitue la substance du cerveau, mais bien ce qui par elle se manifeste de psyché individuelle. Aussi, admettons réussie la greffe matérielle de ce nouveau cerveau, et qu'il reçoive en mémoire, grâce à des compilateurs appropriés, jusqu'au stock des informations vécues par le premier personnage. Est-on de cela réellement un autre être? Répondre par oui équivaldrait à ne pas discriminer, par exemple, cela qui handicape une personne, de l'handicape-ment de la personne elle-même. Entendons ici qu'un cerveau vide de tout souvenir, ainsi que de toutes **réponses personnalisées aux événements**, s'apparente à un ordinateur dont les mémoires sont vierges et sans aucun logiciel installé. Mais en retrouvant le stock des informations d'un vécu qui nous serait étranger, ainsi que le “logiciel” des habitudes acquises par un autre —ses conditionnements—, il apparaît que l'on conserve encore une identité propre, en ce que seuls les moyens qui sont acquis à soi changent.

La différence du second cerveau, par rapport au premier, ne fait toujours, comme pour la greffe de tout autre organe, qu'une différence de moyens. La psyché (une âme) étant supposée animer dans une certaine direction le travail intellectuel depuis l'usage de ce nouveau cerveau, cela ne correspond conséquemment pas à une perte d'identité, c'est-à-dire que les capacités de ce nouvel organe peuvent être seulement plus ou moins bonnes par rapport au premier outil d'intellection dont on avait l'usage. On aperçoit de cette disposition que notre identité personnelle ne se réduit pas à une différence de moyens. Au reste n'est-il pas reconnu qu'on change au cours de sa vie plusieurs fois les substances constituant notre corps, et que de plus ce corps se modifie constamment dans ses parties. Or devient-on pour cela une autre personne? Depuis les philosophes de la Grèce antique, on reconnaît qu'il y a bien quelque chose d'invariant qui passe de l'enfant au vieillard: elle est à faire qu'on identifie la même personne au travers ses transformations substratives!

On peut, de cette disposition, concevoir que ce qui **fait être** est par nature indépendante de ce qui **fait avoir**. L'être du devenir, comme état résultant d'une expérience individuée de l'existence, a une réalité indépendante de l'organisation somatique qui est à sustenter son moyen. En dernier ressort, l'identité personnelle apparaît de la somme des expériences vécues dans l'exercice d'un organisme donné de vie. Non pas qu'elle tienne existentiellement à cela, mais que cette somme d'expérience est comme la trace identificatrice de la manière dont on a fait usage de son libre-arbitre. Cette expérience, à nul autre partageable, semble alors caractériser l'ultime réalité d'un ego subsistant au changement de la totalité des organes.

On voit encore que l'organisation substrative est générée, croît, dépérit, et retourne aux éléments depuis la corruption, comme indispensable moyen d'assurer le dessein d'être soi en passant par un devenir personnalisé. **L'identité, en tant qu'historique du vécu et de l'éprouvé individuel apparaît alors dépendante d'un substrat seulement pour son acquisition**, en sorte que l'on puisse concevoir positivement la possibilité de survie, étant donnés de nouveaux moyens d'agir dans une continuité de l'identité de soi.

Qui peut démontrer que le “soft” a moindre réalité que le “hard”, si ce qui se trouve réalisé par l'ordinateur est une conséquence des deux? Qui peut prouver que notre propre organisation somatique est seule réelle devant la personnalité décidant de l'agir depuis l'expression d'une vitalité n'advenant que de la réunion de moyens?

Il importe de bien voir que ce n'est que le degré d'attachement qu'on a aux choses qui est rédhibitoire des dispositions qu'on vient d'examiner. On connaît bien des paliers en ce qui est des dispositions affectives vis-à-vis du “corruptible”. Quelqu'un d'extraverti éprouvera déjà un déchirement de perdre des objets extracorporels, pour cause de projeter sur eux l'image qu'il se fait d'eux ainsi que prolongement de son “moi”. À l'encontre, certaines personnes introverties en

arrivent à ne pas éprouver plus de sentiment de dépossession vis-à-vis de leur corps, que d'autres en ont pour leur chemise préférée. C'est qu'à distinguer le principe des valeurs, elles en considèrent le prix qui en marque l'attachement égal à ce que d'autres octroient, précisément, à leur chemise. Cela pour cause d'être devenu, et donc de continuer à être, à l'épicentre d'événements qui sont à plus de profondeur dans leur endocosme.

Au cours d'une vie, chacun d'entre nous perd conscience un grand nombre de fois. Par le sommeil d'abord, par syncope quelques fois, voire par coma. Ce n'est qu'avec la corruption des organes corporels qu'advient la dernière perte de conscience du cours d'une vie. De cette disposition, nous pouvons peut-être plus aisément considérer le rapport de l'être en soi par essence, de ce qui superstrate les formations identitaires du sujet depuis son moyen: le rapport de l'avoir à soi depuis les substances formées et ordonnées de son substrat.

J'en aurais terminé après l'évocation d'une dernière considération. Elle m'apparaît d'une importance considérable pour saisir la destinalisation des personnes dans la fonction du principe de personnalité; cependant que l'économie de cet ouvrage, jointe au refus de chercher à convaincre "par contrainte extérieure", ne me permet pas d'en plus approfondir le sens. Voici de quoi il s'agit.

Un simple calcul des ensembles sémantiques du propos est édifiant. On sait que la substance persiste à la désintégration d'objet. D'où l'hypothèse que l'on retrouve également conservée l'essence à la désintégration contingente du sujet non viable (il est alors comme s'il n'avait jamais existé). Et de même qu'à l'intégration la substance subsiste entière et inchangée dans l'objet, on suppose que l'essence particulière à telle individuation se conserve dans la progression du sujet de l'être intégré à une certaine réalité superstratique. Si depuis l'essence on a dans l'idée ce qui constitue l'intelligence des attributs fondamentaux à rendre l'être-là, l'essence peut alors

exister, par exemple, dans la pensée, ou bien le souvenir, sans qu'elle se trouve réalisée, encore, par aucun agent. L'essence dans l'être est de cela possible, alors même qu'elle n'est pas actualisée, ni dans la pensée, ni dans aucun sujet à la réaliser. Cela fait apparaître que ce qui se prête à accident n'est, semble-t-il, ni substance, ni essence, mais des objets par lesquels adviennent nos concepts de choses, ainsi que des êtres qui fondent l'idée qu'on a des sujets. Sans cette disposition, ni les objets, ni les êtres ne pourraient varier. En sorte qu'on doit tenir le principe d'essence et de substance comme étant imprédicable, sinon relativement aux **variations métamorphiques en genres** des êtres et des objets actualisés.

3.41 Les agents des activités contractuelles gérant des transformations métamorphiques

Avec BICHAT, considérons la vie comme résultat d'une composition singulière associant deux plans de réalité —la réalité physique et la réalité psychique—, dans une capacité d'autonomie continue au travers des générations, mais qui cesse au moment de la mort individuelle. Naissances et morts des individus, concurrences et associations de leurs collectivisations, accompagnent les évolutions et progressions des espèces selon le phylum suivi dans l'espèce. Mais qu'en est-il entre la psyché et l'esprit? Et la réalité personnelle, déterminatrice depuis des actes volontaires complémentaires de la réalité impersonnelle du déterminisme causal, n'a-t-elle pas aussi d'autres agents contractuels intermédiaires? Tentons d'en décider depuis les rapports du tableau que voici:

	réalités spirituelles	réalités psychiques	réalités physiques
Sont à viser des archétypes:	virtuels	qualificatifs	propriatifs
En tant que types, entités, individus, agents des:	Luttes	efforts	forces
depuis des énergies:	thymiques	psychiques	physiques

Et cela (Cf. Von WRIGHT, *Logique de l'action*), dans le cadre des opérateurs de changement d'états que sont :

actif (participatif)	passif (non participatif)
maintenir l'état réalisé →	laisser s'évanouir ce qui spontanément se dissocie ↓
détruire le réalisé ↓	laisser persister l'état du réalisé →
actualiser le réalisable ↑	laisser inactualisé le potentialisé ←
forcer l'absence de réalisation ←	laisser faire ce qui se réalise ↑

De cette disposition, nous pouvons discriminer, pour ce qui est du rapport de la psyché au physique, entre :

$\Psi \cup \neg\Phi$, la réflexion sans action (la pure observation, comme défaut des intellos);

$\Phi \cup \neg\Psi$, l'action sans réflexion (par exemple, la force vive des masses, des foules);

$\Phi \cup \Psi$, et l'interface aux deux réunissant réflexion et action, comme activité qualificative efficace.

Ce qui est devenu perdue en tant que bénéfice acquis en réalisation, tout en restant défectible depuis l'activité environnante contraire, pour autant que n'est pas atteinte la perfection épuisant toute potentialité de perfectionnement. Le caractère défectible du donné à perfectionnement dure, évidemment, tout le temps d'un possible changement. Ce n'est en effet que relativement au statut final qu'on ne peut défailir, cessant de devenir en **ne pouvant plus cesser d'être**. Nous considérons ici la rencontre entre le donné au système —son énergie substrative à son vecteur superstratif— dans le travail médian de ce qui se trouve accompli comme intermédiaire visant la fin, une claire conception de la réalité ne pouvant faire l'économie des superstrats pour rendre compte des réalisations depuis l'organisation de substrats.

Phénoménologiquement, constatant les effets des gravités, des potentiels et des énergies, on en peut remonter les causes, mais en restant de cela ignorant de la moindre destinalisation de tels effets. Les meilleurs perfectionnements des mathématiques, comme les plus perspicaces intuitions donnant sens au représenté, apparaissent dans l'incapacité de pouvoir un jour prévoir que l'activité synergique entre, par exemple, un atome d'oxygène, et deux atomes d'hydrogène, ait pour inévitable résultat les nouvelles propriétés que l'on connaît avec l'eau.

Relativement au conditionné, dire que quelque chose est possible implique que d'autres choses, qui sont complémentaires, le seront encore à la suite, dans une juxtaposition à ce qui reste simultanément impossible d'actualiser. De même dire que quelque chose a une existence nécessaire, entraîne de concevoir que celle de son altérité, qui est autre comme existence possible, se peut entre l'absoluité d'un inconditionné conditionnateur et l'infinitude du donné à conditionnement étant inconditionnateur.

À considérer les déterminants du possible, distinguons :

- des motifènes impliquant l'énergie Ψ à mouvoir des déterminations —la vectorialisation de l'action qualificative, opposée au simple hasard, des puissances mises en jeu;
- des déontificateurs, comme cadre limitant les libertés d'action qualifiée;
- des qualificateurs agissant dans le champ des significations qui, depuis des supports sémiotiques, relie toute singularité à l'universel et toute particularité au général;
- des quantificateurs rendant compte de l'indéfinie multiplicité des individuations entre une classe vide et celle d'une complétude unicitairement *in extenso*;
- enfin des vérifonctionnalités décidant rationnellement, par exemple depuis les aléthiques reliant entre elles des conditions de possibilité, d'impossibilité, de nécessité et de contingence.

De tels facteurs influent, semble-t-il, nos rapports, entre :

les facteurs endogènes d'harmonies	les facteurs de conflits exogènes
satisfactions personnelles de répondre aux incitations superstratigiques	conséquences d'agir en toute indépendance dans la crainte d'une justice divine, ou d'une justice des hommes
contentement heuristique de faire ce qui nous apparaît comme étant le meilleur, le plus beau et le plus vrai	désagrèments à se suffire de contrefaire opportunément le bien, le beau, le vrai
équanimité résultant par droit d'une loyauté établie	sanctions pénales et conséquences naturelles

Dans le cadre des réalisations qui vont de l'infinité à l'absolu :

- le pouvoir de spatialisation et les forces de ségrégation de la gravité physique agissant sur les énergies locales qui représentent des puissances et pouvoirs physiques manifestés au travers des multiples sortes d'agents matériels, et leurs contrôleurs endocsmiques;
- le pouvoir de temporalisation depuis d'immanents archétypes spirituels faisant que, quelque soit le nombre et la grandeur des transformations métamorphiques intermédiaires, l'épuisement des potentialités de perfectionnement statue l'équivalence inévitable entre le projeté et le finalement réalisé. Pouvoirs et puissances proagissants au travers d'une chaîne ininterrompue de créateurs spirituels, qu'on peut supposer hiérarchisée.
- entre les deux, la spatio-temporalisation des événements réalisateurs depuis toute association entre le matérialisé et le spiritua-lisé. Événements réalisateurs agissant qualificativement au travers des efforts et des pouvoirs du vivant s'échelonnant entre les mondes matériels entièrement naturels, et les mondes spirituels totalement architecturaux.

Ce schéma tient compte, avant toutes contractualités permettant d'identifier des combinaisons en de multiples niveaux de réalisations (voir la figure 3.19), une conversion fondatrice de :

- l'énergie Φ en matière, puis en corps matériels, avec la suite des dégradations intermédiaires (concept d'entropie) du domaine des forces et des gravités matérielles;
- l'énergie Ψ en vie, puis en individus vivants, avec les reconversions intermédiaires (concept de corruption) du domaine des efforts et des gravités mentales;

- et l'énergie χ en spiritualité, puis en esprit, et les destructions intermédiaires (concept de perte d'existence) dans le domaine des luttes et des gravités d'esprit.

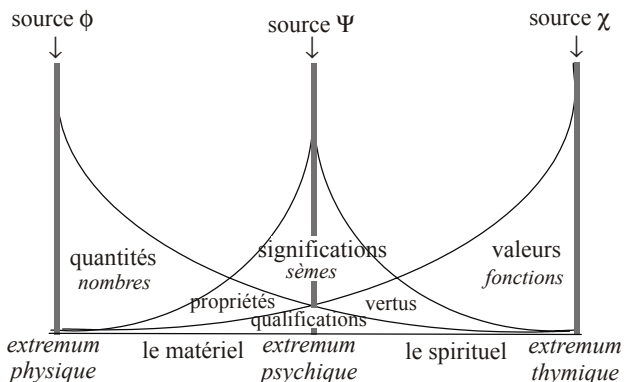


Fig. 3.19 schéma donnant les sources, et leurs expansions, dans les trois champs de concrétion contractuelle

3.42 Systémique et stratification des réalités

Le coût d'une réalisation obéit aux lois de l'économie des dépenses en moyens opératoires visant l'obtention des fins. Un système, vu comme moyen complexe d'obtention de fins attendues, obéit de plus à des lois d'efficacité du travail mettant en œuvre des dépenses d'énergie. Qu'en est-il en pratique? On connaît le théorème d'HULAM montrant que la difficulté interactive croît comme le carré du nombre des éléments en interaction. Par exemple, pour effectuer le montage d'une machine mettant en œuvre un grand nombre de pièces, on recourt au choix le plus judicieux du nombre d'assemblages partiels à établir des sous-ensembles. De même plusieurs petits puzzles prenant place comme sous-ensembles d'un plus grand, seront plus aisément résolus qu'un seul puzzle fait du même nombre total d'éléments.

La ségrégation spécialisée des aptitudes et des compétences décide ici d'une efficacité relationnelle, par rapport au même niveau d'intensité d'une population aussi diversifiée en compétences, mais dont les interactions sont soumises à la

fantaisie des rencontres. On sait ainsi que si un ensemble de N chercheurs se subdivise en Ng groupes de Ni individus, la difficulté sera réduite à la somme des 2 termes représentant les difficultés interactives intragroupes et intergroupes, c'est-à-dire: $Ni^2 \cdot N / Ni + (N / Ng)^2$ au lieu de N^2 pour un ensemble de N chercheurs sans ségrégation. En optimisant, il est possible de réduire les interactions négatives (la difficulté) à $1,9 N^{3/4}$ pour la taille d'équilibre $Ni=(2N)^{1/3}$. Par exemple, un ensemble de 108 chercheurs se répartissant les tâches en 18 groupes de 6 augmente l'efficacité dans la proportion de 11664 / 977.

Ceci étant, on peut répartir en vue d'encore plus d'efficacité les relations en x niveaux hiérarchisés de systémation. Des calculs appropriés sont alors à décider de la taille des cellules et de leur nombre pour chaque niveau de complexification, en proportion de coefficients d'ampleur des difficultés et du nombre total d'éléments individués au niveau le plus bas de la structure d'un système.⁴³ On voit comment le même principe est applicable à concevoir les niveaux de complexification de la nature, dans le contexte d'effets attendus en vue d'une finalité perfectionnée par épuisement des potentialités. D'où l'intérêt d'un modèle général d'organisation cosmique susceptible de rendre compte d'une économie des moyens dans l'efficacité optimale de la dynamique d'une complexification progressive en un certain nombre de stratifications de la réalité en cours de réalisation performative. En fait, ayant l'expérience d'un certain nombre de strates au microcosme, l'application permet d'estimer la complexité finale de l'Univers.

43. Cf. Gérard TOULOUSE et Julien BOK, *Principe de moindre difficulté et structures hiérarchiques*, Revue Française de Sociologie, XIX, 1978, pages 391 à 406, ainsi que *L'auto-organisation*, Colloque de Cerisy, Seuil, 1983. Comme conséquence de la théorie, les auteurs donnent en exemple l'organisation sociale d'une population de 50 millions d'individus dont la cellule de base est la famille et le sommet constitué d'un parlement de 500 membres; le nombre optimal de niveaux hiérarchiques réduisant les difficultés d'organisation est alors dans ce cas de 8.

Notons que le pouvoir acquis à l'ensemble depuis l'organisation des parties est bien distinct de la puissance mise en jeu. Pour des dépenses identiques en énergie, la puissance de l'ensemble varie en proportion inverse de l'entropie. En effet, dans un milieu à entropie non nulle, les interactions se contrariant les unes les autres diminuent d'autant la puissance de l'ensemble. Si n est le nombre d'éléments en interaction, depuis des activités élémentaires a (dont les facteurs d'efficacité à l'ensemble peuvent être représentés comme l'angle α formé entre le gisement du but visé et la résultante des vecteurs élémentaires), alors la puissance de l'ensemble est $P=n \cdot a \cdot \cos \alpha$. Pour $\alpha=0$, la puissance est maximale; pour $\alpha=90^\circ$, la puissance est nulle (la dispersion étant totale), et elle est opposée au but visé pour $\alpha=180^\circ$. Le facteur d'anarchie des mouvements individuels est semblable au facteur d'entropie en thermodynamique.

Au sein des sociétés humaines, parmi les contraintes environnementales, on a le principe d'autorité qui limite des dispersions individuelles dans le mouvement d'ensemble. Les inclinations intérieures depuis des suggestions de valeur d'action dans les coordonnées du vrai, du beau et du bien, ont un même effet que ces contraintes extérieures.

Considérations théorétiques fondées sur les données d'observation d'une complexification progressive

3.43 Base terrestre de complexification

Rappelons tout d'abord succinctement, depuis une vue panoramique, ce qui fait la complexification substrative du monde en cours de réalisation, à soutenir les considérations théorétiques qui suivront.

Pour faire court, nous pouvons dire que la phase de matérialisation du cosmos repose sur la variation en intensité d'énergies ondulatoires préalablement isomorphes dans l'espace. Ce sont les mêmes lois qui régissent les manifestations de cette sorte d'énergie, que celle-ci soit libre, ou qu'elle soit constitutive d'une structure nucléaire. Mais l'atome possède des propriétés nouvelles qui ne sont pas dans les ondes d'énergie, et ces propriétés justifient de distinguer une physique nucléaire. Idem pour ce qui est de la chimie nécessaire à rendre compte de structures complexes reposant sur des agencements viables d'une centaine de sortes d'atomes. Cette chimie moléculaire commence avec les plus simples couples d'atomes, pour finir avec les énormes formations dans la complexité de la chimie organique, bien que les lois chimiques apparaissent identiques tout au long de cette complexification.

La matière amorphe tient de ce qui précède sa capacité de s'agréger de façon structurée sous l'effet de gravités locales et de polarisations magnétiques. Les cristaux surajoutent la capacité de croître de manière ordonnée et sélective. Elle est sélective en raison de ce que chaque cristal n'intéresse qu'un nombre réduit d'atomes, et que sa croissance est ordonnée depuis des structures répétitives. Pour qu'un cristal se forme, il faut que se trouve dans le milieu propice à la cristallisation, au moins un germe.

À l'échelle des temporalisations sidérales, le cosmos matériel est assurément encore très jeune si l'on considère les transformations de son contenu depuis les quatre états de la matière. 99 % de ce contenu est encore sous forme de plasmas; seulement 1 % étant à l'état gazeux, liquide et solide.

Ceci étant de l'évolution de la matière, les protéines forment ensuite des chaînes qui surajoutent la capacité de se reproduire par copie. On remarque sans l'expliquer que les liens physiques entre les assemblages moléculaires sont forts à former de longs enchaînements, quand une attirance latérale moindre est à former un brin collatéral dont les séquences d'enchaînement sont complémentaires des premières. En sorte que par séparation des deux chaînes, chacune réassortit son double à le compléter.

On sait que les constituants de base substratant la vie dépendent de la chimie organique, et de tels enchaînements ordonnés duplicables avec les protéines. La forme ancestrale du virus, qui est aujourd'hui essentiellement parasitaire des cellules, repose sur un seul acide nucléique, comme base de la complexification chromosomique ultérieure. Comme résultat de l'observation, on classe la symétrie virale en plusieurs types: la cubique (adénovirus); l'hélicoïdale (comme la mosaïque du tabac) et la complexe, avec les formes bactériophages, qui sont déjà des formes intermédiaires entre virus et rickettsies. L'adénovirus n'est formé que de 252 sous-unités protéiques entourant une quantité équivalente d'unités

de base de l'acide nucléique, mais la mosaïque du tabac se structure déjà sur 2130 parties protéiques, avec un équivalent ARN central. Les rickettsies sont des agents infectieux (comme le Typhus) dont la complexité est intermédiaire entre les virus et les plus simples des procaryotes.

Cette avancée des découvertes scientifiques montre que toutes les espèces ultérieures végétales et animales terrestres sont basées sur seulement 20 acides aminés et 5 types de nucléotides, alors que la chimie, depuis les seuls éléments terrestres, permettrait d'en former une bien plus grande diversité. Qui plus est, dans la symétrie possible des enroulements en hélice des chaînes moléculaires, toutes les protéines sont à enroulements droits et tous les nucléotides le sont à enroulement gauche. Partant des formes virales, la suite ADN → ARN → protéines → le cortège des organismes unicellulaires → les millions d'espèces fondées sur des organismes multicellulaires, est alors sous-jacente sur Terre à la possibilité d'individuation des êtres vivants.

De rares espèces unicellulaires ont la capacité de synthétiser, depuis le règne minéral, les produits organiques nécessaires à leur métabolisme, en utilisant les énergies libérées lors de réactions chimiques spécifiques. Mais la grande majorité des unicellulaires se nourrit d'éléments organiques puisés dans les organismes en décomposition, même si quelques unes mènent à parasiter des tissus vivants. Les unicellulaires et leurs homologues, les cellules organiques, sont en quelque sorte des usines spécialisées en diverses transformations chimiques depuis l'usage de catalyseurs spécifiques qu'on nomme enzymes. Chacune des enzymes, qui sont des molécules protéiques libres, catalyse un seul type de réaction. Mais beaucoup travaillent en association dans le même temps, ou successivement, pour réaliser les plus complexes réactions chimiques qui sustentent la vie dans les organismes des végétaux et des animaux; avec une efficacité optimum, puisque ne laissant aucun déchet. Un effet remarquable est

que les bilans énergétiques de ces réactions intermédiaires sont alternativement exogènes et endogènes, si bien que l'ensemble reste sensiblement isotherme.

L'estimation de l'abondance de la biomasse terrestre basée sur les teneurs en carbone organique montre que 70 % concerne le sol et le sous-sol marin, 28 % le sol et le sous-sol émergé, les 2 % restant concernant la vie aquatique. L'effet pyramidal de l'évolution fait que l'humanité n'en représente que 0,000007 %, tandis que le nombre de vies cellulaires de cette biomasse se chiffre entre 4 et $6 \cdot 10^{36}$, ce qui est considérablement plus que le nombre actuellement estimé d'étoiles dans le cosmos.

3.44 Prospective d'une complexification au niveau planétaire

Ce fonctionnement sans produits inutiles depuis le principe de complémentarité est le précurseur de l'écologie s'instaurant par la suite au niveau planétaire entre les espèces animales et végétales. Processus écologique qui nous intéresse plus particulièrement en ce qu'il préfigure déjà une nouvelle strate de réalisation allant avec les potentialités du vivant. Si ce sont plusieurs centaines de réactions intermédiaires, mais toutes interdépendantes, qui arrivent au résultat final de permettre la vie organique, le dispositif préfigure en effet ce qui, au travers d'une phylogenèse générale des espèces, concourt maintenant à l'édification d'une noosphère terrestre. C'est ce que nous allons tenter de circonscrire à dépasser de simples déductions apostérieures tenant aux résultats d'observation scientifique des états actualisés du monde.

Le niveau cellulaire est, dans ses variations les plus évoluées, déjà composé de diverses structures intracellulaires, que sont les cils vibratiles, membranes, noyau, etc. Ce sont les complexes organiques de ces unités minimales qui sont animées par une logique biologique se surajoutant aux lois physico-chimiques. Que ces unités minimales aient un statut procaryotique (libre dans le milieu ambiant), ou eucaryotique

(organique depuis des organisations intercellulaires), elles assurent toutes également les fonctions spécifiques des organismes vivants.

On voit donc l'enchaînement continu des progressions de la réalité. Pour saisir ce processus continu de complexification, un aussi simple unicellulaire qu'est la bactérie *Escherichia coli* nécessite déjà pour fonctionner quelque 5000 composés moléculaires différents sous formes de protéines et d'acides aminés. Pour cause de complexification cellulaire, les organismes des mammifères recourent à 5 millions de complexes protéiques, qui sont de plus encore spécifiques aux espèces. On estime la diversification dans la biosphère terrestre à 10^{12} chaînes protéiques différentes, formées à partir des 20 aminoacides communs, et 10^{10} chaînes d'acides nucléiques, formées à partir des 5 nucléotides communs à toutes les espèces biologiques. Cette complexification préjuge du cadre conceptuel non réductionniste d'un stade ultérieur arrivant sur la diversification des individus répartis en une multitude d'espèces. Au niveau de ce donné héréditaire, les facteurs de sélection et d'adaptation déterminent les éléments de la possibilité variative des caractères individuels. Sélection et adaptation ont même mécanisme, dont l'effet est de diversifier. Ce qui est à la base des différences comportementales et des conditionnements fait qu'avec le processus de sélection, c'est le milieu qui sélectionne des caractères les plus propices, alors que depuis le processus d'adaptation, c'est l'individu qui réagit opportunément aux variations environnementales par la richesse inventive de ses choix. Il est évident que les caractères particuliers qui ressortent de cette disposition au niveau de l'espèce humaine ne sont, de nouveau, que sous-jacents à l'incommensurable diversité des personnalités formées dans l'expérience du libre-arbitre se surajoutant aux conditionnements hérités.

Nous nous représentons la diversité des formes de vie, et leurs richesses en moyens, en tant qu'espèces indépendantes reliées par une origine commune. On explique couramment

que cette diversification arrive pour cause de la pression des adaptations au travers d'individus mis en concurrence inventive pour l'exploitation des ressources. Certaines ramifications de cette diversification de la vie ayant un fort potentiel d'évolution, quand d'autres sont pauvres et peu variantes par rapport à la succession des générations, on les subdivise en classes, ordres, familles, tribus et genres, jusqu'à épuiser le classement des variations. La vie sur Terre est alors vue dans le temps et dans l'espace ainsi qu'un arbre dont chaque branche donne des fruits apparentables.

Un autre schéma consiste à nous représenter l'importance du nombre d'individus dans l'espèce et son expansion dans le temps, ainsi qu'une feuille plus ou moins large et plus ou moins longue prenant souche le long de la feuille correspondant à l'espèce de laquelle on la suppose issue, et de laquelle peut partir une autre nouvelle. Ce qui constitue un certain nombre de feuilles pour chacun des embranchements reliés à la souche commune. Certaines sont aujourd'hui fossilisées, quand d'autres sont actuelles. Il en ressort que chaque lignée comporte couramment une longue phase silencieuse correspondant à la gestation de ses différences propres par rapport au milieu, suivie d'une période de croissance quasiment exponentielle en nombre d'individus rendant mature l'espèce, que suit une période de récession, de sénescence jusqu'à l'extinction. Mais le plus souvent, une ou plusieurs nouvelles souches, distinctes par leurs moyens particuliers, mutent depuis la phase de croissance d'une lignée parente. C'est ainsi qu'il est possible de suivre, par exemple, l'évolution des Équidés comme la succession d'une vingtaine de formes qui eurent leur temps d'épanouissement et d'extinction depuis $60 \cdot 10^6$ ans, jusqu'à celle que nous connaissons avec des variantes actualisées en genres. Ce constat apostériorique depuis l'observation incline à penser la continuité du processus. **On supposera conséquemment que parmi les genres contemporains, certaines lignées privilégiées continueront l'enchaînement des progressions de la vie terrestre, tout**

comme la pérennité de l'espèce est assurée depuis l'enchaînement des générations entre individus dans l'espèce, mais également que des expressions collatérales s'éteindront sans descendance, exactement comme des individus sont aussi sans descendance.

Ce concept de continuité reste encore développable dans le cadre du protocole scientifique. Ce qui sort du cadre des déductions scientifiques concerne en effet, non pas la continuité de l'observé, mais sa finalité depuis des raisons. Restreignant en science les hypothèses explicatives à l'appréhension apostériorique du réel, la vie et ses variations sont expliquées comme étant uniquement issues du hasard des circonstances favorables dans le bilan des rencontres déterministes de cause à effet. Elle n'a pas de finalité. Quantité de facteurs favorisent la variation des individus. Ce sont, par exemple, les adaptations à des expansions géographiques plus ou moins propices, des concurrences, des mutations, et même des variantes tératologiques, si les monstruosité, considérées comme telles par rapport à la souche, s'avèrent viables, fixées et reproductibles dans la descendance. C'est que dans le paradigme scientifique, les moyens sont considérés en eux-mêmes sans liaison aux effets attendus, dès lors qu'ils font référence aux activités de la nature. Il y a bien évidemment là ambiguïté, puisque les activités humaines avec effets attendus étant abstraites du naturel, le dogme est à disjoindre de la nature le fait de l'humanité, tout en considérant l'humain en tant qu'espèces récentes du règne animal.

Cette vue à sens unique depuis les œillères à voir des apriorités sans aussi des apriorités consiste à refuser de regarder que les enchaînements de ces variations multiformes ont un développement ordonné: le phylum apparaissant détenir les potentialités d'une progression de la vie sur Terre. Le plus évident de ce processus est que le développement embryonnaire de chaque individu reproduit les grandes étapes d'une progression terrestre de la vie, depuis la première cellule jusqu'au point actuel d'organisation. Le processus de progres-

sion montre de plus qu'entre la naissance et l'âge adulte accompli dans l'individu, des phases de développement peuvent ne pas se réaliser, donc sont à rester potentielles. La réflexion sur la progression de la vie devrait alors pouvoir déduire des hypothèses complémentaires a priori depuis l'embryogenèse.

Il est en effet remarquable que si au cours des temps, pour quelque cause que ce soit, une phase n'a pu se réaliser, il arrive qu'elle s'actualise dans une descendance sans que cela puisse être mis sur le compte de régressions. Une régression pourrait, par exemple, consister en la réapparition de branchies en lieu et place de l'appareil respiratoire aérien développé ultérieurement, lorsqu'une espèce se réadapte au mode de vie aquatique. Il ne s'agit pas de cela, mais du phénomène connu comme rajeunissement néoténique, en tant que l'état adulte d'une lignée utilise comme moyens des caractères embryonnaires restés latents, ou non développés, dans la parenté. C'est ainsi que l'adulte de l'espèce humaine exalte des caractères connus avec la structure embryonnaire des Anthropomorphes. Des caractères qui n'ont pu trouver à s'épanouir chez les Singes, se réalisent alors au travers d'une souche collatérale favorable. C'est encore le cas des Insectes dont le caractère fixé d'avoir trois paires de pattes thoraciques dérivent d'ancêtres aux multiples pattes réparties le long du corps, sans que l'on connaisse d'évolution intermédiaire, et alors que les états larvaires des Tules et des Polydesmes passent par une phase hexapode développée ultérieurement dans l'embranchement des Insectes.

Dans la doctrine scientifique des moyens détachés du concept d'effet attendu, on explique la bipédie de l'Australopithèque comme adaptation à son environnement, alors même qu'il manque des intermédiaires paléontologiques susceptibles d'en appuyer l'hypothèse, et que les Gorilles, ainsi que les Chimpanzés, ont depuis 20 millions d'années dans l'embryogenèse de leur squelette les déterminismes de cette adaptation qui n'ont pas trouvé à se réaliser dans les individus adultes de

l'espèce. Les très jeunes singes ont de cela une aptitude à la bipédie se perdant rapidement avec le développement des formes adultes. Il est par ailleurs saisissant de voir côte à côte des exemplaires de crânes de chimpanzés échelonnant un développement depuis la naissance jusqu'à l'état adulte. Cela reproduit à s'y méprendre la distribution ordonnée des états adultes dans les espèces intermédiaires entre les Hominiens et des formes ancestrales.

On remarqua que ce trait juvénile d'évolution néoténique a dans les lignées ultérieures le rôle positif de progression de la vie au travers des espèces. La pérennité des espèces passant par le processus de fécondité, chaque espèce, genre, famille, ont ainsi, tout comme les individus, a) une naissance tenant un héritage au travers le fondement commun d'une embryogenèse reliant entre elles les espèces; b) des phases de développement des caractères particuliers qui dépendent d'occasions par rapport à l'environnement; c) une extinction à permettre la progression métamorphique. Ce temps de vie intermédiaire peut être court ou naturellement très long sans variation. En fait, beaucoup de lignées sont fugaces et très variables au début de l'apparition de caractères particuliers majeurs, et durent ensuite longtemps une fois que ces caractères se trouvent fixés. C'est ainsi que la lignée humaine a déjà considérablement changé d'aspects depuis son apparition, pourtant toute récente, par rapport au temps imparti au développement des espèces. Ce qui suppose des acquisitions futures issues des formes archaïques actuelles, avant que l'espèce, épuisant ses potentialités d'épanouissement interne, arrive à une stabilité génétique au cours de quelques millions d'années à venir.

Donc, certaines lignées ont un cycle court, d'autres un cycle long, et certaines disparaissent par accident, quand d'autres subsistent longtemps avec leurs acquis en des milieux protégés. Rapprochons les phases de la vie individuelle de celles des espèces. L'individu commence avec le stade embryonnaire par la croissance et la diversification cellulaire de

son organisme, suivie d'une période de maturation favorable à la retransmission génétique des potentialités, puis d'une période de sénescence correspondant à un taux moins fiable de reproduction des cellules, jusqu'à ce que survienne le moment de la dégradation organique des substrats qu'on nomme mort. Par analogie, une espèce commence par une période cryptogène (cachée), depuis peu d'individus développant de nouvelles dispositions ignorées de la souche parentale. Suit la période d'expansion quasi exponentielle du nombre d'individus, jusqu'à exprimer toutes les ressources du nouvellement accompli dans l'espèce lorsque le milieu est favorable. L'espèce ainsi épanouie donne alors naissance à une ou plusieurs nouvelles espèces continuant d'exploiter des aspects restés latents dans les souches parentes. Après quoi une période de régression annonce la phase gérontique, annonciatrice d'extinction par défaut de variation adaptative, quand certaines formes figées persistent (à la condition que la perte des expressions individuelles de la faculté d'adaptation dans l'espèce ne soit pas trop agressive depuis des concurrences environnementales). Pour être de même sorte, mais pour différer dans l'échelle des complexités, la différence entre la maintenance des cellules dans l'organisme individuel et la persistance des individus dans l'espèce apparaissent ainsi semblablement le résultat limitatif des équilibres biologiques avec leur milieu extérieur.

Les variations ainsi que les étendues dans les expressions individuelles, et dans les espèces avec disparité entre souches, comme entre individus, représentent un équilibre entre le total des pertes par vieillissement et par accident, par rapport au renouvellement allant cependant dégénérant en capacité d'adaptation. Mais en prolongement de ce processus de la vie depuis une progression des moyens, nous avons à considérer le déroulement de l'entièreté du cycle terrestre de la vie. Des centaines de millions d'espèces en constituent les premiers éléments au cours des temps passés. Cela commence avec la très longue durée de l'Antécambrien (environ

1.400•10⁶ ans) dont on ne sait pratiquement rien à cause qu'il ne reste de cette période que des débris métamorphisés de fossiles, mais dont la richesse est attestée par le fait qu'au Cambrien les premiers fossiles disponibles (Spongiaires, Méduses, Vers, Gastéropodes, Trilobites...) sont déjà dans une grande variation de caractères, dont la complexité est quasi identique à celle des équivalents actuels. Il est important de remarquer à ce propos que la date d'origine présumée qu'on donne depuis l'observation à une espèce quelconque correspond au plus ancien fossile découvert, et non pas à l'origine réelle de l'espèce considérée (donc depuis l'un des individus déjà nombreux et géographiquement dispersés). Or cette durée silencieuse des organismes pluricellulaires du Précambrien ne peut qu'être supportée par une longue période de développement dans les unicellulaires. Il suffit de consulter les premiers tomes du *Traité de zoologie*, édité par Masson, sous la direction de P.-P. GRASSÉ, pour se faire une idée de la richesse de formes et de moyens des unicellulaires.

Les dispositions qui précèdent examinent des moyens de diversification du vivant. Nous pouvons ne pas en rester à la question de savoir comment les choses arrivent, pour commencer de nous interroger afin de comprendre pourquoi elles arrivent. Qu'est-ce qui passe au travers ce renouvellement des expressions au niveau des individus dans l'espèce? Assurément une lente, mais progressive et continue réalisation du potentialisé avec la vie. Si l'évaluation des conséquences sont dans nos pensées comme la suite des causes, alors le teilhardisme, qui prédit la vie surindividuelle des organisations d'individus, ne fait qu'anticiper sur la suite de progressions observées au passé, en continuité de la vie reposant sur un complexe organique de cellules. Depuis le prêt-à-porter contemporain, il n'y a plus d'aveugles et de sourds, mais des malvoyants et des malentendants-entendants. Il n'y a plus de démence sénile, mais la maladie d'Alzheimer, et l'ulcère gastrique n'est plus causé par le stress, mais est le résultat d'invasions microbiennes. Ce sont des conventions et des

interprétations apostérieures. Qui oserait prétendre que le raisonnement est faux dans son application depuis le concept d'effet attendu aux choses examinées *a priori*, par rapport à son application aux choses examinées *a posteriori* et répondant à déterminisme.

Mais avant de cerner des raisons applicables à l'instance performative du monde, nous avons à concevoir au futur la continuité des suites complexificatrices réalisées au passé. Avec les spongiaires primitifs, les liens intercellulaires consistèrent en des réactions tropiques gouvernant les mouvements d'ensemble des cellules encore autonomes. Le stade suivant visa la différenciation interindividuelle et le regroupement des formes différenciées. Avec cette seconde étape, celle des métazoaires, arriva le regroupement d'individus préalablement différenciés. Cela prit d'abord la forme de cavités, dont l'endoderme, fait de flagellés digesteurs, comportait un unique orifice sur l'extérieur, cumulant les fonctions de bouche, d'anus, et aussi d'appareil génital depuis des cellules migrantes. Les formes digestives et reproductives suivantes avec orifices d'entrée et de sortie, ainsi que des cavités distinctes évacuant des gonades reproductives, ne représentent que des améliorations du précédemment formé. C'est sur la diversification préorganique de ce dont on vient de monter le schéma que repose toute la suite des espèces terrestres de vie pluricellulaire. C'est donc sur la diversification des espèces actuelles qu'il n'est pas utopique de fonder l'hypothèse d'un troisième niveau de complexification, dont les groupements, colonies et sociétés animales apparaissent les précurseurs. Fourmis et termites représentent déjà des sociétés reposant sur un complexe hautement organisé par différenciation somatique poursuivie durant les derniers millions d'années. Comme chez les Hydraires de la précédente étape des complexifications organiques, on retrouve dans ces sociétés reposant sur une polymorphie contractuelle des individus dans la colonie, un regroupement des fonctions vitales visant la colonie comme un tout. Ainsi sont les fonc-

tions digestives assurées par les formes gastrozoïdes, informatives avec les formes dactylozoïdes, et la fonction reproductive avec les formes gamazoïdes. Mais les espèces les plus récentes, dont sont les Vertébrés, cette différenciation individuelle n'est pas "encore" formée, à l'exception des différenciations sexuelles.⁴⁴

L'embranchement des Arthropodes et celui des Vertébrés constituent la charpente nécessaire, et sans doute suffisante, pouvant rendre compte du développement des espèces actuelles depuis 600 millions d'années, ainsi que des futures susceptibles d'épuiser, durant encore bien des millions d'années, les potentialités en perfectionnement d'une formule de vie terrestre préétablie comme moyen en vue des fins. Cela veut dire que, malgré l'angle de vue sans recul panoramique dans l'époque contemporaine, la richesse des évolutions et leurs fréquences n'est pas ralentie. De nouvelles formes apparaissent, dont l'humaine qui est, à l'échelle des durées paléontologiques, encore dans la phase embryonnaire du développement de l'espèce, et de nouvelles formes sortiront sans doute possible encore des souches parentales actuelles. À ce niveau d'évolution, on peut dire que les sociétés humaines, pour agir sur un autre plan que celui des spécialisations somatiques qu'on vient d'examiner à propos des colonies d'insectes, innovent des moyens semblables passant par la diversité des mentalités. Ce sont les spécialisations intellectives au travers des métiers et des castes.

Considérer le déroulement de l'entièreté du cycle terrestre de la vie, implique d'apercevoir que le développement de la vie

44. Notons à ce propos que la spécialisation somatique, comme chez les fourmis et les abeilles, entraîne que la plus grande partie des membres d'une colonie d'insectes n'a pas de descendance. Fait qui peut difficilement recevoir son explication dans le contexte d'une sélection naturelle, sauf à élaborer des circonvolutions logiques pour répondre aux fixations doctrinales. Aussi, loin de dénier l'apport du darwinisme, il importe d'examiner autrement ce qui ne peut l'être dans son cadre, et qui lui est donc extérieur, et susceptible de se rapporter au finalisme. Tous ces différents aspects, qu'on oppose en premier dans la pensée analytique, ne sont-ils pas, dans un second temps, les éléments réduisant d'autant nos carences conceptuelles, depuis une pensée complémentaire à en assurer la synthèse?

sur Terre suit des règles qui concernent une phylogenèse générale. Elle s'inscrit au travers l'ordre de succession des espèces. Normalement cette évolution apparaît irréversible. Si une espèce reprend ce qui s'est perdu en un clade plus ou moins lointain, c'est sous la forme d'une variante assurant le même usage depuis une structure différente. Disposition à distinguer du cadre néoténique par lequel ce qui est resté à l'état embryonnaire (non réalisé chez l'adulte), dans l'enchaînement des espèces, peut s'épanouir avec les espèces suivantes.

On sait qu'une réduction, ou une atrophie, représente une régression dans le développement fonctionnel correspondant à une perte d'usage. L'organe correspondant ne réapparaîtra alors pas. Si l'usage revient, un autre développement fonctionnel y répondra. Il semble bien que l'atrophie d'un organe devenu inutile pour cause de circonstances et de modes de vie dans la succession des générations est irréversible. On ne connaît pas de cas de réapparition fonctionnelle d'un moyen. C'est ainsi que les Cétacés qu'on cite comme le retour d'espèces terrestres au mode aquatique des Poissons, ne retrouveront jamais le mode respiratoire des poissons connus chez leurs lointains ancêtres. Nous avons à considérer là qu'une direction générale et irréversible de la vie passe de façon prédéterminée au travers les progressions métamorphiques par des moyens restant étrangers au concept d'adaptation au milieu. Il faut encore noter à ce propos que l'ADN —support codant et formulant l'ontogenèse passant depuis l'hérédité par la succession des individus—, repose sur une complexité qui n'est pas en rapport aux besoins actuels. Quelque 90 % des gènes ne correspondent à aucune des 100 000 protéines des organismes actuellement les plus complexes. Conservé au noyau de la cellule, l'ADN ne transmet en effet que la partie actualisable de son message par l'intermédiaire de l'ARN; le 9/10^{ème} restant inexprimé, muet, n'en continue pas moins de se transmettre entre les générations, ainsi qu'entre les espèces

successives. C'est à donner du sens au Potentialisé en possibilités de réalisations ultérieures dans le domaine du vivant.

On présuppose donc une direction générale irréversible de l'évolution biologique au travers des espèces. Le concept s'appuie sur des variations dans les formules dentaire, phalangienne et vertébrale, autant que sur la progression au niveau organique de complexification, notamment avec l'encéphalisation et les appareils sensoriels. Cette direction générale irréversible de l'évolution biologique embrasse toutes les espèces allant du virus aux dernières évolutions des mammifères. Les usages de groupements et les fonctions d'abord diffuses d'associations entre individus, supposent des constitutions organiques ultérieures superstratives. Mais elles peuvent n'être pas d'ordre somatique. En effet, la diversification des psychés individuelles en deçà des conditionnements et des inconscients collectifs, vise un psychisme d'espèce, depuis les colonies d'insectes jusqu'aux sociétés humaines, susceptible de substrater une unité cognitive organiquement planétaire. Si de tels facteurs internes, déterminant la progression de la vie, attendent les occasions de se développer au travers la sélection naturelle et des conditions propices, ils n'en suivent pas moins une suite ordonnée de métamorphoses adaptatives, dont on rend compte au mieux que comme variations orientées visant une finalité. La vie biologique, pour reposer sur des complexes physico-chimiques, n'en représente par là pas moins un processus d'émancipation passant par des moyens, comme sont l'homéothermie vis-à-vis des variations saisonnières et les multiples formes d'apprentissage dans l'exploitation de l'environnement matériel au profit du vivant. Dans un cadre métascientifique fondé sur des réalités complémentaires et contractuelles entre elles, à surseoir aux limites scientifiques tenant à la doctrine du monisme physicaliste, la complexification substrative des espèces qui est à permettre un enrichissement relationnel depuis le seul milieu matériel, augure alors d'une vie spirituelle, finalement émancipée des limitations physiques.

L'enchaînement solidaire de toutes les formes de vie sur Terre, depuis les unicellulaires aux organismes les plus élaborés, se fonde sur une origine monophylétique, c'est-à-dire établie depuis un ancêtre commun. Dans l'état du savoir scientifique, les virus seuls dérivent de différentes origines et ont de plus la possibilité de recombinaison leur matériel génétique entre souches anciennes et nouvelles formes. Les structures prébiotiques des formes virales n'en suppose pas moins le principe des interactions chimiques dirigées que sont les séquences virales à l'origine du premier matériel génétique. C'est semble-t-il par suite des enzymes manipulant l'ADN, que l'ADN du virus intègre le génome des cellules hôtes et se multiplie donc en même temps, à faire partie de la vie cellulaire.

Toute espèce passée, présente, ou future est à considérer en tant que **forme viable et transitive**, assurant le passage de modes subperfectionnés à de plus perfectionnés qui n'épuisent cependant pas les potentialités de perfectionnement. La diversité interindividuelle et inter-espèces correspond à l'épanouissement au travers d'un écosystème fondé autant sur des symbioses que des concurrences de moyens, dans une convergence des homologues (organes et moyens semblables apparaissant entre branches différentes, tout en n'existant pas dans les souches communes). Ce qui sous-entend un **potentiel commun** évoluant depuis des formes semblables en de multiples rameaux, jusqu'à former des expressions identiques en des séries parallèles indépendantes.

À la base, l'ultravirus occupe l'interface entre l'inerte et le vivant. Le virus qui est un complexe moléculaire de forme cristalline, en se situant à l'interface du vivant et du non vivant, permet les Bactéries (unicellulaires dépourvus de noyau). Où plus précisément, la classe très diversifiée des archaebactéries extrêmophiles qui sont des unicellulaires procaryotes comme les bactéries, mais aussi éloignées des bactéries que ces dernières le sont des eucaryotes qui permettent les Flagellés et les Infusoires (unicellulaires à structure

complexe), dont les associations ultérieures donnèrent les trois branches des organismes pluricellulaires que sont les Végétaux, depuis les métaphytes à croissance végétatives et, après le développement des Spongiaires et des Cnidaires depuis des métazoaires animés (mobiles), la branche des Vertébrés et celle des Arthropodes. Parallèlement à la différenciation des multicellulaires qui eut pour origine l'association de colonies de cellules différenciées restant autonomes (Spongiaires et Cnidaires), les unicellulaires d'aujourd'hui n'en continuent pas moins de poursuivre un degré d'organisation interne que ne connurent pas leurs ancêtres, exactement comme les différentes espèces d'organismes pluricellulaires continuent au présent des évolutions internes parallèles aux progressions de l'ensemble.

De même un degré ultérieur de complexification au niveau de la noosphère terrestre suppose la continuation d'espèces unicellulaires et pluricellulaires, ainsi que les intermédiaires organicistes comme sont les méduses composées de colonies d'individus autonomes (ils assurent des fonctions spécifiques à l'ensemble au travers une structure communautaire qui ne se substitue de même pas aux autonomies individuelles).

D'une façon générale on peut dire que la faculté du biotique se mesure à la capacité adaptative de "nidification" autant interne qu'externe de l'individu, autant qu'à la faculté de muter se mesurant dans la capacité modificative de l'espèce depuis les facteurs héréditaires se surimposant aux caractères individuels.

L'action individuée a de cela deux fronts: les modifications du milieu pour cause de la pérennité des singularités de soi, et les ajustements internes pour cause d'être à son altérité. L'une et l'autre actions sont également et indissolublement appropriées à la progression du vivant. Cela concerne l'arrangement matériel et sensuel du milieu extérieur, autant que les adaptations physiologiques, morphologiques, comportementales, qui arrivent depuis des modifications internes. L'adap-

tabilité comportementale est reliée à la faculté d'apprendre par expérience les effets qu'entraîne telle cause, et d'en mémoriser le résultat en vue de modifier ultérieurement la réponse qu'on donne en reconnaissant dans les événements postérieurs des similitudes avec l'expérience qu'on a mémorisée d'événements antérieurs. C'est dans ce contexte que si l'inné tient à la mentalisation collective et partagée, l'acquis tient à la mentalité individuelle d'une expérience impartageable, sinon indirectement depuis des similitudes.

Les progressions de la vie interfèrent assurément avec plusieurs niveaux interdépendants de la complexification du réalisé. Un exemple. La mobilité des animaux s'accompagne d'une nutrition hétérotrophe, en succédant à l'immobilité des plantes, dont la nutrition est autotrophe (se suffisant directement sur place du règne minéral et des décompositions organiques). Il s'ensuit que l'animal est tributaire pour son substrat du règne végétal, et d'un règne psychique pour son animation, tout comme le végétal l'est en amont du règne minéral et en aval du règne animal; quand lipides et glucides, protéines et acides nucléiques représentent des constituants de base de tout organisme biologique, au même titre que les molécules, les atomes et les particules sont les constituants du règne minéral.

Le fait que les plantes, pour assurer leur métabolisme, ont la faculté de fabriquer des composés biotiques en puisant substrats et énergies dans le domaine abiotique du règne minéral, suppose la continuité du processus. À savoir que le règne du psychique, donc autre que matériel, à semblablement la faculté de se sustenter à partir du vécu animal (affects et effects, sensibilité et sentiments).

Dans ce cadre —chaque souche, de la plus simple à la plus complexe—, continue d'évoluer selon son règne, espèce, variété, etc., parallèlement à l'évolution de l'ensemble, et d'une façon interdépendante. Pour autant que des transformations métamorphiques continuent d'épuiser des potentialités, l'inter-

dépendance du diversement métabolisé nécessite l'actualisation de chaque règne. D'où l'hypothèse de la suite des progressions contractuelles depuis des interfaces spécifiques qu'on rassemble dans le tableau suivant.

continuum des énergies ondulatoires	règne matériel	continuum des énergies vitales	règne de la vie	continuum des énergies animiques	règne spirituel
domaine physicochimique allant de la physique ondulatoire jusqu'au-delà des amas galactiques propriétés des choses exocosmiques		domaine psychosomatique depuis la vitalité basique jusqu'aux ultimes organisations de la vie dans le cosmos qualifications des êtres mésocosmiques		domaine psychospirituel de la spiritualité élémentaire jusqu'aux dernières intégrations existentiellement divines vertus des existants endocosmiques	

Quoique aucune preuve ne corrobore plus aujourd'hui ce concept, il semble que les organismes animaux ont pour origine une ou plusieurs souches d'unicellulaires qui mutèrent corrélativement à une perte de capacité photosynthétique. Dès lors, une succession d'adaptations ayant valeur de survie se poursuit au travers des groupements et des colonies d'unicellulaires, jusqu'à l'organisation fondée sur des différences morphologiques complémentaires (efficacité métabolique, échanges respiratoires, digestion locale et distribution du nutriment, mobilité à explorer le milieu nutritif, puis efficacité des stimuli sur base du développement sensoriel, et enfin une encéphalisation à permettre une vie psychique).

La cellule est le fondement de la structure et des fonctions du vivant. Si la matière en est le substrat, la vitalité est son moyen et ne découle pas du domaine des réalités physiques, ne serait-ce que par application logique des sémanticités du propos. À l'image des procaryotes qui apprennent à vivre agglutinés pour survivre, puis des eucaryotes dans les organismes biologiques, tout le règne du zoologique, dont l'humain, apprend à vivre en société. En vue d'une survie, cette disposition débouche sur une mentalisation de plus en plus complexe des sentiments soumis à signification. Donc en vue du règne noologique de la psyché réalisant progressivement

la noosphère, comme couche pensante terrestre reconnue avec le teilhardisme. Comme la cellule vis-à-vis de l'organisme à permettre la diversification individuelle, l'individu en représente le fondement. Aussi, si la vie individuelle en est le substrat, l'animique en représente le moyen à ne pas dépendre du zoologique.

Avec ses racines encore dans le giron minéral de la Terre, le végétal est comme une vie en sommeil. S'émancipant progressivement, l'animal en représente l'éveil: motilité et activité avec effet attendu. Avec ses appétits encore terrestres, comme attirés sur les esprits mentaux, le règne de l'animique est à l'image du végétal, et conséquemment déjà l'annonce d'une émancipation à permettre l'ascension en esprit.

Parmi les gens qui à notre époque dépendent encore pour penser de chefs à constituer des tribus religieuses, ou dont la réflexion reste satellisée sur l'autorité de paradigmes humanistes, beaucoup espèrent l'intervention d'une surnature pour changer miraculeusement leurs conditions de vie, quand ils ne mettent pas leurs espoirs dans la science, étant à croire que l'évolution s'est arrêtée aux bipèdes humains qui rétroagissent à leur environnement depuis des pulsions hormonales et en raison d'intérêts individuels, ou ceux du groupe. Pourtant, la noosphère terrestre a encore devant elle pour éclore et se développer quelque cinq milliards d'années mesurés à l'horloge des accomplissements paléontologiques. Pour bien considérer les évolutions futures de la vie, il importe sans doute d'apercevoir que si la culture est un épiphénomène au service des progressions du vivant, apprendre à apprendre en accélérera considérablement les effets. Ce qui en constitue le stade inaugurerait un processus intellectif à la suite des conditionnements basés sur l'apprentissage arrivant entre l'expérimentation et ses erreurs. Ceci dit en interphase de dispositions ultérieures relatives à une métamorphose spirituelle permettant la libre ascension susceptible d'accomplir une ontologie à la dimension de l'Univers. La figure 3.20 schématise l'ensemble du processus qui regarde certaines planètes

comme la matrice à permettre l'évolution des êtres jusqu'à catalyser leur ascension spirituelle. L'assemblage des sphères concentriques résultant de la croissance planétaire suppose en effet, en continuité de la dernière —celle des esprits mentaux du règne de l'animique—, l'ascension spirituelle.

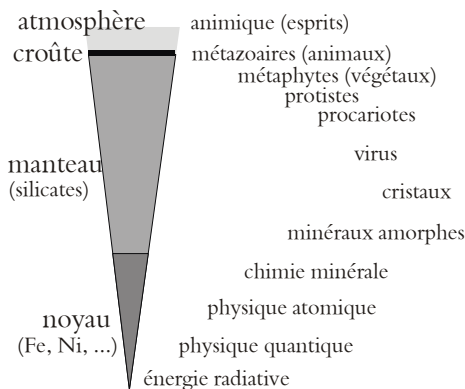


Fig. 3.20 schémas des sphères concentriques des progressions planétaires

Aussi importe-t-il de considérer, au-delà l'interdépendance écologique du milieu planétaire, la notion de sur-organisme appliqué à la planète elle-même. James LOVELOCK construisit une hypothèse nommée Gaïa, qui fera sans doute encore bien du chemin dans les idées. Selon celle-ci, la planète Terre est composée d'un grand nombre de systèmes régis par des lois physiques (atmosphère, océans...), **qui seront progressivement gouvernés par la biosphère**, au fur et à mesure de son développement. La biosphère, formée du système de tous les individus vivants, agit alors qualificativement ainsi qu'un régulateur de l'évolution des systèmes physiques, en sorte que les propriétés de sa matérialisation s'adaptent continuellement aux conditions du développement biologique de la planète. Mais cette adaptation des qualifications du biologique est dans l'attente que rentre réellement en fonction une noosphère animique de la planète, depuis l'unité des esprits mentaux la constituant.

Résumons ce qui appuie le concept d'unité planétaire sur-organique. Pour les individus, c'est une unique cellule fé-

condée qui se multiplie jusqu'à former une diversification de cellules sous-jacentes à des organes fonctionnels dans l'embryon de toute vie individuée. On peut imaginer de cela une analogie au développement planétaire de la vie, en considérant la succession des espèces sur une planète depuis un implant originel de vie —naturel ou artificiel— qui contiendrait les potentialités de son développement ultérieur. Hypothèse qui apparaît vraisemblable, même à ne pas connaître d'expérience son agent, puisque la vie sur Terre se poursuit depuis un phylum unique, à l'image des chromosomes chez l'individu.

Et si l'on retient cette suite des espèces biologiques depuis un phylum commun, alors, à l'image de la suite des spécialisations des cellules dans l'embryon, la condition terrestre pour que l'espèce humaine persiste est que ses individus entreprennent par eux-mêmes les efforts de devenir toujours plus qu'ils ne sont. Au niveau des réalités anthropologiques qui sont en interface entre le matériel et le spirituel, la simple jouissance passive de son héritage biologique et l'adaptation du milieu au-delà de ses besoins sonneraient le glas de l'espèce humaine dans le règne, si elle venait à se poursuivre après sa phase de maturation. Ceci dit, bien sûr, en rapport aux accomplissements s'effectuant à l'échelle des centaines de milliers d'années nécessaires aux développements des espèces. Le fait de faire partie intégrante du processus de progression planétaire dans le règne animal, implique en effet que l'*Homo sapiens* réalise ses propres potentialités. Dès lors qu'il se contente de modifier son milieu, l'adaptant aux conditions de son état, aussi perfectionnée que devienne sa technique, l'espèce perd son utilité cosmique comme maillon dans le phylum du règne. C'est à rendre compte de l'éthos, au sens distinct de l'éthique qu'en donne Hens KÜNG. Il convient en effet, par-delà la dépendance générative des individus à l'espèce, de distinguer la destinalisation individuelle, des conditionnalités de son moyen dans l'espèce.

Table

Introduction

L'humanité présente et ses possibilités de progression.....	5
Le risque de l'aventure intérieure.....	8
Dépasser l'actuel clivage doctrinal entre croire et savoir.....	10
Apercevoir des raisons aux transformations métamorphiques dans la nature.....	14

Le fondement des fonctions de relation liées aux progressions du monde

3.1 Le principe de délimitation des actions entre deux bornes invariatives.....	21
3.2 La notion de fonction discriminant entre l'activité orientée et non orientée.....	22
3.3 Concept d'activité dans le continuum des subsistences.....	25
3.4 Sur le principe de cause à effet.....	40
3.5 Concept des phases de formation de la fonction actante.....	54
3.6 Les vecteurs activilogiques dans le continuum des subsistences.....	58
3.7 La complémentarité pouvoir / puissance dans l'activité réalisatrice.....	73
3.8 Déterminisme et indéterminés.....	75
3.9 Whitehead et le devenir du monde.....	76
3.10 Le potentialisé permet de saisir ce qui est certain et inévitable, comme terme des possibilités de réalisation.....	80
3.11 Réflexions conséquentes sur le principe de conservation.....	86
3.12 Sur les particularités du concept de déterminité.....	93
3.13 Ensemblement du concept de déterminité.....	111
3.14 Les classes d'aspects contractuels dans la réalisation de l'Univers.....	115
3.15 Vers une notion moins restreinte du concept d'énergie.....	125
3.16 Entre oppositions complémentaires et contradictions contractuelles.....	142
3.17 Le concept de l'interrelation entre contradictions et contractualités.....	146

Unité holistique à inclure la phénoménologie des parties

3.18 La condition métaxique de l'Univers tenant à l'instance performative de réalisation.....	157
3.19 Approche du concept de métaxie.....	164
3.20 Principes à la base du processus cosmique de complexification.....	165
3.21 Les abus dans l'attribution du prédicat d'être, relativement à l'instance performative.....	169
3.22 Les attributions au bateau et la voiture sur le chantier de leur construction.....	173
3.23 Monde, Cosmos, Univers.....	176
3.24 La différence entre devenir et acquérir, à distinguer le personnalisé de l'impersonnel.....	178
3.25 Le corrélationnisme du contractualisé, à rendre compte des événements de l'Univers.....	182

3.26 Où les mensurations du visage sont à ne rien dire des expressions de la personne.....	184
3.27 Sur des stratifications cosmiques du faire réalisateur.....	188
Fondement théorique d'un domaine métaxique	
3.28 Vers un fondement métasystémique.....	191
3.29 Approche théorique d'une divisibilité au microcosme.....	195
3.30 Structure et contenu métamorphique du cosmos.....	197
3.31 Les ramifications diversificatrices dans la composition de la réalité.....	201
Composition sous-jacente à la formation fonctionnelle d'une unité holistique du Cosmos	
3.32 Éléments de métasystémique.....	205
3.33 L'utilité du principe de corruption dans le processus d'individualisation.....	215
3.34 Sur la vie.....	221
Approche globale du processus de réalisation de l'Univers	
3.35 Le concept d'holicité, contreponds du réductionnisme	225
3.36 Le concept de ce que toute force, tout effort et toute lutte, sont infinis dans un milieu à entropie infinie et nuls dans une intégration absolument unicitaire.....	226
3.37 Notion de degré d'intégration.....	230
3.38 Une ontogenèse sous-jacente aux transformations métamorphiques.....	232
3.39 Arguments pour une métasystémique.....	234
3.40 Devenir depuis des essences, acquérir depuis des substances, et la survie.....	239
3.41 Les agents des activités contractuelles gérant des transformations métamorphiques.....	243
3.42 Systémique et stratification des réalités.....	247
annexe Considérations théorétiques fondées sur les données d'observation d'une complexification progressive	
3.43 Base terrestre de complexification.....	251
3.44 Prospective d'une complexification au niveau planétaire.....	254

LÉGENDE DES SYMBOLES

\rightarrow	implique
	tel que
\forall	quel que soit ... (quantificateur universel)
\exists	Il y a au moins un ... (quantificateur existentiel)
∞	infini réel
∞	point adimensionnel opposé à l'infini réel
\mathbb{E}	un ensemble bornable
\emptyset	ensemble vide
\mathbb{H}	ensemble <i>in extenso</i>
∇	classe de la continuité unicitaire
\therefore	classe des sécables
\mathbf{C}	complémentaire d'une partition quelconque
\in	appartient à ...
\notin	n'appartient pas à ...
\subset	inclusion stricte
\subseteq	inclusion générale
\cup	union (réunion)
\cap	intersection
\neq	inégalité
\equiv	sensiblement égal
\leftrightarrow	indifférence (équivalence)
Σ	somme
$< \dots$	plus petit que ...
$> \dots$	plus grand que ...
	origine d'une extension
∞	indéfiniment croissant
∞	indéfiniment décroissant
xfy	fonction de x sur y
xRy	relation entre x et y
Ω	l'individué le plus grand réalisé au macrocosme
$\overline{\Omega}$	l'individué le plus petit réalisé au microcosme
\textcircled{R}	Rien n'est (manque entièrement)
\textcircled{C}	Tout est (complet)

